

■ Marie Laurier dégage les faits saillants de la programmation 1990-91 de l'Orchestre symphonique de Montréal (page C-2); Carol Bergeron déplore la disparition des enregistrements de Radio-Canada (page C-3); Sylviane Tramier nous associe aux préparatifs de l'ouverture de l'Opéra-Bastille comme si on y était (page C-4).

Montréal, samedi 17 mars 1990

Alfred Laliberté, en ville et au musée



Le monument Dollard des Ormeaux, au Parc Lafontaine.

PHOTO JACQUES GRENIER

Marie Laurier

PLUSIEURS de ses oeuvres meublent notre paysage familial : *Les Patriotes*, au Pied-du-Courant, le *Frère André*, au Collège Notre-Dame, *Dollard des Ormeaux*, au Parc Lafontaine, *La fermière* et la *Fontaine des petits baigneurs*, au Marché et bain public Maisonneuve, *Saint-Joseph*, à l'Oratoire.

D'autres sont à Québec, comme la gigantesque statue du *Père Marquette* démenagée provisoirement à Montréal; à Ottawa, entre autres, le mausolée de Sir Wilfrid Laurier. Nul doute que l'on admirera ces monuments publics avec encore plus d'intérêt après avoir visité l'exposition consacrée au sculpteur Alfred Laliberté (1878-1953) au Musée des beaux-arts de Montréal du 23 mars au 20 mai.

Il s'agit d'une importante rétrospective d'une centaine d'oeuvres de celui que l'on considère comme notre sculpteur national. Des statues, portraits et personnages de toutes tailles en bronze, en marbre, en terre cuite et même des bijoux en argent qui illustrent l'inspiration de cet artiste entre 1905 et 1950. Une inspiration puisée dans son patriotisme et qui met en valeur légendes et terroir, les métiers traditionnels et les rêves aussi de l'artiste transposés sous forme d'allégories.

Plusieurs institutions muséologiques et collectionneurs privés ont collaboré au montage de cette exposition qui deviendra itinérante : après le 20 mai, elle sera présentée au Musée du Québec en juillet et août, au Nouveau-Brunswick en septembre et octobre, à Hamilton, Ontario de novembre 1990 à janvier 1991.

Au musée de la rue Sherbrooke,

le nom lui-même, « LALIBERTÉ », inscrit en grosses lettres domine le grand escalier qui conduit aux salles d'exposition où sont regroupées les oeuvres selon cinq thèmes différents de façon à découvrir toutes les facettes de l'artiste : les autoportraits, le terroir, les monuments, les allégories et les portraits.

« J'ai une tendance à copier ma tête », avoue lui-même le sculpteur dans son autobiographie, *Mes souvenirs*, (Éditions Boréal Express) et en effet on le retrouve souvent comme modèle dans ses créations qu'il ne manque jamais de titrer : *Jeune artiste*, *Le sculpteur en herbe*, *L'auteur*, *Autoportrait*. Même son *Dollard des Ormeaux* au Parc Lafontaine lui ressemble ! Mais il a également portraituré de nombreux personnages politiques, ses parents, ses amis et ses bienfaiteurs, Louvigny de Montigny, le Maire Payette, Suzor-Coté, portraits qui font partie de l'exposition.

Issu du milieu rural des Bois-Francs — il est né en 1878 à Sainte-Élisabeth de Warwick — comme ses contemporains le peintre Suzor-Coté avec qui il partagera la vie de bohème à Paris et Sir Wilfrid Laurier qui l'encouragera dans sa carrière, Alfred Laliberté n'oublie pas ses origines.

« Avec les yeux de la mémoire et du cœur », il produit une série d'oeuvres inspirées des légendes, métiers et coutumes, par exemple *La gigue*, *Le violoneux*, *Le joug*, *Le semeur*, sans oublier *La Corvée*, cette femme au procès célèbre qui fait encore parler d'elle.

En 1907, Laliberté rentre d'un premier séjour à Paris où il a étudié les beaux-arts et atteint la notoriété en présentant un de ses chefs-d'oeuvre au Grand Palais, Voir page C-2 : Laliberté



PHOTO JACQUES GRENIER

Le cinéaste yougoslave Emir Kusturica.

EMIR KUSTURICA Faire un film, c'est un engagement sacré

France Lafuste

EMIR KUSTURICA, le Yougoslave de Sarajevo, est un cinéaste discret qui ne cherche pas à faire de vagues. Et pourtant !

En 1981, le Festival de Venise lui décernait un Lion d'or pour son premier film *Te souviens-tu de Dolly Belle*. En 1985, le Festival de Cannes lui donnait à son tour la Palme d'or pour *Papa est en voyage d'affaires*. Succès confirmé avec son dernier film *Le temps des gitans* qu'il investit à nouveau trois ans plus tard d'un profond lyrisme et d'une grande chaleur humaine. Décidément, Emir Kusturica aurait eu tort de se faire oublier.

À 35 ans, Kusturica a plus que jamais besoin d'une motivation profonde et sérieuse pour faire un film. Quitte à filmer des kilomètres de pellicules et à passer un temps infini sur la plus courte séquence.

« Je ne fais pas de différence entre mes films et la vie. Quand je fais un film, j'y mets tout ce que je sais en tant que réalisateur, plus encore en tant qu'être humain. En Yougoslavie, faire un film, c'est en engagement culturel sacré. L'industrie cinématographique n'existe pas. Alors, un film, c'est beaucoup plus qu'un produit commercial. »

Cette motivation profonde, il l'a trouvée il y a trois ans en lisant un article de journal qui racontait l'arrestation d'un groupe de gitans Rom qui revendait en Italie des enfants qu'ils kidnappaient. Emir Kusturica en fut révolté. « J'ai pensé que cela pouvait être un bon sujet de film et que je pourrais le vivre avec mes tris- »

En vivant avec la communauté pendant plusieurs mois, il apprend à la connaître, à en décoder les règles et en apprécier les valeurs parallèles.

« J'ai vécu quelque temps à Sutka, une banlieue de Skopje où vivent 50 000 Roms. Je me suis vite rendu compte que leur vie était réglée par des lois différentes des nôtres. J'ai même fait partie de leur équipe de football. Graduellement, je me suis laissé happer par leur quotidien, par leurs histoires et leurs contes merveilleux. Ils me racontaient que leurs poules et leurs pintades étaient des gitans réincarnés et libres venus de l'Inde. J'ai fini par être fasciné par ce peuple qui vit dans une grande misère mais aussi dans une grande richesse intérieure. »

Emir Kusturica tournera pendant neuf mois grâce au financement de la télévision yougoslave. Pour s'im-

prégner de l'univers des Roms, pour en absorber le lyrisme et en recréer les composantes réalistes. Tout un exploit quand il s'agit de diriger des acteurs qui n'en sont pas, et qui plus est, n'écrivent ni ne parlent le yougoslave.

« J'ai choisi d'exploiter les qualités de chacun et de composer des personnages à partir de leurs modes d'expression propres. La plupart des idées me sont venues pendant le tournage. C'est pour cela qu'il a été aussi long. »

Avec les Roms, Kusturica voulait aussi raconter une histoire universelle, un peu à la façon du romancier Gabriel García Márquez dont il aurait aimé à un moment donné adapter le monde baroque.

« Je pense que le monde qui est dans le film appartient à celui de Márquez. Les Roms et les Latino-Américains ont en commun leurs rêves et leurs mythes. Les deux peuples vivent avec ces rêves qui les relient à leur quotidien par les fêtes, les mariages, les baptêmes, les enterrements. »

Kusturica se dit heureux d'avoir réussi à explorer ces caractéristiques. Comme si tout cela était latent dans ses deux précédents films qui décrivait aussi les conditions de classes populaires. Comme si tout cela ne pouvait qu'exploser un jour.

Formé à l'Académie de cinéma de Prague entre 1973 et 1977, Emir Kusturica a rencontré Jiri Menzel, celui-là même qui avait réalisé *Mon cher petit village*. Exigeant, s'investissant totalement dans ses films, il dit chercher à combiner le néo-réalisme italien et une certaine poésie du réalisme français.

« Ce n'est pas facile de combiner ces deux aspects inconciliables. Ce qui compte, c'est de pouvoir exprimer les choses de façon personnelle et de toujours essayer de susciter une réaction spontanée de la part des comédiens. »

Pour accumuler de nouvelles expériences et renouveler ses énergies, Kusturica s'est exilé pour un temps à New York. Et, c'est précisément à l'université Columbia où il enseigne qu'il a rencontré Milos Forman. « Je me suis senti très proche de lui et il est même possible que nous travaillions ensemble. »

À l'automne prochain, il envisage de commencer le tournage de *Crime et châtiment* avec pour acteurs des émigrés russes. Pour garder l'authenticité de l'expression, pour ne jamais s'éloigner de cette mentalité slave dont il traduit le bouillonnement avec tant de générosité et de respect.

RANEE LEE

Chanter Billie Holiday sans jamais l'imiter

Serge Truffaut

EN 1954, George Wein, pianiste à ses heures, organise le premier Festival de Newport. Sur l'affiche dessinée à cette occasion il écrit le nom de Billie Holiday entre Duke Ellington et Louis Armstrong. Pour bien marquer le coup, pour bien souligner l'importance de cet événement, la chanteuse fait appel à de gros canons. Elle invite Buck Clayton à la trompette, Gerry Mulligan au saxophone, Lester Young au saxophone, Teddy Wilson au piano, Vic Dickenson au trombone, Joe Jones à la batterie, et... Milt Hinton à la contrebasse.

En octobre 1989, Milt Hinton, ses 79 ans et sa contrebasse atterrissent à Dorval. Jim West le prend en charge. Jim West est le fondateur de l'équipe montréalaise *Justin Time*. À son crédit de producteur, on mettra tous les albums de Oliver Jones, un suave Fraser McPherson, un délicieux Jon Ballantyne, un surprenant Dave Turner, les poignants Montreal Jubilation Gospel Choir, un convenable Pat LaBarbera et quelques autres galettes. On se comprend, Jim West et Milt Hinton se retrouvent dans le hall de Dorval pour les besoins d'un album. D'une production consacrée à... Billie Holiday !

Pour l'instant nous avons une idée, un producteur et un contrebassiste. Le soir venu, ces deux comparses prennent le chemin du Studio Tempo. Derrière la régie, l'ingénieur du son, Ian Terry, prépare ses bobines et arrange tout son bazar électronique. Au piano, il y a Oliver Jones. Au saxophone, il y a Richard Beaudet. À la guitare, il y a Richard Ring. À la batterie, il y a Archie Alleyne. Archie Alleyne... il n'a pas déjà accompagné Billie Holiday ? « Ouais ». Dans les années 50, au Massey Hall de Toronto et pendant une tournée de neuf mois. Et pour la voix, on a fait appel à la magnifique



PHOTO JACQUES GRENIER

Raneé Lee (notre photo) a fait appel aux gros canons du jazz pour enregistrer à Montréal *Deep Song*, un album consacré aux succès de Billie Holiday.

Raneé Lee.

En fait, on devrait plutôt dire que c'est elle qui a fait appel aux autres. Et non inversement. C'est elle, en effet, qui a eu l'idée de ce projet. C'est Raneé Lee qui a demandé à Oliver Jones d'agir en tant que directeur musical. C'est elle qui a choisi tous ces musiciens. C'est Raneé Lee, qui campe depuis plusieurs années le personnage de Billie Holiday dans la pièce musicale intitulée *Lady Day At Emerson's Bar & Grill*, qui a mené à bon port cette production baptisée *Deep Song*.

« Pendant des mois et des mois, à chaque fois que j'interprétais une

chanson de Billie je me disais constamment : ça serait bien de l'enregistrer. Et comme j'interprète beaucoup de ses thèmes, j'ai fini par me dire que ce serait bien d'en faire un album. De faire un album qui permettrait aux gens de réaliser que Billie Holiday était une grande musicienne. À force de l'identifier à ses problèmes d'alcool et de drogue on a quelque peu délaissé son côté musicienne. »

« On a oublié combien il fut difficile pour elle de se faire accepter par les musiciens de l'époque. Et, chose extraordinaire, elle y est parvenue à cause de la charge émotive

qu'elle mettait dans chacune de ses interprétations. Dans cette façon bien particulière de ponctuer les thèmes. Prenez Ella Fitzgerald, sa force est dans le *scat*, dans l'improvisation. Chez Sarah Vaughan, c'est son incroyable technique. Ses possibilités sont très étendues. »

« Chez Billie, il n'y avait ni *scat* ni grande technique. Tout était dans le ton, le timbre. Et je crois que la chose la plus incroyable qu'elle ait réalisée c'est d'être parvenue à ce que les gens identifient bien des chansons à elle. Des chansons qu'elle n'avait pas composées. Et cela, je

C-2 : Lee

BILLY STRAUSS

MISE EN SCÈNE: ALICE RONFARD - ECRIT PAR: LISE VAILLANCOURT
ESPACE GO - DU 5 AVRIL AU 19 MAI. RESERVATIONS: 271.5381

EN
COLLABORATION
AVEC

LE DEVOIR

Hydro-Québec

LA 57e SAISON DE L'OSM

Mozart, Tchaïkovski, Prokofiev mais aussi Mahler et Bruckner

Marie Laurier

CHARLES DUTOIT continue de faire connaître une musique plus difficile d'écoute, comme celle de Mahler, de Bruckner, de Chostakovitch et de présenter des compositeurs québécois, comme Denis Gougeon, Arseneault et Evangelista ainsi que le Canadien Sharman. Et en ce sens il fait oeuvre d'éducateur à en juger par la programmation de la prochaine saison de l'Orchestre symphonique de Montréal (OSM) dont il vient de dévoiler les points saillants.

Mais le directeur artistique de l'orchestre depuis déjà 14 ans n'oublie pas non plus les valeurs sûres du répertoire classique. Et en cela pour cette 57e saison de l'OSM il sera merveilleusement servi par une pléthore d'anniversaires : le 200e de la mort de Mozart en 1991 à qui le *Grand Concert* des 30 avril et 1er mai 1991 sera consacré, le 150e anniversaire de naissance de Tchaïkovski, compositeur à l'affiche de six concerts du dimanche après-midi, le 100e anniversaire de naissance de Prokofiev dont plusieurs oeuvres seront interprétées dans les différentes séries. Il soulignera également le 100e anniversaire de Frank Martin dont le *Concerto pour sept instruments à vent et timbales* sera interprété par huit musiciens de l'OSM sous sa direction les 14 et 16 janvier.

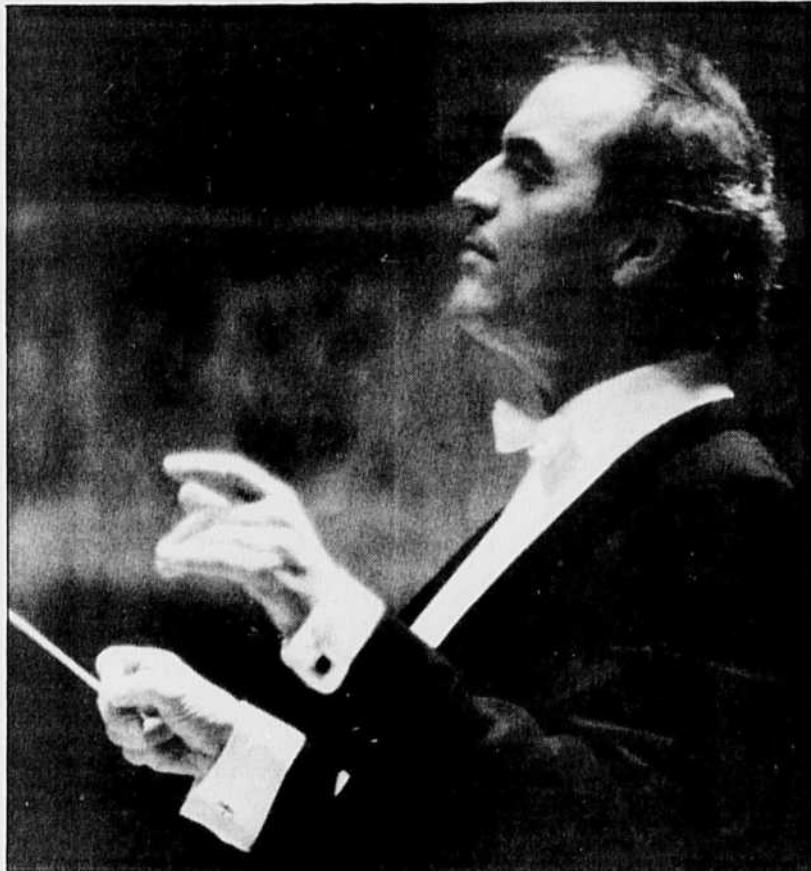
Des 106 oeuvres au programme, 34 seront jouées en grande première à l'OSM — Dutoit en dirigera 12 — notamment *Mystère de l'instant*, de Henri Dutilleul, oeuvre créée à Zurich en 1989 qui sera donnée à Paris

en septembre et qui après Montréal sera présentée à New York lors du concert célébrant le 100e anniversaire de Carnegie Hall. Dutilleul célébrera ses 75 ans en 1991 et selon Dutoit il est « le compositeur français d'après-guerre le plus important ». Une autre de ses oeuvres, *La Symphonie no 2 « Le Double »* figure également au répertoire de la prochaine saison.

Parmi les autres premières, mentionnons *Harmonium*, une oeuvre chorale du compositeur américain Adams, un concerto du compositeur russe Schnittke. Et toujours dans la catégorie des chorales, *Les Cloches*, de Rachmaninov, et une *Messe*, de Janacek.

La musique symphonique occupe une place prépondérante dans la série des concerts doubles dont plusieurs seront dirigés et interprétés par 15 chefs et solistes invités, Dutoit se réservant la direction de la *Symphonie no 15*, de Chostakovitch. Dans cette catégorie, on note une soirée Beethoven avec en primeur à Montréal le chef Roger Norrington et le pianiste Robert Levin, un concert mettant en vedette deux artistes russes : le chef Semyon Bychkov et le violoncelliste Mischa Maisky, et évidemment toute une soirée Mozart.

Le maestro reconnaît et encourage le talent de ses musiciens puisque 11 d'entre eux seront en vedette en tant que solistes : les violonistes Chantal Juillet et Andrée Azar, ainsi que le violoncelliste Guy Fouquet, pour ne nommer que ces noms. D'autre part, il confie la conception et la direction des quatre concerts dou-



Charles Dutoit a préparé un festin musical au menu diversifié pour la prochaine saison de l'OSM.

bles *Provigo Pop* au chef et compositeur québécois Marc Fortier. Ce dernier a déjà présenté une panoplie d'artistes québécois : Marie-Michèle Desrosiers, François Cousineau, Diane Tell et un échantillonnage des plus belles mélodies d'amour pour la Saint-Valentin.

Quelque 26 solistes invités se produiront pour la première fois avec l'OSM : les pianistes Robert Levin et Ju Hee Suh, la violoniste Kyoko Takezawa, les violoncellistes Steven Isserlis et Mischa Maisky, ainsi que de nombreux chanteurs : la basse Sergie Leiferkus, le soprano Andrea Gruber et la mezzo-soprano Cecilia Bartoli.

Tous ces nouveaux noms s'ajoutent à d'autres devenus familiers à l'OSM : les violonistes Itzhak Perlman, Midori et Cho-Liang Lin, les pianistes Marc-André Hamelin, Radu Lupu et Soltan Kocsis, et les voix de Gino Quilico, Marie-Danielle Parent et Richard Margison.

Les admirateurs du réputé flûtiste Jean-Pierre Rampal seront ravis de l'accueillir de nouveau, mais cette fois dans un double rôle de chef et de soliste dans la série *Baroque et Classicisme*.

Il y aura de sept nouveaux venus au podium — les Roger Norrington, John Eliot Gardiner, Helmuth Rilling, entre autres — mais également des habitudes et quelques prestations confiées à Richard Hoenich, chef as-

socié de l'OSM ainsi que Tunther Herbig et le Toronto Symphony Orchestra.

Soucieux de faire entendre de la musique contemporaine et moderne, Charles Dutoit poursuit les cycles de Mahler, de Bruckner et de Chostakovitch. Il justifie son choix en ces termes : « Il est important de faire le tour des oeuvres majeures des grands compositeurs, afin d'en bien connaître le caractère, le style distinctif, et l'âme qui leur est propre. »

Au total, cette 57e saison saison que l'on qualifie déjà de « véritable festin musical » offrira 83 concerts — sous les rubriques *Grands Concerts*, *Concerts Gala*, *Air Canada*, *Dimanches Standard Life*, *Matinées symphoniques Metro et Shell*, *Provigo Pops*, *Baroque et Classicisme de la Banque royale et Récitals Esso*. De plus, il recevra 18 chefs et 63 solistes, présentera plus de 106 oeuvres de 48 compositeurs différents, sans oublier le traditionnel *Messie*, de Haendel, les 18, 19 et 20 décembre avec le chœur de l'orchestre dirigé par Iwan Edwards.

Ce menu pourra sans aucun doute plaire à plusieurs publics et peut-être bien attirer d'autres mélomanes... ? M. Dutoit l'espère en prenant la peine de préciser qu'en plus d'un éventail d'oeuvres traditionnelles, on y retrouve plusieurs oeuvres d'après-guerre plus intéressantes les unes que les autres.

◆ Lee

trouve, c'est unique.

Maintenant, ce qu'il y a d'unique avec Rane Lee, voire de très séduisant, c'est qu'elle n'a jamais cherché à imiter Billie Holiday. À retranscrire son timbre de voix. Dans tous les thèmes abordés, Rane Lee a posé sa griffe tout en respectant, bien entendu, les ponctuations signées par Billie.

Dans cette aventure, notre chanteuse a été fort bien soutenue par le piano et les idées de Oliver Jones qui, son talent aidant, a élargi les horizons pianistiques construits en son temps par Teddy Wilson. Au saxophone, Richard Beaudet ne fait évidemment pas oublier Ben Webster ou Lester Young. Par contre sa sobriété, ses glissements dans les parenthèses musicales que lui ouvre Rane Lee, se fondent constamment, et sans anicroche, dans le paysage sonore. Quant à la formation rythmique, et grâce au jeu aérien et sûr de Milt Hinton, elle conduit l'ensemble avec un doigté tel que le tout est comme un doux ronronnement. Une belle et paresseuse mélodie.

Sur Billie Holiday, le pianiste Philippe Beaudoin avait remarqué que « la voix, avec elle, devient véritable instrument, pouvant rendre vie aux mélodies les plus mièvres. Capable de transformer radicalement le matériau d'origine, allant jusqu'à réécrire la mélodie pour l'adapter à ses intentions, son art est un certain respect des conventions inscrit dans la nature du jazz. Il ne s'agit pas d'une gymnaste du chant, bien qu'elle soit fort douée en ce domaine jusqu'à la fin des années 40... Son art repose alors bien plus sur une lutte au corps au corps avec le texte et la mélodie, sur un investissement total dans ce qui devient un instant intense d'un drame gigantesque bouleversant et authentique : le sien ».

Ce drame Rane Lee l'a parcouru à travers *I Wonder Where Our Love Has Gone*, *When A Woman Loves A Man*, *Crazy He Calls Me*, *What A Lit-*

tle Moonlight Can Do, *God Bless The Child*, *Someday's On My Mind*, *Easy Livin'*, *Ain't Nobody's Business*, *Them There Eyes*, *Don't Explain*, *Deep Song* et, surtout, *Strange Fruit*. La plus poignante des chansons immortalisées par Lady Day. Ce « drame » dont parle Beaudoin, Rane Lee nous le fait visiter sans jamais sombrer dans le « gnan-gnan sentimental-bé-bête ». Chapeau !

◆ Laliberté

soit *Jeunes Indiens* chassant aujourd'hui propriété du Musée des beaux-arts du Canada.

Imbu de patriotisme et convaincu de pouvoir gagner sa vie avec son art, il a raffiné sa technique, il voit haut et grand, proposant des esquisses de monuments qu'il aspire voir installer dans les endroits publics. Il sculpte un majestueux Père Marquette pour le Parlement de Québec, ensuite le *Monument aux Patriotes* inauguré pour la fête de la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1926. Cette sculpture est actuellement soustraite de son site habituel à l'angle des rues Delormier et Notre-Dame jusqu'au 20 mai et l'on peut en voir également la maquette au musée.

Dans cette catégorie des monuments, figurent un grand plâtre à Dollard des Ormeaux, un fragment d'esquisse pour le tombeau de Sir Wilfrid Laurier, des terres cuites dont *La Salle à la recherche du Mississippi* et *La mort de Montcalm*. Ces pièces sont assorties d'agrandissements photographiques qui nous transportent dans les lieux où elles s'élèvent.

Considéré surtout comme notre sculpteur national, l'on connaît moins le Laliberté imaginatif et rêveur, tendance qu'il transpose dans des oeuvres où il allie le concret, le plus souvent le corps féminin et l'abstrait, sous forme d'allégorie.

« Produire des sujets allégoriques est un besoin en même temps qu'une seconde nature », disait-il. Et il illustre la condition humaine, les arts, l'amour, la poésie dans des sculptures aux titres significatifs : *Le Désespoir*, *Les déçus*, *Les ailes brisées*, *Le Vaisseau d'or* inspiré du poème de Nelligan, *Les Muses* représentées par six femmes grandeur nature personnifiant l'architecture, la sculpture, la musique, la poésie, la peinture et l'éloquence.

C'est à Nicole Cloutier, docteur en



La Muse, un marbre blanc du sculpteur Alfred Laliberté.

histoire de l'art et conservatrice de l'art canadien au Musée des beaux-arts de Montréal depuis 1981 que l'on doit l'organisation de l'exposition Laliberté à laquelle elle a consacré trois ans de recherche. Elle est également l'auteur du catalogue d'accompagnement de 216 pages et qui comprend 184 illustrations, de même qu'un texte d'Odette Legendre, nièce de l'artiste qui vient de publier un livre dont l'exposition reprend le titre, soit *Alfred Laliberté, sculpteur* (Boréal/Société Radio-Canada) et qui a fait l'objet d'une recension récemment dans ces pages (LE DEVOIR,

3 février 1990). La couverture du catalogue vendu à la Boutique du musée au prix de 39,95 \$ reproduit en quadrichromie un détail du monument *Dollard des Ormeaux*.

Un programme d'activités éducatives vient se greffer à cette exposition : visites commentées, conférences, ateliers pour écoliers, projection du film de Jean-Pierre Lefebvre réalisé en 1987 décrivant la vie de l'artiste. Et heureuse initiative : une visite des monuments d'Alfred Laliberté à Montréal selon un guide préparé par le Service éducatif et culturel du musée.

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE PRÉSENTE DU
27 MARS AU 28 AVRIL 1990
DU MARDI AU VENDREDI À 20H30
ET LE SAMEDI À 16H00 ET 20H30

Les sables mouvants
de FRANCINE RUEL

AVEC :
ÉLISE GUILBAULT
SYLVAIN HETU
SOPHIE LÉGER
GINETTE MORIN
REYNALD ROBINSON
YVON ROY
ROBERT TOUPIN

AU BANDOËON :
GILBERTO PEREYRA

GRÂCE À :
ROBERT BABIN
MICHEL BEAULIEU
MARIE DECARY
SYLVIE GALARNEAU
CLAUDE GOYETTE
SUZANNE HAREL
OSVALDO MONTES
FRANCINE RUEL
DANIEL SIMARD

BILLET EN VENTE
DES MAINTENANT

LA LICORNE (514) 523-2246

RESTAURANT
4559, RUE PAPINEAU
MONTREAL (QUEBEC)

DOMINION
TEXTILE INC.

ESSO

AEROLINEAS
ARGENTINAS

OMNIBUS
DEUXIÈME SEMAINE

LA MORT DES ROIS
LE ROI JEAN SANS TERRE ET SA MÈRE ALIÉNOR D'AQUITAINE

De ROBERT CLAIING
Mise en scène JEAN ASSELIN
Scénographie YVAN GAUDIN
Adaptation musicale SILVY GRENIER

Éclairage JEAN-CHARLES MARTEL
Avec FRANCINE ALEPIN BENOÎT DAGENAIS
SILVY GRENIER SUZANNE LANTAGNE
JACQUES LE BLANC

ESPACE LIBRE
1945 Fullum, M^e Frontenac
Mardi au samedi 20h30
RÉS. 521-4191 LE DEVOIR

PRO MUSICA

BARRY DOUGLAS, pianiste
"L'un des plus prodigieux pianistes de sa génération".
The London Times

LUNDI 19 MARS, 20h
Berg, Beethoven, Brahms, Chopin

Collaborations: **Bell** et **nt** northern telecom

Réservations téléphoniques :
514 842 2112. Frais de service.
Redevance de 15 \$ sur tout billet de plus de 10\$.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

LES CONCERTS ESSO
CHARLES DUTOIT, CHEF
SARA WOLFENSOHN, PIANO

Brahms
Sérénade no 1

Dimanche le 18 mars, 14h30

BEETHOVEN Ouverture «Léonore» no 1
BACH Concerto pour piano en fa mineur, BWV 1056
SCHUMANN Konzertstück pour piano en sol majeur, op 92

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

Salle Wilfrid Pelletier
Place des Arts

Billets : 17\$ à 138 \$
Pour réservation :
téléphonez 842 2112

Mon oncle Marcel qui vaguait
vague près du métro Berri

Une pièce percutante sur les sans-abri

MISE EN SCÈNE :
Alain Fournier

DECORS ET COSTUMES :
Mario Bouchard

MUSIQUE ORIGINALE :
Luc Boudrias

CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES :
Sian Kwiecień

RÉGIE : Roger Gaudet

AVEC : Yvan Benoit
Normand D'Amour
Jasmine Dubé
Suzanne Garceau
Marc Legault
Robert Marien
Julien Poulin

DÈS JEUDI

Coproduction du Théâtre du Sang Neuf et du
Théâtre Les Gens d'en Bas

DÈS LE 22 MARS
4353 Ste-Catherine est
253-8974

Salle Fred Barry

QUATRE À QUATRE LES INCONTOURNABLES

Ces disques fabuleux qui ne sont pas commercialisés !



Société de musique contemporaine du Québec. Sous la direction de Walter Boudreau : Sharman, *The proximity of Mars* (1988); Garant, *Amaya* (1988); Gougeon, *Lettre à un ami* (1986); Roy, *Landstad Myr ou l'odyssée d'Alfred* (1978); Steven, *Straight on till morning* (1985). RCI 655.

Carol Bergeron

CONSACRER une chronique à un seul disque de musique contemporaine, c'est lui accorder beaucoup d'importance. Trop... penseront certains. Pas assez, dans ce cas puisque le service de Radio-Canada International (RCI) d'où il émane vient, à la suite de récentes coupures budgétaires, de mettre fin à ses enregistrements de musique.

Or, dans la mesure où il est question de musique dite classique écrite par des compositeurs vivant au Canada, il ne faut pas craindre de s'élever énergiquement devant une décision aussi absurde, aussi inique. Car, pour essentiel qu'il soit, ce secteur de la création musicale n'en est pas moins l'un des plus fragiles.

On ne peut en effet compter sur l'industrie privée pour faire la promotion d'œuvres qui, règle générale, n'enrichissent pas ceux qui se préoccupent de leur diffusion. Par le biais de Radio-Canada ou autrement, il devient donc essentiel que l'État permette cette diffusion sans que la rentabilité commerciale soit un facteur capital.

Amaya, de Serge Garant, ne sera jamais un tube. Faut-il pour cela se contenter qu'une partition intéressante ne survive que dans la mémoire d'une biographie de son auteur ? Au contraire, il faut multiplier les moyens de la faire connaître et le disque est sans doute le plus accessible et le plus démocratique.

Depuis 1946, RCI a publié une quantité impressionnante de documents musicaux qui n'auraient jamais intéressé tous ces puissants éditeurs discographiques qui ne peuvent se soustraire à l'obligation de soumettre leurs jugements esthé-

ques aux impératifs du profit. Et à ce compte, au Canada, aucun créateur de musique sérieuse n'est rentable.

On le voit donc, les compositeurs sont les véritables victimes de la disparition irresponsable de cet outil indispensable de diffusion musicale. À la direction de RCI, en 45 années d'opération, il ne s'est trouvé personne d'assez clairvoyant et d'assez énergique pour s'occuper sérieusement de la diffusion d'un catalogue qui comprend aujourd'hui plus de 700 disques.

On nous a toujours répété que le mandat de Radio-Canada-International restreignait la distribution de ses produits aux radios de pays étrangers. Comme si un mandat ne pouvait pas se modifier...

Et la haute direction de Radio-Canada ne semble s'être jamais sérieusement préoccupée de la valeur inestimable de la documentation sonore qui se constituait. On nous servit inlassablement que les ententes entre la Guilde des musiciens et la société d'État n'autorisaient pas la commercialisation des enregistrements. Comme si des ententes ne pouvaient pas se renégocier... Cela montre bien que, si noble soit-elle, la culture ne peut pas se passer d'hommes courageux pour la défendre.

Le triste dénouement de cette belle aventure, prive maintenant l'accès à une formidable banque de documents sonores. Plutôt que de mettre bêtement la clef sur la porte, il aurait fallu trouver les moyens de faire revivre tout cela. De réparer certaines erreurs en récupérant les bandes originales sur disque laser. D'autant que les pressages de RCI sur vinyle ont trop souvent été de fort mauvaise qualité.

Le CD donne accès à une écoute de haute fidélité en même temps qu'il permet de prendre le temps de s'approfondir au contenu. Chaque auditeur peut ainsi le faire à son propre rythme. Une pièce, dans un premier temps, ne lui plaît pas, qu'il peut en différer l'audition. Dans les conditions actuelles de fabrication, le compact est devenu le plus formidable outil de propagation que la mu-

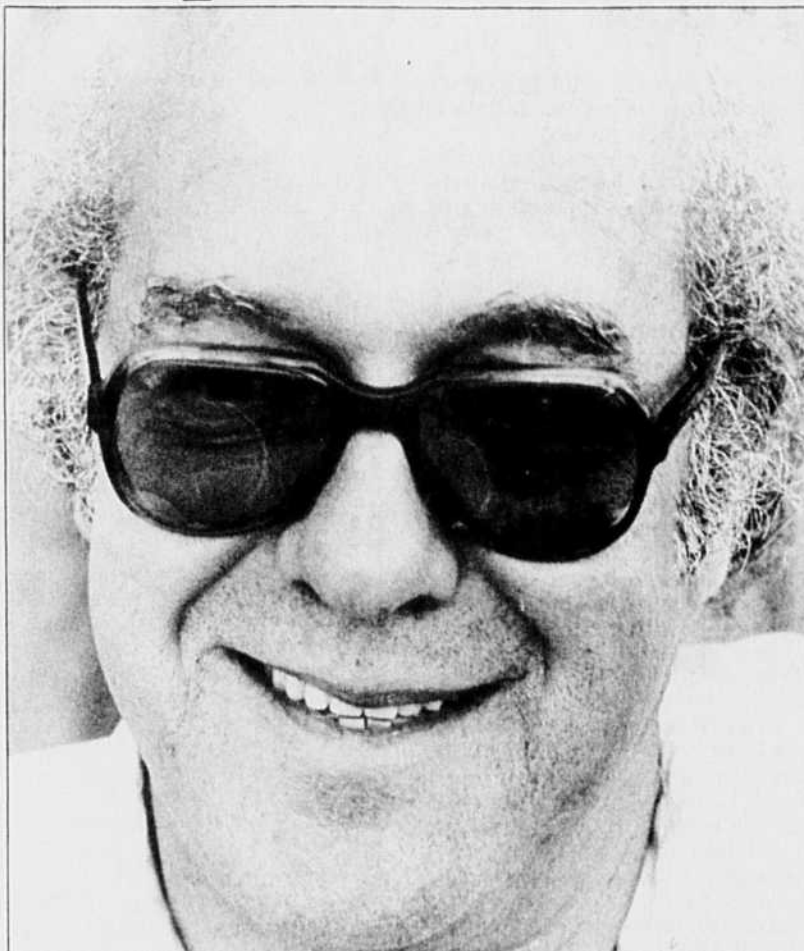


PHOTO ARCHIVES

Le compositeur Serge Garant.

sique contemporaine pouvait espérer.

Le dernier enregistrement que signe l'ensemble instrumental de la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ), apporte un magnifique exemple d'une édition qui rassemble toutes ses énergies à fabriquer un produit de qualité.

Sans ce disque, le concert du 11 novembre 1988 qui soulignait le 15e anniversaire du Centre de musique canadienne au Québec, serait demeuré sans lendemain. Or la diversité du contenu et la qualité des interprétations justifiaient de prolonger cet événement au-delà d'une trop brève soirée.

Pour moi, la pièce de Serge Garant demeure le point culminant du programme. *Amaya* apparaît comme une œuvre tout à fait réussie du compositeur québécois. Il s'agit de la version de concert d'une musique qui sert de sonorisation au pavillon *L'homme et les régions po-*

lares à Expo 67.

À son sujet, on serait tenté de citer son auteur qui disait, peu de temps avant sa mort : « Ma préoccupation principale en tant que créateur est de rechercher d'abord un équilibre entre l'intuition, l'intelligence, la technique, la sensibilité et faire en sorte que la poésie se niche au creux d'une réussite technique. »

On peut ainsi aborder ce disque par Garant, ou encore par Gougeon, Roy, Sharman ou Steven si l'on se sent plus près de leur forme de poésie musicale. Mais l'ensemble forme un tout que le chef d'orchestre Walter Boudreau dirige avec beaucoup d'énergie et de conviction. Et l'on peut supposer qu'il défend là des musiques auxquelles ils croient, ce qui devrait nous inciter au moins à la curiosité.

J'allais oublier que ce disque n'est pas disponible dans le commerce. Mais peut-être connaissez-vous quelqu'un qui connaît quelqu'un qui...

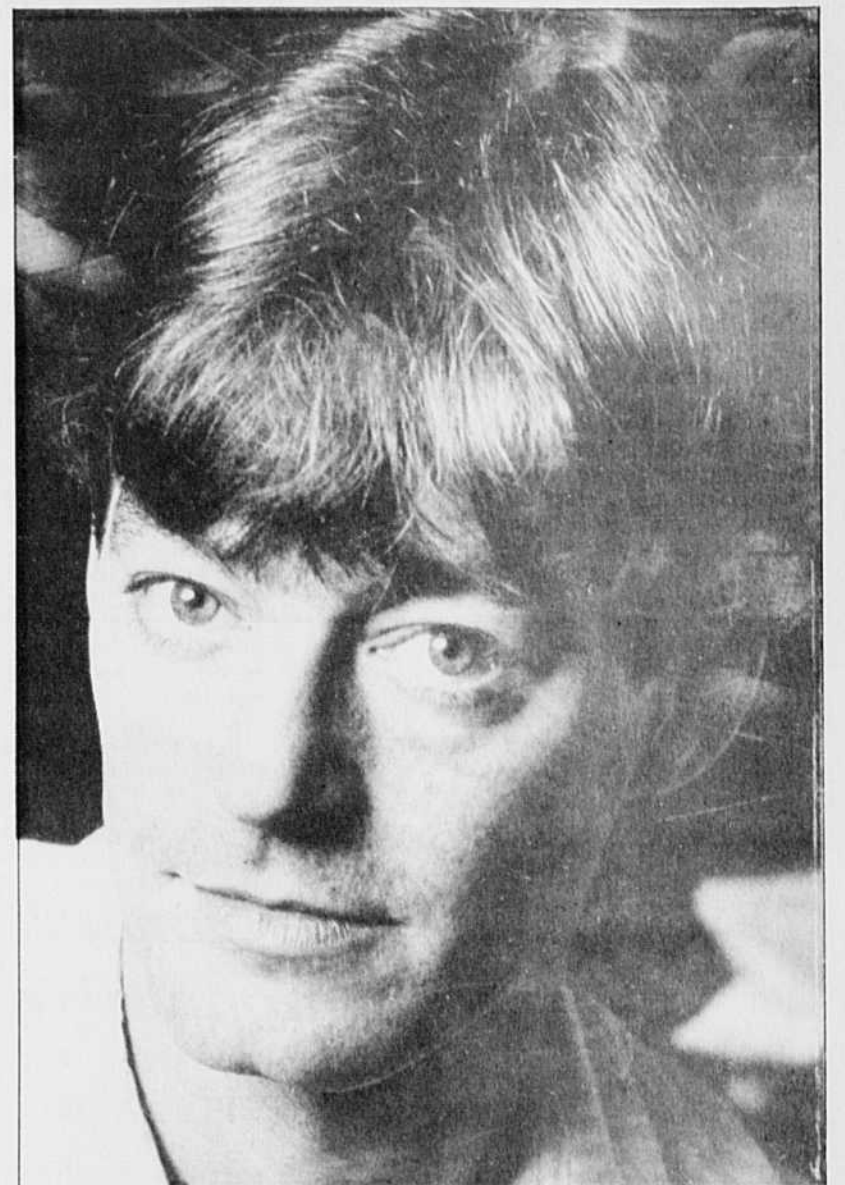


PHOTO BERNARD BRAULT

Le chef Walter Boudreau.

«PYGMALION» DE RAMEAU

« Se peut-il que tu sois l'ouvrage de ma main ? »
« Est-ce donc pour gémir et soupirer en vain »
« Que mon art a produit ton image adorable ? »
« Fatal amour, cruel vainqueur, »
« Quels traits as-tu choisis pour me percer le coeur ! »

Un sculpteur tombe amoureux de son œuvre. Celle-ci prend vie et danse gavotte, menuet, chaconne, lourde, passepied, rigaudon, sarabande et tambourin ! Jean-François Rivest dirige Agathe Martel, Richard Duguay, le Chœur et l'Orchestre de chambre du Saguenay-Lac St-Jean.

L'ÉCRAN SONORE
demain 12h10



Série de musique de chambre du XIXe siècle
parrainée par M. et Mme Michal Hornstein

Denise Lupien, violoniste
le jeudi 22 mars à 20 heures

le programme original d'une soirée musicale du XIXe
siècle présentée à Leipzig en 1885
Commentaires assurés par le musicologue M. Kelly Rice.

Prix des billets: 15 \$ et 12 \$ (étudiants et âge d'or)
Guichet: 739-7944

5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec, H3W 1M7

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

BASILIQUE NOTRE-DAME

26 mars
19h30

Orchestre
National
de France

Lorin Maazel
(dir.)



Les Offrandes
oubliées

MESSIAEN

Prix: 35\$ - 20\$ - 8\$

BERLIOZ

Roméo et Juliette
extraits

Billets en vente
à la Pige des Arts
(842-2112)
et aux comptoirs
Ticketron

BEETHOVEN
Symphonie no 5

Présentation
Banque Nationale du Paris
(Canada)

Présentation
OSMI

LES GRANDS CONCERTS

**OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL** CHARLES DUTOIT

Salle Wilfrid Pelletier (514) 842-2112

Place des Arts
Frais de service
Redevance de 18 sur tout billet de plus de 10\$

LES GRANDS BALLETS CANADIENS

BILLETS ENCORE
DISPONIBLES



Ce soir et
jeu., ven., sam.
prochain seulement.

HOMMAGE A FERNAND

NAULT

PLUS DE
150
ARTISTES!

CHORÉGRAPHE
25 ANS AVEC LES GRANDS BALLETS CANADIENS

extraits de
SYMPHONIE DE PSAUMES / Stravinsky • QUINTESSANCE / Mahler
PAS D'ÉPOQUE / Percussion • CÉRÉMONIE / Spooky Tooth - Henry
INCOHÉRENCE / Flynn • LIBERTÉ TEMPÉRÉE / Mercure
LE TEMPS APRÈS / Debussy • LA SCOUINE / Tremblay

et la version intégrale de

CARMINA BURANA

musique de Carl Orff

AVEC L'ENSEMBLE VOCAL TUDOR DE MONTRÉAL, DES SOLISTES ET
L'ORCHESTRE DES GRANDS BALLETS CANADIENS DIRIGÉ PAR ROLF BERTSCH

16-17-22-23-24 MARS • 20 H

PDA: 842 2112 • INFO TICKETRON: 288 3651 • COMMANDES TELETRON: 288 2525
BILLETS: 10\$ - 22\$ - 30\$ - 44\$ • ÉTUDIANTS ET 3e ÂGE: 22\$ (PIÈCE D'IDENTITÉ REQUISE À L'ENTRÉE.)

Hydro-Québec
Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

PETROCANADA

Holiday Inn
COWAN PLAZA

SunLife

Bull

Reservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service
Redevance de 18 sur tout billet de plus de 10 \$

CE SOIR AU NOUVEL OPÉRA DE PARIS

Les Troyens de Berlioz prennent la Bastille

Sylviane Tramier

PARIS — Une gigantesque galère échouée et un titanesque cheval de bois : c'est le décor colossal installé sur la scène du nouvel opéra de la Place de la Bastille pour sa soirée d'ouverture. On en piaffe d'impatience !

Colossale aussi la tâche qui attend ce soir l'Orchestre et les Chœurs de l'Opéra de Paris, et les interprètes des *Troyens*, l'opéra de Berlioz choisi pour ouvrir la première saison du nouvel Opéra-Bastille de Paris. Défi quasi héroïque qui consiste à inaugurer un ensemble architectural mal aimé, avec une oeuvre réputée injouable et qui n'a jamais été donnée dans son intégralité dans la capitale

française.

Le coup d'envoi de la première saison, écourtée mais quand même à peu près à la date prévue, tient déjà du miracle après les querelles qui ont présidé à la naissance de l'Opéra-Bastille, et la litanie des dissensions, démissions, défections qui ont ponctué sa création.

Il y a tout juste un an, l'Opéra-Bastille n'avait pas encore de directeur musical (le poste attribué à Daniel Barenboim en 1987 venait d'être déclaré vacant par Pierre Bergé, directeur de l'Opéra de Paris après une formidable partie de bras de fer entre les deux hommes). Patrice Chéreau qui devait assurer la mise en scène de plusieurs productions venait de claquer la porte. Pierre Boulez annonçait à grand fracas qu'il ne

dirigerait jamais à la Bastille car « le projet tel qu'il n'est pas défini » ne l'intéressait plus du tout.

On hésitait encore entre *Don Carlos* de Verdi, *Don Giovanni* de Mozart, *Carmen* de Bizet et *Lady Macbeth* de Chostakovitch pour lancer la première saison. Pierre Bergé tenait aux *Troyens*... Ce sera donc aux accents de la marche troyenne et sous la direction du chef coréen Myung-Whun Chung que l'Opéra-Bastille entrera en service.

L'oeuvre d'Hector Berlioz, achevée en 1858, ne sera jouée que cinq ans plus tard, et dans une version tronquée, considérablement abrégée. Berlioz lui-même ne verra jamais la première partie sur scène.

Ce n'est qu'en 1890 à Karlsruhe et en allemand que l'oeuvre sera montée à peu près en entier. Et en France, il faudra attendre encore près d'un siècle l'intégrale des *Troyens*, donnée pour la première fois à Lyon en 1980.

Les Britanniques ont réservé un meilleur accueil à Berlioz et à ses *Troyens* : en 1957, l'oeuvre est montée à Covent Garden et enthousiasme le public. L'enregistrement disponible sur disque est aussi une réalisation britannique, par l'Orchestre du Royal Opera House de Covent Garden en 1969 sous la direction de Sir Colin Davis, avec Jon Vickers et Josephine Veasey.

Et c'est encore Colin Davis qui venait le mois dernier montrer comment on donne toute sa mesure à Berlioz en venant diriger *La Damnation de Faust* avec l'Orchestre de la Radio bavaroise pour une soirée à Paris.

Berlioz de son vivant n'est jamais parvenu à conquérir le public parisien. La France l'a décoré et honoré sans jamais lui accorder le succès qu'il souhaitait. Sera-t-il cette fois prophète en son pays ? Le choix des *Troyens* pour ouvrir l'Opéra-Bastille est donc un pari audacieux à la mesure des ambitions du nouvel opéra et s'il est tenu, ce sera certes la revanche du compositeur.

« Nous avons une dette à payer à Berlioz, dit Myung-Whun Chung. Les problèmes qu'il a rencontrés de son vivant sont du même type que ceux que cet opéra a connus jusqu'à ces dernières années. D'un point de vue strictement musical, c'est une oeuvre qui possède pour moi certains passages absolument magnifiques et d'une créativité inimaginable. Je ne



Grace Bumbry

nie pas qu'à certains endroits, on est parfois tenté de faire des coupures, mais nous ne le ferons pas car l'oeuvre mérite d'être jouée intégralement. »

Ce sera donc l'intégrale — quatre heures et demie de musique — et une belle affiche : Grace Bumbry dans le rôle de Cassandre (jusqu'ici elle avait chanté Didon), Shirley Verret dans celui de Didon (elle a déjà chanté Didon et Cassandre au Metropolitan à New York) et Gary Bachlund dans le rôle d'Énée, dans une mise en scène de Pier-Luigi Pizzi (un habitué des inaugurations puisqu'il a signé la mise en scène de *Aida* pour l'ouverture de l'opéra de Houston).

L'opéra de Berlioz se compose de deux volets : la *Prise de Troie* en première partie et les *Troyens à Carthage* en deuxième partie. Le livret des *Troyens* est de Berlioz qui a travaillé à partir de l'*Énéide* de Virgile pour composer un ensemble épique, bouillonnant, où tragédie et déraison se mêlent à la manière du théâtre shakespearien et où l'orchestre



Shirley Verret

tre participe à l'action avec expressivité. Toutes choses de nature à heurter et déconcerter l'esprit français épris de classicisme raciné.

Les Parisiens vont se presser jusqu'au 7 avril pour aller voir une oeuvre méconnue : l'Opéra-Bastille affiche complet pour toutes les représentations. Il est vrai que l'édifice suscite autant de curiosité que la musique qu'on va entendre. Les innovations techniques qu'il recèle ne seront pourtant pas encore à l'oeuvre cette année : les chariots télécommandés pour transporter les décors, la scène centrale mobile actionnée par des élévateurs, les commandes informatisées de changement de décor, tout cela n'est pas encore utilisable et la merveille de technologie que promet d'être l'Opéra-Bastille a besoin d'une période de rodage.

Derrière une façade assez peu inspirée (genre modernisme des années 60) se trouve une énorme machine à opéras : dix scènes latérales sur deux niveaux pour dégager la scène

pendant le montage des décors, une grande salle de 2700 places, un amphithéâtre de 450 places, un studio de 280 places, une salle modulable dont on pourra modifier le volume, l'acoustique et la disposition de la scène... Dans cet extravagant ensemble, on compte tenir 600 manifestations annuelles, dont 250 représentations lyriques.

Pour la première saison, on se contentera de beaucoup moins : après les *Troyens*, on donnera *Katia Kabanova*, de Leos Janacek, et une série de concerts et de récitals jusqu'à la fin juin, et l'opéra refermera ses portes pour préparer la saison prochaine. On murmure déjà le nom de Domingo dans l'*Otello*, de Verdi, dans une mise en scène de Mesguich ; on parle aussi des *Noces de Figaro* et de la *Flûte enchantée*.

Aujourd'hui à 18 h, ce sera le lever de rideau. La bataille de l'Opéra-Bastille sera terminée ; la guerre de Troie pourra commencer.

PENTAÈDRE
PENTAÈDRE
PENTAÈDRE

concert populaire

QUINTETTE À VENT

Billets

VALLEYFIELD	QUÉBEC	MONTRÉAL
Albert Dumouchel Cegep	Chapelle Historique Bon Pasteur	Salle Tudor Magasin Olgilvy
VALSPEC: (514) 373-5794	BILLETECH: (418) 643-8131	ADMISSION: (514) 522-1245
25 mars	23 mars	5 avril

LE DEVOIR

OFFRE 40 PAIRES DE BILLETS POUR L'AVANT PREMIERE DE

BILLY STRAUSS

Mise-en-scène: Alice Ronfard

Une pièce de Lise Vaillancourt

Avec: Louise Bombardier, François Cormier, Stéphane Guignard, René Maitre, Pascale Montpetit, Pier Paquette, Christian St-Denis et André Therrien.

LE MERCREDI 4 AVRIL

ESPACE GO

5066, rue Clark

Pour participer à ce concours, complétez le coupon de participation ci-joint et faites-le parvenir à:

Concours Billy Strauss
Le Devoir
211, rue du St-Sacrement
Montréal, Québec
H2Y 1X1

Nom :

Adresse :

Ville :

Code postal :

Tél. rés. :

Tél. bur. :

Le concours débute le 16 mars et se terminera le 22 mars 1990 à minuit. La valeur des prix attribués est de 1 200 \$. Les règlements de ce concours sont disponibles aux bureaux du Devoir. Les gagnants recevront leurs billets par le poste.

PRIX DU QUÉBEC 1990
INVITATION À PROPOSER DES CANDIDATURES

La période de présentation des candidatures en vue de désigner les lauréats et lauréates des Prix du Québec s'ouvre à nouveau.

Les Prix du Québec représentent la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec à des personnes qui ont contribué de façon exceptionnelle à l'essor de la société québécoise par l'excellence de leurs réalisations dans les domaines des arts et des sciences. Ce sont les six prix suivants:

- le prix Athanase-David pour la littérature,
- le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels,
- le prix Denise-Pelletier pour les arts d'interprétation,
- le prix Albert-Tessier pour le cinéma,
- le prix Léon-Gérin pour les sciences humaines et
- le prix Marie-Victorin pour les sciences de la nature et le génie.

CONDITIONS D'ADMISSIBILITÉ

Les candidats et candidates doivent avoir la citoyenneté canadienne et résider ou avoir résidé au Québec.

Un prix ne peut être décerné à titre posthume.

Aucun prix ne peut être décerné deux fois à une même personne et ne peut non plus être accordé à plusieurs personnes, sauf pour rendre hommage à l'ensemble d'une oeuvre ou d'une carrière conjointe.

Une personne ne peut recevoir de prix l'année où elle est membre d'un jury.

DOSSIERS DE CANDIDATURE

Les personnes ou les organismes qui présentent une candidature doivent faire parvenir au Ministère au plus tard le 18 avril 1990, à 17 h, un dossier comportant obligatoirement: le curriculum vitae détaillé de la personne concernée, le résumé de sa carrière, une description de ses oeuvres et de ses réalisations, une lettre de présentation faisant nettement ressortir le caractère exceptionnel de sa contribution au développement de la société ou à l'avancement de sa discipline, au moins deux lettres d'appui.

PRIX

Les lauréats et lauréates des Prix du Québec reçoivent une bourse de 30 000 \$, une médaille en argent, création originale d'un artiste québécois, et un parchemin calligraphié.

Prière d'envoyer les dossiers au

Ministère des Affaires culturelles
Direction générale des arts et des lettres
Secrétariat des Prix du Québec
225, Grande Allée Est
Bloc B, 4^e étage
Québec (Québec)
G1R 5G5
Tél.: (418) 644-2581
pour les 4 prix culturels

Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Science
Direction du développement scientifique
1000, route de l'Église
5^e étage
Sainte-Foy (Québec)
G1V 3V9
Tél.: (418) 646-9682
pour les 2 prix scientifiques

LE DEVOIR

Service de Publicité

842-9645

LE TNM PRÉSENTE DÈS LE 6 MARS

DE FEYDEAU

La Puce à l'oreille

DANS UNE MISE EN SCÈNE D'ANDRÉ MONTMORENCY
NORMAND CHOUINARD
CHARLOTTE BERNARD
GEORGES CARRÈRE
SOPHIE CLEMENT
RENÉ GAGNON
YVES JACQUES
ROGER JOUBERT
GAETAN LABRÈCHE
MARIE-CHANTAL PERRON
PIERRETTE ROBITAILLE
JEAN-LOUIS ROUX
FRANÇOIS SASSEVILLE
LENIE SCOFFIE
JONATHAN TANNER

Une comédie époustouflante
Un vaudeville de génie

BILLETTERIE: 861-0563

84 rue Sainte-Catherine Ouest Montréal Métro Place-des-Arts

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
LA PASSION DU SPECTACLE



PHOTO ARCHIVES

Le seul adversaire sérieux de *Jésus de Montréal*

PHOTO ONE

PLAQUES TECTONIQUES

COMPLET
COU'ALL 24 MARS

**EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245**

1-800-361-4595

Une scène du nouveau remake de *Lord of the Flies*.

PHOTO JOHN BRAMLEY

La musique ne peut pas tenir un film à bout de bras



PHOTO JOHN BRAMLEY

Chris Furrh (à gauche) et Balhazar Getty (au centre) dans *Lord of the Flies*.

hymne très coloré à une nature luxuriante et généreuse. (Le film a été tourné en Jamaïque.)

Cela dit, j'ai éprouvé bien du mal à entrer dans cette histoire. À cause d'une certaine invraisemblance d'abord : ces enfants qui, après avoir subi un tel choc, devraient trembler de peur, de faim et de froid me semblent étrangement sereins et bien nourris. À cause aussi et surtout de l'abondance des stéréotypes. Il y a le bon petit chef et le mauvais garçon, le rouquin tavelé, le noir de service

et le gros à lunettes (qu'on finira par lui casser bien sûr).

La mise en scène est conventionnelle et compte beaucoup sur la musique de Philippe Sarde. Surtout dans cette séquence-apothéose où, sous

l'impulsion du méchant Jack, la bande se met à hurler et danser autour du feu. Sur les images au ralenti, Sarde se prend à « khatchatourianer » et à « stravinskiser », on ne sait s'il faut rire ou pleurer. Moi, j'ai déclaré forfait.

Zhang Yimou veut renouveler l'exploit du *Sorgho rouge*

Elisabeth Zingg
de l'Agence France-Presse

TOKYO — « Il ne peut y avoir une nouvelle vie qu'après la destruction des vieilles choses. » C'est ainsi que Zhang Yimou, un jeune réalisateur chinois explique le thème de son dernier film *Ju Dou*, une co-production sino-japonaise choisie pour faire partie de la pré-sélection du Festival de

Cannes. Venu spécialement à Tokyo pour présenter le film qui sortira le mois prochain sur les écrans japonais, M. Zhang, 40 ans, espère bien renouveler l'exploit qu'il avait réalisé avec son film précédent, *Le Sorgho rouge*, en obtenant l'Ours d'or au Festival international du cinéma de Berlin en 1988.

Très posé, pesant soigneusement ses mots, M. Zhang estime que faire du cinéma en Chine à l'heure actuelle est encore possible mais qu'il « risque d'y avoir des problèmes » dans un proche avenir. Lesquels ? « Des difficultés à obtenir du financement, à trouver des thèmes ou à maintenir des échanges avec les pays étrangers », répond-il après une courte hésitation.

La répression sanglante menée sur la place Tiananmen à Pékin par l'armée chinoise en juin dernier, a seulement retardé de quelques semaines le tournage de son film.

Le thème de *Ju Dou*, une tragédie familiale survenant dans la Chine rurale des années 20, avait été choisi bien avant la répression et l'accord de co-production signé avec la compagnie Tokuma, une maison d'édition japonaise qui a entrepris de se lancer dans la production cinématographique, dès février 1989.

Le tournage prévu pour débuter en mai, a finalement commencé en juillet dans les environs de l'ancienne capitale impériale de Xian (centre de la Chine), avec comme héroïne principale Gong Li, 25 ans, une jeune starlette que M. Zhang avait déjà rendue célèbre en lui offrant le rôle principal du *Sorgho rouge*.

Volontairement apolitique selon son réalisateur — « cela fait des décennies qu'il est impossible de faire des films politiques en Chine », explique-t-il — *Ju Dou* raconte l'histoire d'une jeune paysanne achetée par un homme âgé, propriétaire d'une teinturerie qui souhaite vivement avoir un descendant mâle.

Maltraitée par son époux, Ju Dou s'éprend d'un jeune neveu vivant à leur foyer, avec lequel elle a un enfant. Mais ce dernier qui ne sait pas qui est son véritable père, finira par tuer les deux hommes, à l'issue d'une série de scènes très dramatiques et hautes en couleur.

Celles-ci ont pour centre la cuve du métier de teinturier, dans laquelle flotte constamment une eau rouge, symbolisant « l'espoir » selon le réalisateur. Mais « la réalité est très différente et tout le monde meurt à la fin », note-t-il tout en se refusant à préciser si sa vision de l'avenir de la Chine est aussi pessimiste que son film.

« C'est aux spectateurs de se faire une opinion », se contente-t-il de dire, en ajoutant qu'il a modifié la fin de son scénario tiré d'une nouvelle de Liu Heng pour que Ju Dou puisse mettre un terme à la malédiction qui pèse sur elle.

Le film n'a pas encore reçu le visa définitif de censure des autorités chinoises. « Pour le moment ce film n'est pas encore visible en Chine et je ne sais pas quand il pourra être montré », admet M. Zhang qui n'exclut pas qu'une version expurgée de certaines scènes — en particulier érotiques — puisse un jour être montrée au public chinois.

PRIME À LA QUALITÉ

Afin de souligner la qualité exceptionnelle d'une œuvre d'un réalisateur québécois, la Société générale des industries culturelles Québec décernera une prime à la qualité de 100 000 \$.

Cette prime touche un long métrage de fiction sélectionné parmi l'ensemble des longs métrages québécois du secteur privé, dont le marché premier est celui des salles commerciales.

Un jury composé de cinq personnalités reconnues sera chargé d'élaborer les critères de sélection et fera connaître sa décision au début de septembre 1990.

La prime comporte deux modalités de paiement: une somme de 50 000 \$ est versée au lauréat sous forme de subvention; l'autre 50 000 \$ est investi au nom du réalisateur dans le financement de la production de son prochain long métrage de fiction, qui doit être accepté par la Société.

Critères d'admissibilité: Les œuvres doivent être sorties en salles commerciales ou avoir été présentées lors d'un festival entre le 1er janvier 1989 et le 31 décembre 1989. Pour être éligibles, les films doivent répondre aux critères d'une production québécoise tels que définis par la SOGIC. Les réalisateurs éligibles sont priés de contacter Fernande Lussier, en lui écrivant à l'adresse ci-bas, avant le 6 avril 1990.

SOGIC

Société générale
des industries culturelles
1755, boul. René Lévesque, est
Bureau 200
Montréal, Québec
H2K 4P6

Lord of the Flies. Un film de Harry Hook, avec Balhazar Getty, Chris Furrh, Danuel Pipoly, Michael Green, Badgett Dale. Scénario : Sara Schiff d'après le roman homonyme de William Golding. Images : Martin Fuhrer. Musique : Philippe Sarde. États-Unis, 1990, 90 min. Aux cinémas Alexis Nihon, Pointe-Claire, Astre. (F.L.) — UN AVION s'écrase dans le Pacifique à proximité d'une île déserte. Tant bien que mal, les survivants, une quinzaine de jeunes garçons, apprennent à s'organiser. Dès le début, par son sang froid et son bon sens, Ralph s'impose naturellement comme leur chef. Il faut vaquer à diverses occupations : se construire un abri, trouver de la nourriture, allumer et entretenir le feu.

Mais bientôt, un rival se dresse contre Ralph. Jack refuse la discipline et la raison. Il veut vivre en sauvage. Les uns après les autres, les garçons désertent le camp de Ralph pour la tribu de Jack. La violence et la peur s'installent dans l'île et Ralph est menacé de mort quand arrivent enfin les secours.

Dans une vie antérieure, j'avais vu l'adaptation de Peter Brook du roman de William Golding et j'en garde quelques images très fortes, en noir et blanc. Le remake de Harry Hook, quelque 25 ans plus tard, n'a pas cette dureté. C'est d'abord un

DIDIER FARRE présente

NIKITA

UN FILM DE LUC BESSON

ANNE PARRILLAUD JEAN-HUGUES ANGLADE TCHÉKY KARYO
JEANNE MOREAU JEAN BOUISE JEAN RENO

Dès le Mercredi 21 Mars

100 - 3:15 - 5:30 - 7:45 - 9:45

2330 BOUL. LE CARREFOUR

Merc. et Jeudi : 7:00 - 9:20

CINÉPLEX ODIUM

FAMOUS PLAYERS

Cinéma Plus présente

Quand Dieu est descendu sur terre
Il n'a pas pu s'entendre avec les gitans...
Il est vite remonté là-haut



LA MERVEILLE DES MERVEILLES!!!

UN GRAND MOMENT DE CINÉMA!

UNE VASTE FRESQUE. UN MONDE ÉTONNANT ET UN BEAU FILM.

KUSTURICA: LA FLAMME ET LE DON DES GRANDS RÉALISATEURS.

UNE OEUVRE FLAMBOYANTE, ONIRIQUE ET POÉTIQUE.

S'il n'y avait qu'un film à voir, cette année, ce serait celui-là.

— LE QUOTIDIEN DE PARIS



UNE HISTOIRE D'AMOUR

UN FILM DE
EMIR KUSTURICA

Maintenant à l'affiche!

Le PARISIEN

12:45-3:30-6:30-9:10

PLACE AU SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS!

dans *Le Devoir*le 24 mars prochain
LE DEVOIR consacrera
une large place au

Salon du livre de l'Outaouais

qui se tiendra au Palais
des Congrès de Hull du 28 mars au
1er avril 1990date de tombée pour votre publicité :
le 20 mars 1990
LE DEVOIR sera présent au kiosque 141
au plaisir de vous y rencontrer.Jacqueline Avril
pour réservation: 842-9645



Une scène du *Temps des gitans* : la grand-mère (Ljubica Adzovic) et Perhan (Davor Djumovic) sont à droite sur la photo.

La vie chez les Roms

Le Temps des gitans. Un film d'Emir Kusturica. Scénario de Gordan Mihic et Emir Kusturica. Directeur-photo : Vilko Filac. Avec Davor Djumovic, Bora Todorovic, Ljubica Adzovic et Sinolika Tripkova. Une production Forum. Yougoslavie, 1989, 135 min. Au Parisien, dans une version doublée en français. Au Rialto, version originale sous-titrée en anglais.

Robert Lévesque

AVANT DE CAUSER des Roms, les gitans de Yougoslavie, et de ce magnifique film qu'Emir Kusturica leur consacre, il faut hélas dénoncer encore une fois (ça ne finira jamais...) la sortie montréalaise d'un film dans sa version originale sous-titrée en anglais, et dans une version « doublée » en français pour les indigènes que nous sommes, gitans de notre propre langue ici même au Québec.

Le Temps des gitans sort enfin à Montréal, presque un an après son passage remarqué au festival de Cannes (dans une version sous-titrée en français à Cannes, bien sûr), et voici qu'on nous fait encore le coup

du mépris en ne donnant qu'à la minorité anglophone de Montréal l'accès à la version originale d'un film, alors que la majorité francophone doit se contenter d'un « doublage » fait à Paris.

Dans le cas du *Temps des gitans* de Kusturica, ce doublage équivaut à un assassinat. Mettant en scène des gitans yougoslaves, qui s'expriment dans leur langue, celle des Roms (parlée à 90 % dans le film), et dont la majorité de la distribution a été recrutée dans les villages, il est insensé de présenter ce film doublé en français uniforme, parce que le public va perdre toute la musique de la langue régionale, élément essentiel de l'œuvre de Kusturica.

Ainsi cette grand-mère Baba, jouée par une diseuse de bonne aventure trouvée à Sutomore, elle aura la voix d'une actrice de Paris en chômage qui fait ses fins de mois dans la post-synchro !

On ne peut recommander aux cinéphiles d'aller au Parisien où ce « doublage » est présenté sans vergogne par un distributeur (Cinéma Plus) qui, dit-il au DEVOIR, aurait eu besoin de deux ou trois semaines de plus pour obtenir une copie sous-titrée en français. Pourquoi ne pas avoir attendu ? Le mois d'avril n'est pas bon pour une sortie de film... selon Richard Goudreau de Cinéma Plus.

Le film de Kusturica, prix de la mise en scène au dernier Cannes, est une œuvre étrangement subtile et riche, d'où la nécessité de la voir en version originale. Dans un quartier pauvre des environs de Skopje, en Yougoslavie, vit une famille de Roms composée d'une grand-mère, de son petit-fils qui est « le bâtard d'un soldat », de sa petite-fille malade, et d'un oncle fou qui ne rêve qu'à retourner à la guerre en Allemagne.

Peuple buvard, qui absorbe toutes les cultures qui les entourent, les Roms, des tsiganes qui viennent des Indes, ont une histoire faite de malheurs et de fatalités.

Dans le film de Kusturica, on suit l'itinéraire de Perhan (lumineusement joué par Davor Djumovic) qui

joue de l'accordéon, fait lever des cuillères, aime une dinde, mais qui va, un peu happé par un oncle escroc, abandonner sa sœur malade qu'il vient de conduire à Lubjiana, filer en Italie avec cet oncle, Merdzan, et faire la vie d'un petit bandit.

Trafic d'enfants, vols de bijoux, viols en groupe (mais à cela il ne participe pas), Perhan va perdre peu à peu son innocence dans des combines autour de Milan, dans des terrains vagues où on campe entre deux coups, et le pouvoir que son oncle lui donne sur sa société de petits voleurs va le reconforter jusqu'au moment où, rentrant au pays, il retrouve Azra, son amour d'adolescence.

Elle est enceinte, et il croit à tort que c'est d'un autre. Tout va alors filer vers le malheur : elle meurt en accouchant d'un garçon. Lui ne rêve plus que de se venger en tuant cet oncle qui l'avait arraché à ce monde de son enfance, sa grand-mère, Azra, la musique de son accordéon.

Emir Kusturica, le cinéaste de *Papa est en voyage d'affaires*, a eu tout le budget et le temps nécessaires pour signer son troisième film. Le village près de Skopje a été complètement construit pour le film, par exemple (c'est une grosse production), mais jamais l'on ne sent le côté industriel de ce film qui, au contraire, dégage une authenticité remarquable, avec toutes les richesses du documentaire et du grand récit entremêlés.

On pense évidemment à ce très beau film des années 60, *J'ai même rencontré des tsiganes heureux*, d'Alexandre Petrovic, aîné compatriote de Kusturica, mais ce qui était panoramique chez Petrovic est devenu plan rapproché chez Kusturica. Il plonge dans un groupe de tsiganes en les suivant à la trace.

Il y a chez Kusturica un regard à la fois profondément réaliste et magiquement surréaliste. Perhan s'égare dans le rêve, où sa dinde le rejoint toujours, mais au-delà de ces scènes oniriques, le film est constamment porté par un regard d'une grande poésie. Kusturica, à 35 ans, est déjà un « auteur » qui sait résister à la grande machine de l'industrie.

En attendant l'arrivée du vidéo-disque au laser

VHS poursuit sa lancée contre Beta

Claude Daigneault
de la Presse canadienne

UNE DERNIÈRE AVANIE accable depuis peu les propriétaires de magnétoscopes Beta.

Non seulement les cassettes pré-enregistrées de films populaires sont-elles devenues rares chez les détaillants et les clubs vidéos, mais elles sont désormais offertes dans des boîtiers en carton destinés à contenir une cassette VHS, dont le nom est oblitéré par un autocollant portant la marque de commerce du Beta. Un carton plié à l'intérieur de la boîte permet de maintenir en place la cassette plus petite.

Armand Cournoyer, responsable de la duplication des cassettes au Centre de reproduction Bellevue-Pathé Québec précise que « le coût d'une impression à part d'une boîte pour les cassettes Beta était prohibitif, étant donné le petit nombre de boîtes fabriquées ».

Triste sort que celui de ce format dont tous s'accordent à dire que la qualité de l'image était supérieure à son concurrent, mais qui a perdu l'ultime combat, celui de la mise en marché.

Est-ce à dire que les propriétaires de Betamax sont condamnés à faire un bûcher de leur cinémathèque personnelle constituée après de patientes opérations de piraterie ou des achats coûteux ? Le porte-parole de la compagnie Sony à Montréal, M. Denis Bolduc, se fait rassurant. Non seulement la compagnie continue-t-elle de produire des cassettes vierges, elle n'a pas non plus cessé la production de magnétoscopes bien qu'elle aussi ait emboîté le pas à ses concurrents en entreprenant la fabrication d'appareils VHS.

« Il y a encore un marché pour le format Beta, même s'il est limité surtout aux gens qui s'en servent pour obtenir un résultat de qualité. Ce marché, c'est celui du consommateur qui veut faire de la mini-production et du montage, qui veut se servir de son appareil pour autre chose que de visionner des films. »

« Sony est tellement impliquée au niveau industriel avec la caméra Betacam, la ED Beta et la Beta qui sert à la copie qu'elle ne peut pas laisser tomber ce format, tant pour le bien du professionnel que du semi-professionnel. »

La compagnie japonaise continuera de fabriquer les pièces de rechange, une tradition chez elle. M. Bolduc ne voit pas pourquoi elle cesserait d'offrir un service aux magnétoscopes alors qu'elle offre un service pour des radios fabriquées il y a 25 ans.

S'il est parfois difficile de trouver des cassettes vierges, c'est que des marchands hésitent à investir dans l'achat de stocks face à une clientèle fluide. La compagnie continue de fabriquer les bandes vierges à l'une de ses usines des États-Unis. « Il y a encore des millions de propriétaires de Betamax à travers le monde, c'est un bon marché. »

Et si d'aventure un cinéophile maniaque décidait d'aller à contre-courant et de se procurer un magnétoscope de format Beta pour satisfaire son appétit de belles images ? « La majorité des marchands n'en ont plus en magasin, dit M. Bolduc. Mais ils peuvent en commander chez nous puisque nous continuons à en fabriquer. »

Tout propriétaire de Betamax sait à quel point il est difficile de dénicher un film de ce format au club vidéo du coin. Le Dr Jules Ménard, président de Club international Vidéo Film, dit que « la majorité des clubs vidéo n'en commandent plus ou se sont débarrassés de leurs cassettes ».

Vidéo Film rassemble 46 clubs dans son réseau, 32 à Montréal, une dizaine à Québec et le reste en province. « Quatre-vingt pour cent de nos clubs continuent d'en acheter, mais de moins en moins. Lorsque les gens doivent s'acheter un nouvel appareil, ils préfèrent le VHS étant donné que le Beta n'est pratiquement plus disponible. Ça dépend des endroits, évidemment, mais la compétition ayant laissé tomber le format, certains de nos clubs font 20 % de leur chiffre d'affaires avec le Beta et à cause de cette clientèle, il faut continuer à acheter des films de ce format. »

Ces films, ce sont surtout des gros titres américains et 60 % des films sont loués en anglais. Chaque cassette se vend quelque 100 \$ au propriétaire du club : s'il ne fait que trois locations à 3 \$, il est facile de comprendre que son attrait pour certaines œuvres soit plus que mitigé.

Mais le Dr Jutras dit que sa compagnie continuera d'acheter des films en Beta tant que le marché le justifiera, bien que ce ne soit pas facile. La

commande des cassettes en format Beta doit être faite en une seule fois et en précisant un nombre bien déterminé, alors qu'on peut toujours obtenir des copies supplémentaires en VHS.

Bellevue-Pathé possède le plus gros centre de reproduction de cassettes du Québec et le deuxième en importance au Canada. Chaque semaine, on y produit quelque 75 000 cassettes destinées au marché de la location et de la vente au détail pour tout le Canada. Le centre produira deux millions de cassettes cette année et vise quatre millions l'an prochain. Il possède 1200 appareils de duplication simultanée et ce nombre s'élèvera à 1500 prochainement.

M. Armand Cournoyer, son responsable, dit que « la production des cassettes Beta ne représente qu'environ 1,5 % de l'ensemble de l'activité. C'est presque une perte de temps que d'en faire. »

« L'équipement Beta est plus sophistiqué que le VHS et demande plus d'entretien. Il a aussi un problème de son : on rejette de 10 % à 15 % des cassettes Beta et seulement 2 % des cassettes VHS. »

À son avis, ce qui faisait la supériorité du format Beta, la qualité de l'image, n'entre plus en ligne de compte. « VHS s'est beaucoup amélioré. Ça prend un professionnel pour voir une différence. »

Faut-il conclure que le format Beta est appelé à disparaître sous peu ?

« Dire cela, c'est dire aussi que le format VHS va disparaître », avance M. Bolduc de Sony. À l'ère du digital, c'est le disque qui aura la préséance.

Il ne s'agit pas du disque qui avait fait son apparition il y a une décennie : celui-ci, mis au point par RCA, était le résultat d'un enregistrement analogique lu par une aiguille et sa qualité de reproduction était discutable.

« Le marché de l'avenir sera celui du disque au laser, prédit M. Bolduc. On n'a qu'à voir ce qui s'est réalisé en audio. Le format VHS va continuer à dominer durant plusieurs années puisqu'on n'en est qu'au stade de la recherche et de l'implantation et que les producteurs ne sont pas prêts à assumer le vidéodisque à cause de ses coûts. »

Mais au bout du compte, le vidéodisque au laser aura le même effet sur la bande magnétoscopique que le disque au laser exerce sur le disque en vinyle.

FAMOUS PLAYERS

En nomination pour 13 Génies

Dont **Meilleur film, Meilleur scénario, Meilleur rôle féminin, Meilleure réalisation**

VERSION FRANÇAISE

Maintenant à l'affiche!

BYE BYE BLUES

Un film d'Anne Wheeler

avec Rebecca Jenkins, Luke Reilly, Stuart Margolin, Kate Reid, Michael Ontkean

Producteur exécutif: Tony Allard, producteurs: Anne Wheeler, Arvi Limmatinen. Écrit et mis en scène par: Anne Wheeler. Directeur de la photo: Vic Sarin. Directeur: John Blaikie. Musique: George Blomfield. Avec la participation de Téléfilm Canada.

La PARISIEN

1:15-3:55-6:35-9:10

"Une imagination foisonnante... Une palette de couleurs dorées qui ruissellent dans les costumes et les décors..."

— Francine Laurendeau, LE DEVOIR

"Un film qui nous ravit de plaisir et d'étonnement..."

— L'EXPRESS

ANNE BROCHET
UGO TOGNAZZI RUPERT EVERETT

TOLÉRANCE

un film écrit et réalisé par
PIERRE-HENRI SALFATI

MALOFILM DISTRIBUTION

CENTRE-VILLE

2001, RUE UNIVERSITY

Pierre Jolivet frappe fort «Force majeure» est à la fois un suspense grand public et une réflexion aiguë sur le destin et le libre-arbitre. Œuvre impressionnante de maîtrise.

— Quotidien de Paris - A. Ferenczi

Faut-il risquer sa vie pour en sauver une autre?

FORCE MAJEURE

FRANÇOIS CLUZET • ALAN BATES • PATRICK BRUEL

UN FILM DE PIERRE JOLIVET

4. SEM.

BERRI

ST-DENIS • ST-CATHERINE

10+ ...il y a jamais eu un film important, poignant et passionnant, c'est ROMERO.

...brutal, magnifique et inspirant... à voir absolument...

— Gary Franklin, ABC-TV

RAUL JULIA

ROMERO

UN FILM D'UNE TERRIBLE ACTUALITÉ

MALOFILM DISTRIBUTION

Une présentation de Radio-Canada

EN VERSION FRANÇAISE

DESJARDINS • CENTRE-VILLE • ST-JÉRÔME • TROIS-RIVIÈRES

COMPLEXE DES JARDINS • 2001, RUE UNIVERSITY • CARREFOUR DU NORD • DE PARIS

"BRILLANT, DRÔLE, SUBTIL ET DÉLICIEUX. À NE PAS MANQUER !"

— Vincent Canby, NEW YORK TIMES

Un film de JIM JARMUSCH

MYSTERY TRAIN

Écrit et réalisé par Jim Jarmusch

avec Youki Kudoh - Screamin' Jay Hawkins

Musique John Lurie

V.O. AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

CENTRE-VILLE

2001, RUE UNIVERSITY

L'histoire d'un rebelle et son micro.

Roger & Moi

EN NOMINATION POUR L'OSCAR MEILLEUR DOCUMENTAIRE

Le combat d'un seul homme face à un géant de l'industrie pour sauver sa ville natale.

"... 'Roger & Me', un pamphlet virulent contre le rêve américain. Un cauchemar hilarant."

— Bernard Boulad, VOIR

"L'une des bonnes surprises du nouveau cinéma américain."

— Luc Perreault, LA PRESSE

A L'AFFICHE!

CENTRE-VILLE • **LE DAUPHIN**

2001, RUE UNIVERSITY • BEAUBIENS PRÈS D'IRREVILLE

V.O. AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

5 nominations aux OSCARS

DONT **MEILLEUR FILM**

MEILLEUR ACTEUR — DANIEL DAY-LEWIS

MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN — BRENDA FRICKER

LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!

New York Film Critics Circle

3. SEM.

MALOFILM DISTRIBUTION

DESJARDINS • **LE FAUBOURG** • **POINTE-CLAIRE**

COMPLEXE DES JARDINS • 1616, RUE STE-CATHERINE O. • 6341, TRANSCANADIENNE

EN VERSION FRANÇAISE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

MY LEFT FOOT

À LA DEMANDE DU PUBLIC, ENFIN AU CINÉMA!

PRIX GÉMEAUX 1989

Meilleure réalisation

Meilleur scénario

Meilleure interprétation premier rôle masculin

MICHEL CÔTÉ

Meilleure interprétation premier rôle féminin

MARIE TIFO

Meilleur film dramatique

CRITIQUES UNANIMES

«D'intenses émotions marquent ce film magnifique... Tantôt on pleure, tantôt on rit aux larmes. Pas un moment creux, pas une parole de trop, pas un silence inutile.»

— Le Journal de Montréal

DANIEL BOU

«Un film touchant, magnifiquement interprété par Tifo et Côté.»

— La Presse

DANIEL LEMAY

«Un film brut, sans complaisance, qui vous envoie en pleine face la réalité des gens sans jantes... BOULEVERSENT!... Michel Côté creve l'écran...»

— TV Hebdo

HELENE PEINELT

MICHEL CÔTÉ • MARIE TIFO • PIERRE CURZI

T'es belle, Jeanne

Une femme réinvente l'amour par accident

Un film de ROBERT MÉNARD

Scénario et dialogues: CLAUDE WOLAN • Images: JEAN-CHARLES TREMBLAY • Montage: HELENE GIRAUD • Musique: RICHARD GREGOIRE • Post-production: ROBERT MÉNARD • Les Productions VIDEOFILMS 12-9

Maintenant à l'affiche!

La PARISIEN

1:15-3:15-5:15-7:20-9:30

RESTAURANTS / chronique

Brunchs citadins



Martina Vuksinic (à droite), copropriétaire du restaurant Bagel Etc.

PHOTO JACQUES GRENIER

Josée
BLANCHETTE

CEPENDANT que les trottoirs ruissellent et les parterres dégèlent, que les timides rayons du soleil reviennent caresser l'oreiller matinal, les citadins retrouvent leurs ardeurs dominicales et reprennent les brunchs d'assaut. On s'aligne sagement devant chez Beauty's, les uns arborant fièrement les traces du réveil, cheveux en bataille et mentons velus, les autres endimanchés, sur leur « 36 », parfumés de frais au No 5 ou au Poison pour le plus grand malheur de leur entourage.

Les brunchs ont valeur de symbole et les inconditionnels en la matière choisissent leur endroit méticuleusement. Il y faut une bonne dose d'intimité et un brin de proximité, le tout baignant dans une musique choisie. Le service doit se faire rapide sans être expéditif et le café être aussi bon sinon meilleur qu'à la maison.

Bagel Etc semble être le digne compétiteur de Beauty's dans le domaine du brunch juif new-yorkais. À la différence que Bagel Etc (anciennement Cookie's Main Lunch) est un « diner » (prononcez : « da-y-ner ») et qu'il possède une longueur d'avance sur son prédécesseur en matière de café. Le « diner » est fondamentalement américain et s'est multiplié au cours des années 30 pour atteindre un sommet dans les années 50.

Volontairement rétro, Bagel Etc offre un décor unique en son genre fait de banquettes, d'un comptoir

snack-bar, rehaussé d'acier inoxydable aux reflets art déco, de lampes et d'éléments décoratifs au cachet indémodable. On se sent ici chez soi, sans façon et rajeuni de quelques décennies. Même la musique se met de la partie pour vous y faire croire.

Parente avec la célèbre omelette de Beauty's, l'omelette brouillée Mishmash était présentée avec un bagel grillé et des pommes de terre rôties. Ces oeufs brouillés généreusement garnis de saucisse fumée (kolbassa), de salami au boeuf, de poivrons et d'oignons grillés contentaient largement. Par contre, la texture un peu sèche des oeufs décevra les amateurs d'omelette's baveuses.

Le brunch classique était composé, lui, d'un jus d'orange fraîchement pressé et de deux oeufs frittés ou brouillés servis avec bagel. Les oeufs sur le plat étaient réussis à perfection et c'est beaucoup plus difficile qu'il n'y paraît. Quant aux pommes de terre rôties de la maison, elles sont tout simplement vicieuses, les Américains traduiraient par « addictive ».

Autre spécialité du brunch de Bagel Etc, les blintzes, ces petites crêpes juives farcies d'un mélange de fromage et aussi aux bleuets ou aux pommes. Nappés de crème sûre ou de confitures (trop commerciales), les blintzes au fromage étaient délicieux. Les bleuets et les pommes des deux autres acolytes sortaient malheureusement d'une boîte de garniture à tarte. Yeurk !

Le café au lait présent dans un petit bol rétro en verre teinté de rose accusait une belle mousse aérienne en surface et le café utilisé avait toute l'intensité voulue. Pour les oiseaux de nuit que ça intéresse, Bagel Etc est ouvert tous les jours jusqu'à 3 h 30 et jusqu'à 6 h les vendredis et samedis. Un brunch

pour trois personnes vous coûtera environ 30 \$ avant taxe et service.

Bagel Etc
4320, boulevard St-Laurent
Tél. : 845-9462
Fermé le lundi
sauf les jours fériés

*

AUTRES BRUNCHS, autres mœurs. Le Chaplin sur la rue Mont-Royal propose lui aussi sa version plus latine du petit déjeuner. Le manque de professionnalisme transpire de cet endroit et le contenu de l'assiette n'a rien qui puisse rectifier cette impression.

L'omelette Chaplin avait cette apparence et ce goût propre au Teflon : bien sage, sans bavure mais insipide et garnie d'éléments douteux. Champignons, fromage, jambon et saucisse de série B assaisonnaient la préparation aux oeufs. Des rôties assorties de confitures commerciales en contenants plastifiés complétaient l'assiette.

Même allure fadasse pour la crêpe Chaplin plus proche de la crêpe américaine que de la crêpe bretonne. Farcie d'un mélange de pommes et de raisins sautés au beurre, la crêpe était nappée d'un coulis de framboises liquéfié et qu'on avait négligé de passer au tamis. Les oeufs florentine réchappaient un peu ce repas. Pochés sur rôties, les oeufs étaient garnis d'épinards frais et nappés de sauce béchamel.

Un brunch pour trois personnes vous coûtera environ 25 \$ avant taxe et service.

CHAPLIN
775, rue Mont-Royal Est
Montréal
Tél. : 521-0252
Fermé le lundi
Petits déjeuners
servis de 9 h à 15 h
le samedi et le dimanche

Ventes record de vins d'Alsace

MULHOUSE, France (AFP) — Les ventes de vins d'Alsace en bouteille ont dépassé en 1989, pour la première fois, le million d'hectolitres (hl), soit une progression de 9 % par rapport aux volumes vendus en 1988, a indiqué cette semaine le Comité interprofessionnel des vins d'Alsace (CIVA).

Dans un communiqué diffusé à Colmar (Alsace), le CIVA ajoute que sur les 1,05 million de hl vendus, les exportations ont atteint le record absolu de 326 000 hl (43,5 millions de bouteilles de 75 cl) pour une rentrée de devises de 549 millions de FF (96,3 millions \$).

Avec 186 000 hl vendus, le marché ouest-allemand reste, de très loin, le premier marché à l'exportation des vins d'Alsace (plus 2 % en volume mais moins 2 % en valeur), suivi par les Pays-Bas (39 000 hl, plus 24 % en volume) et la Belgique (30 000 hl, plus 26 %).

Parmi les plus fortes progressions des ventes à l'étranger, la Suède se classe à la première place (plus 49 %) devant le Canada (plus 31 %) et le Japon (plus 28 %).

VINS / chronique



PHOTO JACQUES NADEAU

Acheter des bouteilles prestigieuses en obtenant une déduction d'impôt : qui dit mieux... !

Pour les fortunés du vin : enchères, concours, salons

Noël
MASSEAU
Pierre
SEGUIN

DANS LE CADRE de la semaine internationale des vins et spiritueux, les vinophiles montréalais ont pu donner libre cours à leur passion. Parmi les nombreuses activités proposées, trois ont retenu notre attention : la vente aux enchères de vins rares et prestigieux, les sélections mondiales et le Salon international des vins et spiritueux.

Première vente aux enchères
UNE GRANDE PREMIÈRE québécoise et canadienne pour la qualité des vins mis à l'enchère, l'encan montréalais était organisé par le service des activités promotionnelles de la Société des alcools du Québec (SAQ), car il faut bien le rappeler, seule la SAQ est autorisée à vendre des boissons alcooliques et donc elle seule peut faire des profits sur la vente des vins au Québec.

Pour l'encan du 7 mars dernier, les profits de la vente étaient versés à l'Opération Enfant Soleil, organisme de souscription pour les trois grands hôpitaux pédiatriques du Québec. À cet effet, un reçu d'impôt de charité accompagnait les bouteilles.

Les résultats de la vente ont dépassé toute prévision. Les nombreux lots se sont vendus à prix très forts, souvent à deux ou trois fois le prix du marché, ce qui a favorisé les grands financiers et corporations aux dépens des amateurs peu fortunés.

Les prix atteints n'étaient pas très réalistes et certainement pas représentatifs du marché.

Il ne fait pas de doute qu'acheter des bouteilles prestigieuses et d'obtenir par le fait même une déduction d'impôt aura influencé à la hausse la valeur des enchères.

Parmi les achats remarquables, notons deux lots de six bouteilles de Côte Rotie, la Mouline 1979 et la Landonne 1979 qui ont totalisé 5200 \$ pour 12 bouteilles, ou encore les vins de sélection de grains nobles de la Maison Hugel adjugés pour la somme de 2500 \$ les 12 bouteilles.

Les sélections mondiales
D'AUTRE PART, le jeudi 8 mars avait lieu le grand gala couronnant la 6e présentation des Sélections mondiales, un concours mettant en compétition 1088 produits, très majoritairement des vins, en provenance de 30 pays et répartis en sept catégories (20 sous-catégories). Ces produits étaient jugés selon leur mérite par un fort contingent de dégustateurs internationaux.

Parmi ceux-ci figuraient quelques noms célèbres dont ceux d'Ezio Rivella, réputé oenologue italien de Villa Banfi, Terry Robards, rédacteur au magazine américain Wine Spectator, et Jean-Paul Kauffmann, rédacteur en chef de la revue L'Amateur de Bordeaux. Ce dernier est surtout connu à l'extérieur des milieux du vin français en raison de sa pénible captivité au Liban il y a quelques années.

La France avait inscrit le plus grand nombre de produits : 427. L'Italie avec 113, les États-Unis avec 83 et l'Australie avec 76 complétaient le quatuor de tête des pays producteurs.

Trente-six prix ont été distribués pour les vins seulement, ce qui rend difficile ici leur énumération. Soulignons toutefois la remarquable, mais un peu étonnante, performance des vins américains dans les deux catégories les plus prestigieuses, soit celles dites des vins de cépage et des

vins de « prestige » : neuf sur 15 en vins secs.

Autant il faut se réjouir de cette percée américaine et en féliciter chaleureusement ses artisans dont M. Jean Bourcier, apôtre infatigable de la cause californienne, autant on ne peut passer sous silence la question importante que soulève la catégorie des vins de « prestige ».

En effet, quels grands vins pouvaient bien représenter la France (427 entrées) et l'Italie entre autres pour qu'aucun de leurs vins ne décroche un prix ? Une réponse à cette question aiderait à redéfinir la notion de « prestige »...

Salon international des vins et spiritueux

ENFIN, les amateurs de vin ont eu « leur » salon. « Adieu veaux, vaches, cochons », pouvaient-ils s'écrier comme Perrette, mais sans aucun accent de regret.

Cette année, le Salon a concentré ses activités sur quatre jours, tout en atteignant son objectif principal, soit d'attirer et de satisfaire le plus grand nombre d'amateurs possible.

En effet, les chiffres officiels obtenus des organisateurs de la manifestation indiquent que près de

17 000 visiteurs ont franchi les tourniquets de la Place Bonaventure et que 97 % d'entre eux ont manifesté leur intention de revenir au printemps 1992 tant leur satisfaction était grande.

Autre statistique révélatrice : 96 % des gens ont acheté quelque chose, dont 50 % du vin, ce qui indique assez bien l'intérêt qu'ont suscité les vins présentés par les exposants.

Mais, qui s'intéresse à ce genre d'activités ? D'après un sondage quotidien mené auprès des visiteurs, 70 % de ceux-ci sont des hommes, francophones à 90 %. La plupart d'entre eux (90 %) travaillent, dont 40 % pour un revenu annuel supérieur à 45 000 \$. Cela n'est guère surprenant puisque la moitié des « sondés » détiennent un diplôme universitaire.

Ces résultats incitent les organisateurs à mettre l'accent, à l'avenir, sur les vins de haute qualité et à déplacer ceux de consommation plus courante au Salon de l'Agriculture. Cela semble une excellente idée puisque l'expérience des deux derniers salons plus populaires n'avait pas été très positive.



PHOTO JACQUES NADEAU

Les prix atteints à l'encan n'étaient certainement pas représentatifs du marché.

RESTAURANTS

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645

Aux délices de Szechuan
Gastronomie pékinoise et szechuanaise
1735 St-Denis
844-5542
(Membre de l'A.R.Q.)
Le savoir-faire au service du savoir-vivre

Restaurant Le Piémontais
Cuisine italienne et française
FERMÉ LE DIMANCHE
1145A, rue De Bullion
861-8122
Membres de l'A.R.Q.
(Association des Restaurateurs du Québec)

LOU CAROU
RESTAURANT AUBERGE
La fine cuisine de Louise Duhamel
maintenant à Ste-Adèle, ch. Ste-Marguerite & Bourget
Rés. : 1-229-2080

« Fine cuisine naturelle »
Plats végétariens
Menu du jour
Table d'hôte
Poulet de grain
Eau purifiée
Poisson frais
Terrasse
Bière sans alcool
Vins biologiques (alcoolisés)
Bières naturelles en fût
4135 rue St-Denis, réservation 844-4575
Licence complète Ouvert 7 jours
Membre A.R.Q. Master Card, VISA

pour le 1er avril...
Offrez-vous un VRAI POISSON !
Le SAUMON FUMÉ, adopté par les grands chefs du Québec, sur votre table!...
- tranché - sans peau - en boîte cadeau.
- ATLANTIQUE (salmo), filet d'au moins 800g net: 39.50\$
- PACIFIQUE (king), filet d'au moins 600g net: 27.50\$
LES ALIMENTS CUISIFIN INC;
Carte VISA et MASTERCARD acceptées
Groupez vos achats pour éviter les frais de livraison.
Tél.: 745-0662 ou 745-6596 fax.: 956-1525

Vin blanc White Wine
MACON-VILLAGES
APPELLATION MACON-VILLAGES CONTRÔLÉE
Produit de France 750 mL Product of France 13% alc./vol.
+210799
Une sélection F. Fréchette
Région vinicole : Bourgogne
100% Chardonnay
Belle couleur jaune
pâte nuancée de vert.
Nez typique de Chardonnay, fin, discret, élégant.
Franc, souple, d'une bonne rondeur.
Accompagne viandes blanches, poissons en sauce. Se sert aussi très bien à l'apéritif.
Conservation : 2 à 3 ans. No. de code : +210799 prix : 11.45 \$

THEATRE

RESTAURANT-THÉÂTRE LA LICORNE: 4559 Papineau, Montréal (523-2246) — « Le baiser de la femme araignée » production du Théâtre de la Manufacture, du 14 fév. au 17 mars, mar. au ven. 20h.30, sam. 16h. et 20h.30

SALLE FRED-BARRY: 4353 est Ste-Catherine, Montréal (253-8974) — Le Théâtre De La Nouvelle Lune présente « La preuve » d'après le roman d'Agota Kristof, adaptation Odette Guimond et Jacques Rossi, m. en s. Jacques Rossi, du 15 fév. au 17 mars, mar. au sam. à 20h.30 — « Mon oncle Marcel qui vague, vague près du métro Berri » de Gilbert Dupuis, m. en s. Alain Fournier, production du Théâtre du Sang Neuf et du Théâtre Les Gens d'en Bas, du 22 mars au 14 avril, mar. au sam. à 20h.30

SALLE MORRICE: 3485 McTavish, Montréal (398-8600) — Le Tuesday Night Café présente « De beaux gestes/Beautiful Deeds » de Marie-Lynn Hammond, m. en s. Coral Thew, matinales les 16-17 mars à 14h.

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI: 1297 Papineau, Montréal (523-1211) — « La compagnie des animaux » de René Gingras, m. en s. Yves Desgagnés, du 27 fév. au 24 mars, mar. au sam. à 20h.

THÉÂTRE CENTAUR: 453 St-François-Xavier, Montréal (288-3161) — « Scarpone » de Vittorio Rossi, dir. Joel Miller, du 8 mars au 1er avril

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE: 84 Ste-Catherine O., Montréal (861-0583) — « La puce à l'oreille » de Feydeau, m. en s. André Montrency, du 6 au 31 mars, mar. au ven. 20h., sam. 16h. et 21h.

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER: 4353 est Ste-Catherine, Montréal (253-8974) — « Les femmes savantes » de Molière, m. en s. Lorraine Pintal, du 8 mars au 7 avril, ven. et sam. à 20h.30

THÉÂTRE PORT-ROYAL: PDA, Montréal (842-2112) — La Compagnie Jean Duceppe présente « Pygmalion » de George Bernard Shaw, m. en s. Paul Hébert, du 21 fév. au 31 mars, mar. au ven. 20h., sam. 16h.30 et 21h.

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS: 100 est ave des Pins, Montréal (845-7277) — « Qui marche dans les feuilles... doit en supporter le bruissement » de Franz Xaver Kroetz, traduction Jean-Luc Denis, m. en s. Lou Fortier, du 12 mars à 7 avril, mar. au sam. 20h., dim. 15h.

THÉÂTRE DU NOUVEAU VERT: 4664 St-Denis, Montréal (844-1700) — « O'Neil » d'Anne Legault, m. en s. René Richard Cyr, du 7 au 31 mars, mar. au ven. 20h., sam. 16h. et 21h., dim. 15h.

GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC: Québec (418-

643-8131) — Salle Octave-Crémaçie: Le Théâtre du Trident présente « Dialogues des Carmélites » de Georges Bernanos, m. en s. Françoise Faucher, du 20 fév. au 17 mars

IMPLANTTHÉÂTRE: 2 Crémazie est, Québec (418-529-2183) — « Glenngarry Glen Ross » une présentation du Théâtre de la Manufacture, m. en s. Fernand Rainville, du 6 au 17 mars — « Chroniques de mon habit de métal » spectacle de Lessard-Bonnier, du 23 mars au 7 avril

MUSIQUE Populaire

L'AIR DU TEMPS: 194 St-Paul O., Vieux-Montréal (842-2003) — Jazz du mer. au dim. de 22h.15 à 02h.30 — Guy Carboneau R&B (chanteur, interprète) le 15 au 18 mars

BAR 2080: 2080 rue Clark, Montréal (285-0007) — Dave Turner, sax alto, le 17 mars à 22h. — Yannick Rieu, sax ténor, le 18 mars à 22h.

BAR LES BEAUX ESPRITS: 2073 St-Denis, Montréal (844-0882) — Lucie Dufault avec Stabie Mates, du 15 au 18 mars à 22h.

BAR LES JOYEUX NAUFRAGÉS: 161 Ontario E., Montréal (843-3808) — Jazz du mer. au ven.

BIDDLES JAZZ AND RIBS: 2060 Alymer, Montréal (842-8656) — Le quatuor de Johnny Scott et Geoffrey Lapp, en permanence, lun. 19h. à 24h., mar. 20h. à 01h., mer. au ven. 18h. à 22h. — Le Trio de Charlie Biddle, en permanence, du mer. au ven. à compter de 22h., le sam. à compter de 21h.30, invités les 16-17 mars, Phil Nimmins, clarinette, et Denis Christianson, trompette — Billy Georgette en solo, lun. de 17h. à 19h., mar. de 17h.30 à 19h.30 — Trio Billy Georgette, sam. de 18h. à 21h.30 — Le trio de Bernard Primeau, le dim. de 19h. à 24h., invité le 18 mars, Stan Patrick, piano

LE BIJOU: Hôtel Relax, 2900 boul. Le Carrefour, Laval (688-8244) — Ron Proby et Geraldine Hunt, du 13 au 31 mars, mar. mer. de 20h. à 01h., jeu. ven. de 21h. à 02h., sam. de 22h. à 03h.

LE BIJOU BISTRO BAR: 500 rue Lemoyne, Vieux-Montréal — Michelle Sweeney, rhythm n' blues, jeu. au sam. à compter de 22h.

CAFÉ CAMPUS: 3315 chemin Reine-Marie, Montréal (735-1259) — Tous les dimanches, En Français Seulement, rock québécois et français, à 20h.30 — Le Petit Campus: Chantal Girard chante Patachou, Aznavour, Piaf, Montand et Trenet, le 17 mars à 21h.

CAFÉ THÉLÈME: 311 est Ontario, Montréal — Green Fish Jazz Band, le 17 mars à 21h.30

LE CLUB DATE: 1218 est Ste-Catherine, Montréal (526-5844) — La chanteuse Carroll Caza en spectacle, du mer. au sam. à 22h., le dim. à 16h.30

LES FOUFONNES ÉLECTRIQUES: 87 est Ste-Catherine, Montréal (845-5484) — Soirée Hard Core avec Henry Rollins et Rokitopus, le 17 mars à 20h.

LE GRAND CAFÉ: 1720 St-Denis, Montréal (849-6955) — June Wallace, le 17 mars à 22h.

HOTEL LA CITADELLE: 410 Sherbrooke O., Montréal — John Gilbert en spectacle, mar. au sam. à compter de 20h.

HOTEL MERIDIEN: 4 place Desjardins, Montréal (285-1450) — Bar Le Foyer: Tjor Cesar, pianiste, lun. 17h. à 20h., mar. au ven. de 17h. à 01h., sam. de 20h. à 01h.

LA CROISSETTE: 1201 Dorchester, Montréal (878-2000) — Mike Mirizio au piano, du dim. au ven. de 17h. à 20h.

L'ASSIETTE AU BOEUF: 1220 rue Crescent, Montréal (866-7454) — Restaurant français d'inspiration romantique, musique tzigane avec le groupe Les Joyeux Gitans, du mar. au dim. de 19h. à 02h.

LE BOULEVARD: 1201 Dorchester, Montréal (878-2000) — Tous les samedis soirs de 19h. à 24h., danse au son du groupe Ruffino Tino.

LE K. BARRÉ: 812 est Rachel, Montréal (526-9054) — Le groupe De Keep, les 16-17 mars à 22h.30 — Soirée Lambda de 20h. à 24h., le 18 mars

LE POINT-DE-VUE: 1201 Dorchester O., Montréal (878-2000) — Restaurant gastronomique ouvert du lun. au sam. de 19h. à 23h.

LE ZIG ZAG CAFÉ: 5358 Lèvesque, Laval (661-4985) — Jazz tous les dim. avec Le Zig Zag Quartet, de 11h. à 15h.

L'IMPROMPTU: 1201 Dorchester O., Montréal (878-2000) — Jazz avec Tim Jackson, pianiste, et Skip Bey, contrebassiste, du mar. au jeu. de 20h. à 01h., les ven. et sam. de 21h. à 02h.

MONTREAL AEROPORT HILTON: 12.505 Côte de Liesse, Montréal (631-2411) — La Barrique: Pierreh Vermeil, chanteuse, danse et spectacle du mar. au sam. de 20h.30 à 2h. — Le Carrefour piano-bar: Manon Robert au piano, tous les jours de 11h.30 à minuit

PAVILLON DES GOURMETS: 5680 Des Laurentides, Auteuil, Laval (478-5730) — Les ven. et sam. danse avec animation, à 20h.30

RESTAURANT CLAUDIO'S: 124 St-Paul E., Vieux-Montréal (866-0845) — Musique les ven. et sam. à 22h.30 — Jazz brunch le dim. à 13h.

RESTAURANT RICARDO: 1652 boul. Ste-Adèle, rte 117, Ste-Adèle — Les vendredis, de 19h. à 23h. jazz en douceur avec Nick Ayoub, saxophone, et Rob Adams, au piano

RISEING SUN: 286 ouest Ste-Catherine, Montréal (861-0657) — Archie Shepp Quartet, jazz, le 17 mars à 22h. — Reggae Jam-Down Session avec Mango, le 18 mars à 22h.

SPORTS ROCK CAFÉ: Complexe Pointe-Claire, 6321 route Trans-Canada, Pie-Claire (694-0308) — Ecrans géants et musique rock

Classique

BASILIQUE MARIE-REINE DU MONDE: 1071 rue de la Cathédrale, Montréal (866-1661) — Tous les dimanches à 11h., le chœur polyphonique de Montréal.

BASILIQUE NOTRE-DAME: 110 Notre-Dame O., Montréal (849-1070) — Tous les dimanches à 11h., grand-messe (grégorien et polyphonie) à l'orgue Pierre Grand-Maison.

CEGEP DE ROSEMONT: 6400, 16e ave, Montréal — Musique: Le Trio Susan Elliot, sons et brichés, oeuvres de Mozart, Beethoven, ibert, Tele-mann et Rodriguez, le 18 mars à 14h.

CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASSEUR: 100 est Sherbrooke, Montréal — Concert: Claude Webster, pianiste, le 18 mars à 15h.30

ÉCOLE NOTRE-DAME-DE-FATIMA: Rivière-des-Prairies — Concert animation, Duodynmyk, le 18 mars à 13h.30

ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE: Angèle Henri-Julien et Rachel, Montréal — L'organiste Jacques Boucher jouera des oeuvres de Bach et Doles, à la messe de 17h. le 17 mars, et aux messes de 10h. et 11h. le 18 mars — Le Chœur Saint-Laurent sous la dir. d'Iwan Edwards, oeuvres de Brahms et Peder-son, invitée: Hélène Fortin, soprano, Kevin MacMil-lan, baryton, le 18 mars à 20h.

ÉGLISE ST-JOSEPH: 166 rue Dante, Montréal (270-1324) — Tous les dimanches, messe catholique traditionnelle à 8h.30, messe catholique tradition-nelle chantée (grégorien, polyphonie et orgue) à 10h.

ÉGLISE SAINT-CUNÉGONDE: 2461 ouest rue St-Jacques, Montréal (937-3812) — Tous les dimanches à 8h.45, grand-messe en latin, selon l'ancien rite (chant grégorien).

JARDIN BOTANIQUE: Auditorium, 4101 est Sherbrooke, Montréal — Concert du Conservatoire, le 18 mars à 15h.

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6707 DeLorimier, Montréal — Concert du Conservatoire, musique de chambre, classe de Robert Verrees, le 18 mars à 14h.30

ORATOIRE ST-JOSEPH: 4300 Reine-Marie,

Montréal (733-8211) — Le dim. Les Petits Chanteurs du Mont-Royal, dir. Gilbert Patenaude, à la messe de 11h. — Le 18 mars, la messe Octavi Toni de Roland de Lassus et le motet Ego Sum Panis Vivus de Palestrina — A 15h.30, Raymond Daveluy à l'orgue — Messe et Motet en l'honneur de St-Joseph, de Raymond Daveluy, le 19 mars à 10h.30 et 20h. — La Messe Brève de Guy Bopartz, et cantiques à St-Joseph, le 19 mars à 14h.

SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE: 220 Vincent d'Indy, Montréal — Tea for Two Pianos, dir. Jean-Eudes Vaillancourt, le 17 mars à 17h.

SALLE WILFRID-PELLETIER: PDA, Montréal (842-2112) — OSM concert Esso, Charles Dutoit, chef, Sara Wolfensohn, piano, oeuvres de Beetho-ven, Bach, Schumann, le 18 mars à 14h.30

SALLE POLLACK: 555 ouest Sherbrooke, Mon-tréal — Patrice Arsenault, clarinette, récital de gra-duation, Eugène Piawutsky, piano, et Andrew Mac-Donald, cor, oeuvres de Messager, Nielson, Brahms et Reinecke, le 18 mars à 20h.

SALLE REDPATH: 3461 McTavish, Montréal — Groupe vocal de McGill et Cappella Nuova, Ward Swingle, chef invité, oeuvres de Vivier, Berio, Bach et Desjardins, le 17 mars à 20h. — Chantal Masson-Bourque, alto, Mariko Sato, piano, oeuvres de Joa-chim, Reinecke, Clarke et création de Jeanne Lan-dry, le 18 mars à 20h.

Salon Windsor: Angèle Piep et Cypress (842-2112) — Concerts-villaux « avec l'Orchestre de Chambre McGill, sous la dir. de Boris Brott, lun. 19 mars à 20h.30.

THÉÂTRE MAISONNEUVE: PDA, Montréal (842-2112) — L'Opéra de Montréal présente Nelligan, m. en s. André Brassard, du 1er au 18 mars à 20h.

VARIETÉS

LA BUTTE ST-JACQUES: 50 rue St-Jacques, Montréal — Serge Turbide, humoriste, le 17 mars à 20h.30

CEGEP AHUNTIC: Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal — Chanson: Dans la tête des hommes, avec Céline Arsenault et Sylvie Painchaud, chansons et poèmes de Raymond Lèvesque, le 17 mars à 20h. — Théâtre pour enfants: Le Petit Prince, adaptation et m. en s. par le Théâtre Popicos, le 18 mars à 20h.

CENTRE SAIDY BRONFMAN: 5170, Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — La Compagnie de danse Judith Marcuse, le 17 mars à 20h.30 et 18 mars à 14h. — Montanaro danse, le 24 mars à 20h.30 et le 25 mars à 14h.

COLLÈGE DES EUDISTES: 3535 boul. Rosemont, Montréal — Théâtre: La nuit blanche de Barbe Bleue, le 17 mars à 14h. — Théâtre: La magnifique aventure de Denis St-Onge, le 17 mars à 20h.

COLLÈGE MARIE-VICTORIN: 7000 Marie-Vic-torin, Rivière-des-Prairies — ciné-débat: Qui veut la peau de Roger Rabbit, le 17 mars à 19h.30

ESPACE FRANÇAIS: 429 est ave Vigor, Montréal (845-0000) — L'accordéoniste Jacques Dumont et son orchestre, tous les samedis à 21h.

HÔTEL LE QUATRE SAISONS: 1050 ouest Sherbrooke, Montréal — Piano-Bar: L'Après avec Gilles Jourdain, du lun. au ven. 17h. à 01h.

LA CAGE AUX SPORTS: 1800 chemin Côte Vertu, St-Laurent (745-4322) — Atelier d'art pour les enfants, jeu. ven. de 18h. à 21h., sam. de 17h.30 à 20h.30, dim. de 17h. à 20h.30

LA CAGE AUX SPORTS: 6321 Trans-Canada, Pointe-Claire (694-4915) et 5830 Boul. Taschereau, Brossard (676-4404) — Ateliers d'art, gratuit pour les enfants, jeu. ven. sam. dim. 17h. à 20h.

LA CAGE AUX SPORTS: 5380 boul. Taschereau, Brossard (676-4404) — Ateliers d'art gratuits pour les enfants, jeu. ven. sam. dim. 17h.30 à 20h.30

LA CAGE AUX SPORTS: Carrefour Angrignon, 7077 Newman, LaSalle (363-1403) — Atelier d'art gratuit pour les enfants, du jeu. au dim. de 17h.30 à 20h.30

LA CAGE AUX SPORTS: Hôtel Relax, 2900 boul.

Le Carrefour, Laval (688-8244) — Atelier d'art gratuit pour les enfants, jeu. au dim. de 17h.30 à 20h.30

LA DILIGENCE: 7385 boul. Décarie, Montréal (731-7771) — Diner-théâtre Le Stage: « On Broadway » comédie musicale, avec Penny Cohen et Robert Burns, du mar. au dim. à 19h.30, spectacle 20h.30

LE REINE ÉLIZABETH: Salle Arthur, 900 ouest Dorchester, Montréal — Café Baroque Arthur: « Sexy Folies » à compter du 23 nov., mer. jeu. ven. dim. 20h.30, sam. 20h. et 22h.30

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — Conférence: Rencontre auteur-lecteur en collabora-tion avec la Société des écrivains canadiens, le 18 mars à 14h.

MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal — Théâtre: La demande en ma-riage, de Tchekhov, adaptation de Léon Chancerel, le 17 mars à 14h. — Théâtre: La magnifique aventure de Denis St-Onge, le 18 mars à 14h.

MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE: 6707 DeLorimier, Montréal — Les Samedis de la Petite Patrie: Bye Bye chaperon rouge, conte de Roch Demers, le 17 mars à 14h.30 — Mois du théâ-tre: Oulipo Show du théâtre Ubu, le 18 mars à 20h.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Au-ditorium Maxwell-Cummings: Conférence de Jennifer Jackson, Two Masters of Landscape: Turner and Constable, le 18 mars à 11h. — Visite commentée de l'exposition Les maîtres canadiens de la collection Power Corporation du Canada 1850-1950 et de la Collection Permanente, thème: le paysage, le 18 mars à 13h.30

PLANÉTAIRIUM DOW: 1000 St-Jacques ouest, Montréal (872-4530) — Le ciel ce soir, tous les lundis à 20h.30 — « Les colères du soleil » du 13 janv. au 29 avril, français: lun. 20h.30, mar. mer. 13h.30, jeu. ven. 13h.30 et 20h.30, sam. 14h.15, 16h.30 et 20h.30, dim. 13h., 15h.30, 16h.30, 20h.30, anglais: lun. 19h.30, mar. mer. 12h.30, jeu. ven. 12h.30, 19h.30, sam. 13h., 15h.30, 19h.30, dim. 14h.15, 19h.30

RESTAURANT ESPAGNOL MESON CHU-CHU: 109 ouest Mont-Royal, Montréal (962-6651) — Danse et guitare flamenco avec Elena et John Kemp, les ven. à 21h.30

RESTAURANT LES FILLES DU ROY: 415 Bon-secours, Vieux-Montréal (849-3535) — Balades du 19e siècle avec 2 musiciens de folklore, tous les dim. au brunch 11h. à 15h.

RESTAURANT SANCHE PANZA: 3458 ave du Parc, Montréal (844-0558) — Spectacle de guitare et de danse Flamenco avec John et Danielle, tous les samedis 21h. et 23h.

SALLE ANDRÉ-MATHIEU: 475 boul. de l'Avenir, Laval (667-2040) — Les Grands Explorateurs présen-tent Texas, terre des géants, du 13 au 21 mars, lun. au mer. 20h., jeu. au ven. 19h. et 21h., dim. 13h.30, 16h. et 20h.

SALLE WILFRID-PELLETIER: PDA, Montréal (842-2112) — Les Feux de la danse Banque Royale, Les Grands Ballets Canadiens, Hommage à Fernand Nautil, Carmina Burana et oeuvres choisies, le 17 mars à 20h.

STADE OLYMPIQUE: Montréal (252-8687) — L'observatoire de la tour du Stade, accessible par fu-niculaire, tous les jours de la semaine, lun. 12h. à 18h., mar. au dim. de 10h. à 18h.

THÉÂTRE LA CHAPELLE: 3700 St-Dominique, Montréal (843-7738) — Louise Bédard Danse pré-sente « Perspectives possibles » du 21 mars au 1er avril à 20h.30 (réchauffe les 26 et 27 mars).



La télévision du samedi soir en un clin d'oeil													
	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	00h00
2 CBFT (R.C.) Montréal	Le Téléjournal 18h10 / Virages		Samedi P.M.		Hockey / Blackhawks vs Le Canadien				Nouvelles météo/sport		23h15/Cinéma : <i>Partir Revenir</i> —Fr. 85 Avec Evelynne Bouix et Annie Girardot		
3 WCAX (CBS) Burlington	Basketball / Éliminatoires						Paradise				News	Lifestyles of the Rich and Famous	
5 WPTZ (NBC) Plattsburgh	News		Us Pro Ski Tour		Alt	Amen	The Golden Girls	Empty Nest	Hunter		News	Saturday Night Live	
6 CBMT (CBC) Montréal	News		The Tommy Hunter Show		Hockey / Blackhawks vs Le Canadien						The National Newswatch	23h45/Video Hits Presents	
10 CFTM (TVA) Montréal	Ici Montréal	Avis de recherche : Inv.:Liza Frulla-Hébert	Jeunesse d'hier à ...		Cinéma : <i>Harry et les Henderson</i> —É.-U. 1987 Avec John Lithgow et Melinda Dillon				Ad Lib		Nouvelles météo/sport	Challenge WWF	
12 CFCF (CTV) Montréal	News	Dick Irvin's Hockey ...	Star Trek : The Next Generation		Katts and Dog	The Campbells	Movie : <i>Love and Lies</i> —É.-U. 1990 Avec Mare Winningham et Peter Gallagher				News	Cinéma 12	
15 TV5 (Télévisions Francophones)	Visiontario	Expédition chasse et...	Journal télé-visé de TFI	Parcours		Sacrée soirée			Cinéma : <i>Le tierce de Jack</i> —Bel. 1979 Avec Georges Aubrey et Maria Mériko		Musique classique	Journal télé-visé de TFI	
17 CIVM (R.-Q.) Montréal	Passe-partout	Omni science	Beau et chaud		Parler pour parler : Les amours de vacances		Cinéma : <i>Les faux de l'été</i> —É.-U. 1958 Avec Paul Newman et Joanne Woodward				Le clap		
20 Musique Plus	Musique vidéo		Vox Pop		Film musical : <i>Sweet Dreams</i>				ConcertPlus / Un moment de manifestation II				
22 WVNY (ABC) Burlington	News	Runaway with the Rich ...	Star Trek : The Next Generation		H.E.L.P.		Kojak				News	23h15 / World Cup Skiing	
24 CICO (TVO) Ontario	Polka Dot Door	Along the Nature's...	Nature Watch	The Science Edition	Movie : <i>Love Happy</i> —É.-U. 1949 Avec les frères Marx et Vera Ellen		Conversations		Ontario Lottery Live		Movie : <i>Sugar Baby</i> —All. 1985 Avec Marianne Sägebrecht et Eisi Gulp		
25 Much Music	18h30 / The Big Ticket : Robert Palmer & UB40				Soul in the City		Vidéoclips	Spotlight Pet Shop Boys	The Big Ticket				
33 VERMONT ETV (PBS)	The Lawrence Welk Show		Austin City Limits		20h20 / In the Hank Williams Tradition		21h50 / Austin City Limits						
35 QUATRE SAISONS Montréal	La roue chanceuse	C'est à ton tour	Le 3505		Cinéma : <i>Kenny</i> —É.-U. 1987 Avec Kenny Easterday et Caitlin Clarke		Remington Steele		Sports plus week-end		23h40 / Bleu Nuit : <i>Emmanuelle 4</i> —Rf. 1984		
57 (PBS)	17h00 / Benny Goodman Let's Dance		Jukebox Saturday Night II				Movie : <i>The Quiet Man</i> —É.-U. 1952 Avec John Wayne et Maureen O'Hara				23h45 / Clancy in Close-up		

La télévision du dimanche soir en un clin d'oeil															
	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30	00h00		
2	CBFT (R.C.) Montréal	Découverte	Faut voir ça	Hockey / Nordiques vs Le Canadien				Téléjournal météo/sport	21h50/Scully rencontre		22h55/Cinéma : <i>Monsieur Verdoux</i> —É.-U. 1947 Avec Charlie Chaplin et Martha Raye				
3	WCAX (CBS) Burlington	16h00 / Basketball		60 Minutes (information) ☐		Murder She Wrote ☐		Movie : <i>Gunsnake : The Last Apache</i> —É.-U. 1990 Avec James Arness et Richard Kiley			News ☐		23h15/The Arsenio Hall Show		
5	WPTZ (NBC) Plattsburgh	The fact of Life	News ☐	Movie : <i>The Gifted One</i> —É.-U. 1989 Avec Pete Kowanko et John Rhys-Davies				The Phantom of the Opera ☐			Wealth Without Risk		Secrets of Success		
6	CBMT (CBC) Montréal	Magical World of Disney		19th Annual Juno Awards				David Foster, the Symphony Session		News ☐	Venture	Newswatch	Artic Winter Games	Streets of San Francisco	
10	CFTM (TVA) Montréal	Ici Montréal	La Belle et la Bête		Rira bien	« Au coeur de Québec ! » avec René et Nathalie...		La misère des riches		7 jours (information)		Nouvelles ☐ météo/sport	Magazine Montréal	Vision mondiale	
12	CFCF (CTV) Montréal	News ☐	Travel, travel	America's ☐ Funniest...	Elvis ☐	WS ☐		The Phantom of the Opera ☐			News ☐	News	Entertainment this week		
15	TV5 (Télévisions Francophones)	18h15 / Gourmandises	Le divan	Journal télévisé de TF1	Les animaux du monde	Apostrophes : <i>Les secrets du monde</i>		21h15 / Gros méchant show		22h15 / Envoyé spécial		Papier glacé (23h15)	23h45 / Journal télévisé de TF1		
17	CIVM (R.-Q.) Montréal	Passe-partout	Degrassi ☐	Beau et chaud	Cinéma: <i>L'été meurtrier</i> —Fr. 1982 Avec Isabelle Adjani et Alain Souchon				Le clap (22h10)		Lumières ☐ (22h45)	23h15 / L'Indice plus			
20	Musique Plus	Musique vidéo		Transit	Dadabiz—Les meilleurs moments de Musique Plus		Musique vidéo								
22	WVNY (ABC) Burlington	News ☐	C. Givens Foundation	To Be Free : The National Literacy Honors ☐		America's ☐ Funniest...	Elvis ☐	Movie: <i>Love and Lies</i> —É.-U. 1990 Avec Mare Winningham et Peter Gallagher			News ☐	23h15 / War of the Worlds			
24	CICO (TVO) Ontario	Passe-partout	Garfield	Degrassi	Science en images	Cinéma: <i>Marie-Antoinette</i> —Fr. 1956 Avec Michèle Morgan et Jacques Morel			La chaîne d'eux	Visiontario	A Comme Artiste	Le Lys et le Trillium			
25	Much Music	19 h : Backtrax				The Best of Much		Vidéoclips		Spotlight / National...	Vidéoclips				
33	VERMONT ETV (PBS)	Nature ☐		Travels		20h20 / Travels		21h40 / Travels		Movie : <i>Mutiny on the Bounty</i> —É.-U. 1935 Avec Clark Gable et Charles Laughton					
35	QUATRE SAISONS Montréal	11h00 / Téléthon Jean Lapointe				Sports plus week-end								Ménick reçoit	
57	(PBS)	Allo, allo	18h45 / Yes Minister	19h20 / Yes Minister		Blackadder (19h50)	Blackadder (20h25)	Are You Being...	Butterflies (21h35)	Butterflies (22h10)	Shelly (22h40)	Shelly (23h10)	23h40 / Two's Company		

JEAN-BAPTISTE GREUZE

Quand la peinture se lisait comme une nouvelle



La Princesse Varvara Nikolaevna Gagarine, une huile sur canevas de Jean-Baptiste Greuze.

Maurice Tourigny

NEW YORK — Au cours des dix dernières années, le *Metropolitan Museum* de New York a offert à son public un panorama complet de la peinture française du 18^e siècle. Les rétrospectives Boucher et Fragonard venaient s'ajouter à celle que la *National Gallery of Art* à Washington consacrait à Watteau, et bouclaient la boucle de l'âge baroque et rococo.

Indicateur des grands changements du siècle des lumières, l'art de Jean-Baptiste Greuze (1725-1805) avait été oublié. Le Met corrige la situation avec une exposition de taille restreinte mais riche et éclairante à l'affiche jusqu'au 6 mai.

Trente-cinq peintures, gravures et dessins ont été choisis à même le fonds du musée qui possède une vaste collection Greuze, la troisième en importance après celles du Louvre et de l'Hermitage.

Jean Greuze (il n'ajouta Baptiste à son nom que plus tard pour des raisons d'élégance) est né à Tournus, une petite ville près de Lyon, en août 1725. Dès son enfance il fait preuve d'un talent pour le dessin que sa famille encourage malgré les maigres revenus du foyer.

Il étudie à l'atelier de Charles Grandon à Lyon, puis il se rend à Paris en 1750 et s'inscrit à l'école de l'Académie des beaux-arts. Cinq ans plus tard, il devient membre de l'Académie et il fait ses débuts au Salon quelques mois après.

Sa carrière fait boucle de neige : sa peinture de genre et ses portraits attirent l'attention des connaisseurs et sont reproduits par les nombreux graveurs qui les rendent accessibles au grand public. La Révolution française en 1789 dépouille Greuze de tous ses biens. Même s'il continue de peindre jusqu'à sa mort, son art est oublié et il survit grâce à des commandes de portraits de quelques clients fidèles.

Dès leurs premières expositions publiques, les peintures de Greuze sont remarquées par le plus important critique d'alors, Denis Diderot. L'écrivain vante le style de Greuze qu'il qualifie de « moral », tout à fait en accord avec les tendances littéraires du moment : Rousseau et Voltaire en France, Henry Fielding et Samuel Richardson en Angleterre.

L'accrochage au Met situe rapidement l'artiste dans son siècle : un autoportrait et un buste de Diderot annoncent le néo-classicisme. Ces deux gravures s'inspirent de la manière grecque ancienne, les visages semblent sculptés dans la pierre ou le marbre malgré l'abondance de lignes et la précision du rendu.

Contrairement à ses prédécesseurs, Greuze ne s'intéresse pas aux sujets frivoles et il méprise les fioritures des tableaux de ses contemporains. En totale rupture avec l'art baroque, il regarde plutôt du côté de la peinture flamande. Les scènes de genre situées dans des milieux humbles établissent la réputation de Greuze.

Les oeufs cassés (1756) est peut-être le premier chef d'oeuvre du peintre et sans doute un exemple incomparable de la tradition narrative en peinture. Greuze exploite au maximum tous les éléments picturaux afin de rendre avec force détails l'anecdote ou l'histoire qu'il raconte. L'action des *Oeufs cassés* se situe dans une chaumière peut-être à la campagne. Une jeune fille à l'air piteux assise à côté d'un panier



Les oeufs cassés.

PHOTO THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART

d'oeufs, une jeune bonne tentant de dissimuler son visage sous un tricornet retenu par une vieille femme montrant du doigt le panier et les oeufs cassés : voilà les protagonistes. Greuze campe si bien ses personnages que les accessoires et le décor deviennent presque superflus. La précision des figures humaines, de leurs gestes et de leurs attitudes donne à ces acteurs une valeur d'archétype. Les oeufs sont cassés, l'irréparable a été commis, le tableau bien sûr évoque la perte de la virginité de la jeune fille.

Pour ajouter au symbolisme, Greuze peint un petit cupidon qui regarde le spectateur en essayant de souder deux morceaux de coquille. On croirait assister à une saynète de Commedia dell'Arte.

Tout au long de son oeuvre, Greuze semble proclamer la fin de la décadence et des excès du siècle en montrant la droiture des paysans, la vertu récompensée et le vice puni. D'autres toiles de même nature que *Les oeufs cassés* font partie de l'exposition : *Le geste napolitain* (1757) et mieux encore *L'épouse en colère*, une description furieuse d'une scène de ménage extraite de la vie même du peintre. Madame Greuze passait pour être l'une des plus belles femmes de Paris mais son tempérament violent alimentait les potins. Elle a par ailleurs servi de modèle à son mari dans des oeuvres plus flatteuses à son égard dont *La fileuse* (1759) propriété de la Collection Frick de New York.

Partout en Europe, le portrait est un genre très respecté et Greuze s'y adonne fréquemment. Jean-Jacques Caffieri (1765), *Madame Nicolet* (1790), *La princesse Gagarine* (1780) sont parmi les plus intéressants de

l'exposition mais la force de Greuze ne réside pas dans ses portraits. Plus originaux et plus expressifs, ses visages d'enfants au crayon ou à la sanguine méritent un temps d'arrêt. *Tête de vieille femme* et *Tête de fillette* sont des dessins qui possèdent une certaine charge narrative tant leur expression est juste et évocatrice des sentiments des sujets.

Beaucoup d'oeuvres de Jean-Baptiste Greuze ont été perdues ou détruites et sa place dans l'histoire de

l'art français en a beaucoup souffert. La petite exposition que propose le Met indique nettement qu'une rétrospective Greuze servirait de réévaluation de cet artiste dont l'oeuvre détonne dans la peinture de son siècle.

Annunciateur des débats moraux de la Révolution, l'art de Greuze sonne le glas d'une époque et nous rappelle qu'il fut un temps où une peinture se lisait comme une nouvelle.

Françoise Sullivan

Peintures des années '80

avec la participation de

David Moore

Sculptures récentes

exposition prolongée jusqu'au 21 mars

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke ouest
Mardi au vendredi de 10 h à 17 h 30845-7833/845-7471
Samedi de 10 h à 17 h

Les Maîtres canadiens de la collection
Power Corporation du Canada
1850-1950



James Wilson Morrice. Effet de neige. Montréal, 1906

Une exposition organisée par le Musée du Séminaire de Québec

MUSÉE
DES BEAUX-ARTS
DE MONTREAL

16 février — 15 avril 1990

Du mardi au dimanche de 10 h à 17 h
Visites commentées les dimanches à 13 h 30
et les mercredis à 11 h 30

1379, rue Sherbrooke ouest (métro Guy-Concordia)
Renseignements : (514) 285-2000

Le sculpteur Jean-Jacques Caffieri, peint à la même époque par Greuze.

CHRISTIAN TISARI

dernière journée

MARCELIN CARDINAL

oeuvres récentes

du 21 mars au 18 avril

vernissage le jeudi 29 mars de 17h. à 20h.

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4464
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h

Daniel Solomon

Oeuvres récentes

Galerie Elca London

1616 Sherbrooke O., Montréal, Québec H3H 1C9 • (514) 931-3616
Membre de l'Association Professionnelle des Galeries d'Art du Canada Inc.

GALERIE LAURIENNE BAZINET

FERMETURE EN AVRIL

Exposition-vente de toute la collection:
Peintures, lithographies, sculptures, albums.

Bouchard, L. Little, J.
Cassatt, M. Masson, H.
Cosgrove, S. Muhlstock, L.
Fortin, M.A. Pellan, A.
Lemieux, J.P. Richard, R.

5451, rue Sherbrooke ouest — Montréal — 483-2607

Ouvert du mercredi au samedi de 10h30 à 17h30 et le dimanche de 11h00 à 17h00

CHICAGO

CLAUDE THÉBERGE

DU 23 MARS AU 28 AVRIL 1990

GALLERIA RENATA

507, NORTH WELLS STREET
CHICAGO, ILLINOIS 60610

ENCAN

d'oeuvres d'art contemporain

Le dimanche 25 mars 1990 à 14 heures

Exposition des oeuvres du 22 au 25 mars, de 12 à 17 heures

G A L E R I E

Prix d'entrée: 3.00 \$

4060, boul. Saint-Laurent, Suite 205, Montréal

pour information: 844-3489

POWERHOUSE

La Galerie Powerhouse, un centre pour les femmes-artistes, tient à remercier le Conseil des Arts du Canada, le Ministère des Affaires culturelles du Québec ainsi que le Conseil des Arts de la communauté urbaine de Montréal pour leur appui financier. Nous tenons à remercier tout particulièrement les artistes pour leur généreuse contribution.

Exposition de peintures européennes
18e - 19e - 20e siècles

Paysages, natures mortes, marine, personnages

jusqu'au 4 avril

GALERIE BERNARD DESRÈCHES

1444, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL, QUÉ. H3G 1K4
TEL. (514) 842-8648

Haarlem P.Q.



Nathalie
PETROWSKI
▲
Humeurs

À LA TÉLÉ, une fille a dit que la rue Laurier ne serait plus jamais pareille. La mort aussi sordide qu'absurde de deux vendeuses de la boutique Haarlem vient de détruire un des derniers mythes montréalais : la rue Laurier, malgré tous les airs qu'elle se donne, malgré le calme prospère qui, en apparence, y règne, est une rue ouverte à tous les vandaes et assassins de la terre, une rue où la fatalité peut frapper n'importe où, où la violence comme à Harlem, peut y fleurir n'importe quand.

Je suis allée sur la rue Laurier au surlendemain de l'incident. Rien en apparence n'avait changé. Les vitrines propres et polies offraient aux passants leurs étalages pleins de raffinements. À la hauteur de la boutique Haarlem, des ouvriers de la construction s'affairaient sur des échafaudages en notant avec circonspection les allées et venues

des curieux.

Je me suis arrêtée sous leur regard et j'ai monté les trois marches qui séparent la boutique de la rue. Des bouquets de fleurs fanées pleuraient le long des vitrines et un dernier bouquet planté entre le cadenas et la porte vitrée, marquait bien l'étendue de l'impuissance qui s'était abattue sur les lieux.

À l'intérieur, des mannequins sans tête offraient au printemps de nouvelles robes aux couleurs éclatantes. Hormis la couche de poussière blanche qui tapissait le comptoir, tout était à sa place : les bas bariolés sagement alignés le long du mur, les sacs à main regroupés sur des îlots, des brochures et des boucles d'oreille dans leurs caisses de verre juste à côté des chapeaux et des foulards, tout l'arsenal de la séduction livré à lui-même sans plus personne pour le vendre.

La boutique Haarlem, je la fréquente depuis longtemps bien que je n'ai jamais mis les pieds dans ses nouveaux locaux ni dans son sinistre sous-sol. Les vendeuses étaient des chic filles, qui vous laissaient fureter pendant des heures dans les étoffes sans se sentir obligées de vous les vendre. On voyait bien

qu'elles étaient là en attendant de gagner leur vie autrement et que la mode qu'elles suivaient à la lettre ne les comblaient pas complètement.

De toutes les boutiques de la rue Laurier, c'est Haarlem que je préférerais probablement parce qu'elle avait le sens de la continuité doublé d'une faculté d'étonnement dans son choix de vêtements. Les saisons pouvaient changer, je savais que je trouverais toujours quelque chose qui me garderait dans l'air du temps.

Mais l'air du temps a changé rue Laurier. À vrai dire, l'air du temps a changé à Montréal. Il fut un temps où l'on pouvait s'y promener en toute quiétude à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, sans jamais se retourner ni frissonner d'effroi en apercevant son ombre ou celle d'un piéton. D'ailleurs tous les promeneurs solitaires de l'époque passaient pour des piétons, jamais pour des dériveurs, des fous ou des délinquants. Montréal était le bastion par excellence d'une tranquillité toute bourgeoise.

Et puis quelque chose s'est passé. Un vent de crack et d'héroïne s'est mis à souffler sur la ville. Avenue du Parc, le vent était tellement fort que la rue Laurier en est devenu son prolongement.

L'autre jour, j'ai aperçu un homme au regard fou qui hurlait des insanités au trottoir. J'ai eu tellement peur que j'ai traversé la rue. À New York, je changeais souvent de trottoir. À Montréal, je ne m'en donnais jamais la peine. Jamais jusqu'à tout récemment. Quand l'homme a disparu, je n'ai pas mieux respiré pour autant. Je n'ai pas cessé de me retourner pour vérifier si un autre regard fou n'avait pas remplacé le sien.

La police de Montréal, toujours plus empressée à coller des contraventions qu'à traquer des tueurs, croit qu'il y a peut-être un recoupement à faire entre le meurtre de la rue Laurier et un meurtre de la même nature dans une boutique de la rue Saint-Hubert.

Évidemment ce meurtre-là on n'en aurait jamais entendu parlé, n'eût été des événements de la rue Laurier. Un meurtre rue Saint-Hubert, c'est presque dans l'ordre des choses pourrait-on penser. Un meurtre rue Laurier, c'est différent : ça s'attaque au bon goût, ça sape le moral, ça gruge les certitudes. Si on peut tuer rue Laurier, c'est que plus rien ne tient, c'est que le panier social est percé et que le poison de la violence peut désormais s'infiltrer partout.

En attendant deux chic filles ont payé de leur vie pour une ville où les frontières élançantes entre les classes sociales ne tiennent plus, où la violence l'emporte progressivement sur la raison, où les autorités s'occupent davantage du trafic des autos que celui de la drogue, où les femmes sont les cibles idéales de détraqués qui préfèrent s'en prendre à des plus faibles qu'eux.

Seraient-elles mortes si elles avaient été du sexe opposé ? Seraient-elles mortes si elles avaient été infirmières, secrétaires, hôtesse de l'air, étudiantes à Poly ? La police, prête à faire certains recoupements, n'est pas prête à aller au-delà de son mandat. C'est pourquoi nous ne saurons peut-être jamais ce qui s'est passé dans le sinistre sous-sol de la rue Laurier, ni pourquoi le destin prend parfois d'aussi tragiques détours.

En m'éloignant de la boutique Haarlem, j'ai voulu jeter un coup d'oeil à son ancienne demeure, juste à côté. C'était une boutique spacieuse et ouverte sur la rue. On y voyait les vendeuses s'y promener toute la journée durant. C'était à une autre époque, dans un autre espace-temps. Aujourd'hui les locaux sont en pleine rénovation comme en témoignent les échafaudages qui s'y empilent dans le plâtre et la peinture. Sur la vitre, on a collé un affiche qui a perdu en candeur ce qu'elle a gagné en ironie. « Préparez-vous à sourire, dit l'affiche. Trust Montréal. »

GARNEAU, SAINT-PIERRE, TÊTREAU

Une peinture très actuelle

Marc Garneau. *Oeuvres récentes.* Marcel Saint-Pierre. *Manhattan Transfert*, à la galerie Trois Points, 307, Sainte-Catherine Ouest, jusqu'au 31 mars.

Pierre-Léon Tétreaux. *Parcours et souvenirs* (photographies), à la Maison de la Culture de la Côte-des-Neiges, 5290, Chemin de la Côte-des-Neiges, jusqu'au 8 avril. *Terra Africa*, à la galerie Michel Tétreaux Art Contemporain, 1192, Beaudry, jusqu'au 8 avril.

Claire Gravel

SI LA PEINTURE a encore quelque chose à livrer en 1990, ce n'est certainement pas du côté d'un expressionnisme outrancier et rétrograde, ni des collages superficiels de styles si à la mode au cours des années 80.

Marc Garneau, Marcel Saint-Pierre, Pierre-Léon Tétreaux, s'ils présentent des oeuvres forts différentes, portent les caractéristiques significatives de la peinture actuelle : redéfinition du lieu pictural, fragmentation de la forme, éclatement du sens (qui s'ouvre, littéralement dans tous les sens). Voici donc une peinture qui n'a pas fini de nous étonner par sa richesse.

Celle de Marc Garneau n'a jamais été aussi bonne. L'ancien conflit entre les couleurs pastels et terreuses a été résolu et les formes ne sont plus lourdement figées sur la surface.

In Memoriam décrit un lieu circulaire mystérieux d'où se détachent des formes quasi abstraites qui développent une histoire tragique. Devant la grisaille délicatement colorée, on pense à un monde souterrain où prennent place des icônes : un rocher sacré, une femme-cocon...

Dans *Syndrome*, une coulée bleue nuit traverse horizontalement le tableau, soulevant un paysage ambigu où le vert se noie dans les bruns et où l'on voit apparaître, furtivement, un immense crâne.

Présage dépeint une végétation en pleine métamorphose. Garneau non seulement vient appliquer sur ses surfaces peintes des lambeaux d'autres toiles dont on n'aperçoit que l'endos, mais il les construit par endroits par impressions, de toile à toile : ce que l'on voit alors est le résultat d'un arrachage. Des frottages, des graffitis s'ajoutent au travail de déconstruction picturale qui nous parle, à travers son chaos, de la fin de notre univers.

« TOUT EST FRAGMENTAIRE dans mon travail », me dit Marcel Saint-Pierre devant les quatre oeuvres de *Manhattan Transfert*. On connaît son procédé, l'imbibation de couleurs sur une toile qui est suivie de l'empreinte sur de grands plastiques, de traces au pinceau, puis du report final sur la toile, ce qui confère aux oeuvres, outre un éclat hal lucinant, une structure obtenue par pliage, mêlant les perspectives.

Tout ce « cuisine » se passe face contre terre : « Je connais seulement l'endos de la toile », me dit l'artiste qui habite New York six mois par année. Historien d'art, professeur à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), théoricien, Mar-



PHOTO DANIEL ROUSSEL

Terra Africa, une installation de matériaux divers comprenant 11 éléments, de Pierre-Léon Tétreaux (1989-1990).

cel Saint-Pierre a toujours eu une production picturale. Il a maintenant choisi de peindre à plein temps, et New York, qui est le sujet de son oeuvre, le nourrit par son énergie, sa vitalité.

Dans les tableaux récents, s'il y a des indications précises au réseau routier américain, au jaune des taxis new-yorkais, il s'y trouve également des croix gammées, des faucilles et des marteaux.

« C'est lié à ce que je lis, au mur de Berlin, aux questions nationales, aux problèmes de « Gorbis » : tout ça s'entremêle, comme dans l'écran paranoïaque en psychanalyse ; ces signes adviennent, et je les accepte : je ne fais pas de distinction. Nous sommes tous faits de ces choses mêlées. »

Left Lane Must Exit est une triptyque de plus de 4 m de large. À la sortie de l'autoroute, la faucille et le marteau s'embourbent dans la couleur. « C'est toute la gauche internationale qui est en exit », dit Saint-Pierre.

« On me rattache à une avant-garde engagée et pourtant j'ai toujours été formaliste. Aujourd'hui, je suis dans une phase où la nature de ce qui surgit est acceptée. Je vois ça comme des bribes de signes, d'une réalité difficile, qui parlent de la confusion actuelle. Mais au départ, il n'y a que des effets de matière, de surface. *Next Right* est un simple problème formel : une bande rouge centrale, deux bandes bleues en périphérie. En chemin on entrevoit différents éléments figuratifs. J'aime qu'un tableau ait plusieurs niveaux de lecture. Mais ce que l'on voit, on le voit à travers la couleur ! »

Et quelle couleur ! Vivante, car le plastique et l'eau de l'acrylique qui se répulent entre eux, engendrent une constellation de taches sur les surfaces jaunes ou bleues qui coulent comme des laves volcaniques à tra-

vers sa vision apocalyptique de « La » ville.

« EN AFRIQUE, un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle », peut-on lire sur une photographie de Pierre-Léon Tétreaux qui expose 15 années de *Parcours et souvenirs* d'Afrique, mais aussi de Chine, de Thaïlande, d'Haiti et du Grand Nord. Partout se lit une immense fascination pour ces peuples.

« Je suis resté trois mois en Afrique en 1989. L'Afrique est joyeuse, digne et noble... » J'interromps Tétreaux sur sa lancée, lui faisant remarquer qu'il tenait le même discours sur Haiti lors de son exposition précédente. Il me répond avec sagacité : « Haiti m'a mené à l'Afrique. On projette sur le tiers-monde une vision misérabiliste mais il y a une vigueur, une entraide qui n'existe pas ici. Bien sûr, j'ai vu des estropiés, des lépreux, des mendicants. Mais par respect je n'ai pas cherché à représenter ça. »

Les photos sont éclatantes de couleurs, elles montrent des paysages fabuleux et s'exercent ici et là à une mordante critique de l'esprit colonialiste et de la répression par la force, images si remarquables qu'il faudrait que l'artiste s'y consacre dorénavant avec plus d'ampleur.

Mais Tétreaux est avant tout un peintre, jusque dans ses installations où les toiles servent de fond ou de socle à des formes rituelles qui renouent, comme dans *Terra Africa*, avec des problématiques des années 70 : bois brûlé, formes totémiques qui ressemblent à celles de *Musées Blancs*, d'Irène Whittome, par exemple, définissant un vaste lieu sacré avec ses 11 éléments. « C'est un autel érigé à la femme africaine », dit Tétreaux.

« C'est l'Afrique exploitée, brûlée, ficelée ; c'est la femme africaine qui tient sur ce bûcher, car elle est la survivance de l'Afrique. »

Il avait créé une installation similaire pour son exposition antérieure. Ces oeuvres ont une lourdeur que ne partagent pas les peintures où l'artiste construit ses surfaces à travers une rythmique couleur-ligne d'une grande valeur picturale, où des éléments figuratifs, se réduisant à des signes, dansent d'une façon endiablée, entre les turbans blancs et les régimes de bananes vertes.

« Je suis partie d'une impression : le marché, c'est l'Afrique dans son exubérance, c'est comme une bande dessinée abstraite. » Les jaunes, les verts, les rouges et les bleus claquent dans le vent moderniste du tableau.

Placés sous d'épais cadres vitrés, les assemblages sont pensés comme des tableaux. L'installation, *Terra Africa*, se présente dans une frontalité qui n'incite pas vraiment le spectateur à la parcourir. On pourrait se demander s'ils ne ratent pas leur coup, en tant qu'éléments sculpturaux. Quelque chose ne fonctionne pas dans la mise en scène de tous ces éléments symboliques et c'est leur surcharge et leur redondance. En mêlant les genres : peinture, objets trouvés, sculptures, pour les présenter ensuite de façon très conventionnelle (tableau, autel), c'est la nécessité même de ces choix qui est remise en question.

Évocation porte tam-tam opère un lien heureux entre les toiles dansantes de la série *Marché* et les assemblages. L'épaisse toile rouge — la couleur favorite dans la capitale du Mali, Bamako, me dit Tétreaux — se fait le lieu d'une intense organisation de structures où les tableaux dans le tableau reformulent des données abstraites dans une économie proprement époustouflante, à travers le déplacement de formes constructivistes qui s'effilochent. C'est superbe. Pierre-Léon Tétreaux prouve qu'il est un excellent peintre et un photographe sérieux.

LE DEVOIR
Service de Publicité
842-9645



Québec sur glace: sports et divertissements,
Messages, Mémoires, Être aux anges,
Turquie: splendeurs des civilisations anatoliennes,
Sur la piste des trappeurs:
autant d'événements, autant de regards passionnés
jetés sur l'être humain d'ici et d'ailleurs.
Incontournable comme la vie...

QUÉBEC SUR GLACE, SPORTS ET DIVERTISSEMENTS

MESSAGES

L'hiver... la glace... la multiplicité et la variété des jeux et des amusements imaginés par l'homme, pour l'homme. Une exposition qui nous rappelle les plaisirs de la glace. La glace à affronter, pour se déplacer, pour glisser et pour s'amuser. L'exposition « Québec sur glace, sports et divertissements », pour ceux qui n'ont pas froid aux yeux au Musée de la civilisation, jusqu'au 17 février 1991.

Toujours plus loin et plus vite, du bouche à oreille aux télécommunications, les civilisations n'ont cessé de découvrir de nouveaux moyens de communiquer. Ouvrez grands vos yeux et vos oreilles à l'exposition Messages, une exposition pour décoder les multiples visages de la communication et suivre le voyage des messages dans le temps et dans l'espace.

Bell



MUSÉE DE LA CIVILISATION

85, rue Dalhousie, Québec

En collaboration avec
LE DEVOIR

Le Musée de la civilisation est une corporation d'État autorisée par le ministère des Affaires culturelles du Québec.



MARCEL SAINT-PIERRE

MANHATTAN TRANSFER

jusqu'au 31 mars

307, STE-CATHERINE OUEST
SUITE 555, MONTRÉAL
(QUÉBEC) CANADA
H2X 2A3 (514) 845-5555

Avec la participation du
ministère des Affaires
culturelles du Québec

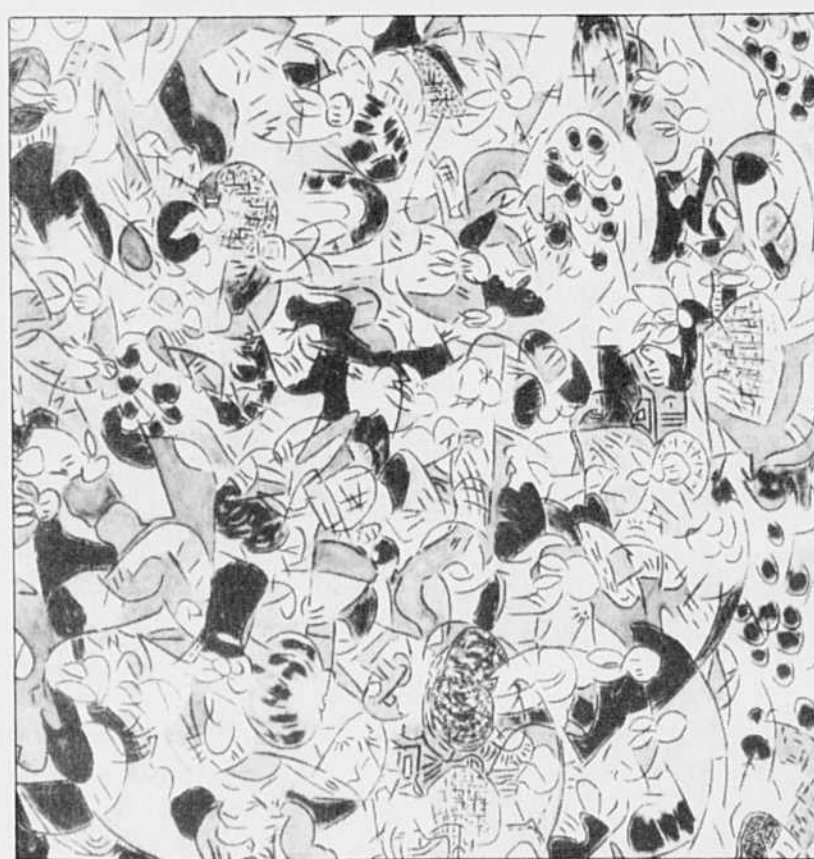


PHOTO DANIEL ROUSSEL

Marché Zouké, Zouké, une huile sur toile de Pierre-Léon Tétreaux (1990).

GALERIE D'ART STEWART HALL
Roman Heuer

oeuvres récentes
jusqu'au 25 mars

Diaporama le dimanche 18 mars à 15h, en présence de l'artiste

Centre Culturel de Pointe-Claire 176 Bord du Lac, Pointe-Claire 630-1220

Horaires de la galerie: lun. au ven de 14h à 17h

lun. et merc. soir de 19h à 21h - sam. et dim. de 13h à 17h

Entrée libre

Accessible par ascenseur

RUSSELL T. GORDON

dessins
jusqu'au 5 avril

WADDINGTON & GORCE INC.

1504 ouest, rue Sherbrooke

934-0413 — 933-3653

Fax 933-5577

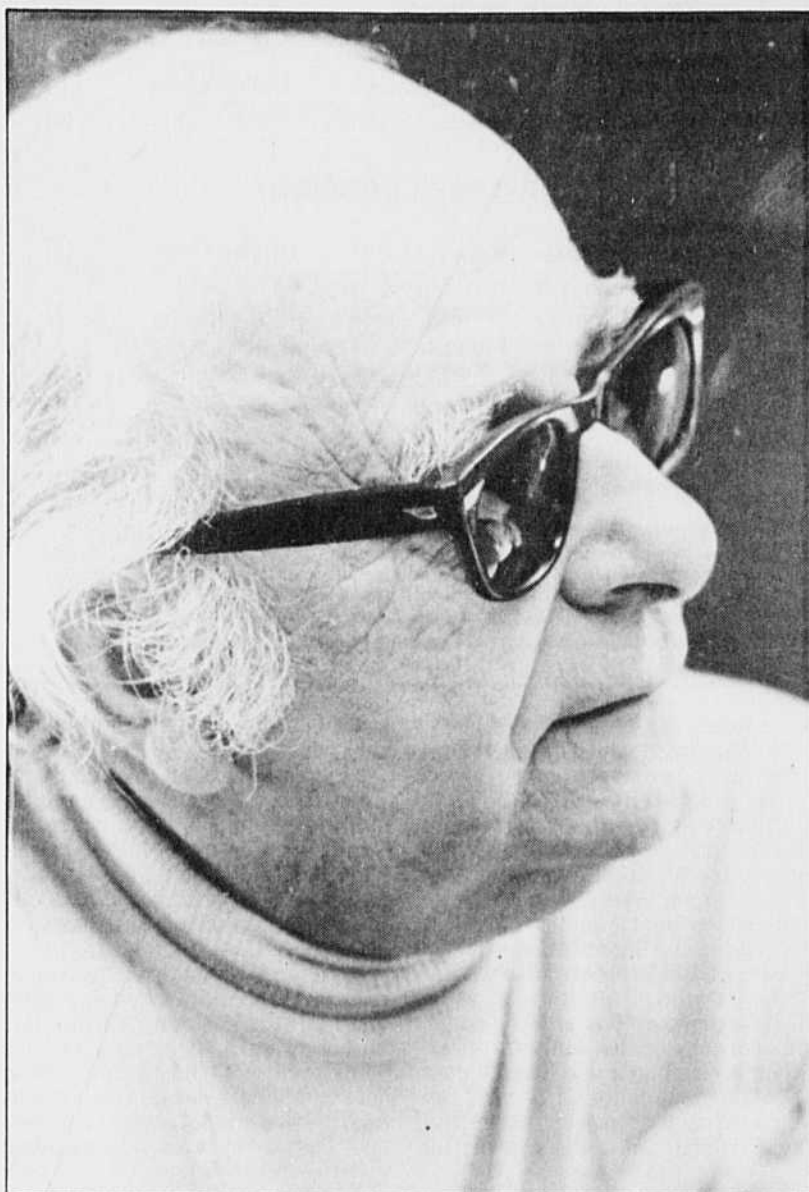
fermé le dimanche

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

Montréal, samedi 17 mars 1990

Marcel Rioux : parti pris contre l'amnésie



Marcel Rioux : « Il y a, bien sûr, un peu de religion, un peu de culture, mais tout ce qui retient les gens ensemble, c'est l'économie. »

PAUL-ANDRÉ COMEAU

La retraite sonnée, Marcel Rioux a quitté sans regret la ville et son université.

Dans le bas du fleuve, il a retrouvé le village de ses ancêtres « là où, précise-t-il, les Rioux sont arrivés en 1687 ». Cette référence à l'histoire n'est pas gratuite. Elle découle d'un parti pris qui s'inscrit en faux contre une tendance à l'amnésie générale et qui structure son dernier ouvrage, *Un peuple dans le siècle*, publié au Boréal.

Regard généreux et rire sonore, Marcel Rioux n'a rien perdu du métier de conteur qui l'a si bien servi durant ses années d'enseignement au département de sociologie de l'Université de Montréal. Ses anciens étudiants ne seraient sans doute pas surpris de le voir discuter liberté avec des villageois qui l'ont accueilli comme si de rien n'était après une si longue absence. « J'aime les gens qui ne sont pas pompeux, laisse-t-il tomber au hasard d'une conversation qui englobe aussi bien l'histoire de l'enseignement de la sociologie au Québec que l'appréciation du travail mené par Victor-Lévy Beaulieu dans *L'Héritage*.

Au rythme des saisons, à la *Renardière*, l'un des plus importants maîtres à penser de plu-

sieurs générations d'étudiants poursuit sa réflexion sur l'évolution du Québec. L'heure n'est plus aux « anecdotes saugrenues », le ton se fait grave, angoissé presque.

Devant un Québec qui change, Marcel Rioux s'inquiète sans pour autant se départir d'un sourire devenu proverbial. Il a vu disparaître le « paysan de Saint-Denis », ce type d'homme décrit par le sociologue américain Horace Milner, avant la Deuxième Guerre mondiale, dans un ouvrage classique sur le Québec rural. Aujourd'hui, ajoute-t-il avec incrédulité, le fils du paysan de Saint-Denis est devenu PDG d'une grande société multinationale. La culture de ce paysan est maintenant en débris.

Et pourtant, ce Québec traditionnel a constitué la toile de fond de la carrière universitaire de celui qui a initié au marxisme des générations d'étudiants durant les années 60 et 70. Pour Marcel Rioux, aucun regret en ce qui a trait au choix de cette grille d'analyse qui n'avait guère de place au Québec des années 50. « C'est la seule qui permettait un dépassement de la réalité, par opposition à la doctrine sociale de l'Église, par opposition au fonctionnalisme du sociologue américain Talcott Parsons. L'une et l'autre justifiaient le statu quo. »

Pas question pour Marcel Rioux de dissimuler son inquiétude, ni une certaine déception : « Toute ma carrière, je n'ai fait que de la sociologie critique. Je n'ai pas réussi. Je suis triste, cy-

nique à l'occasion. Quant aux étudiants qui seraient intéressés par la sociologie, je les enverrais travailler avec mon vieil ami, le professeur Fernand Dumont, à Laval. » Dans les yeux de Marcel Rioux, une lueur où l'admiration voisine avec une vieille complicité...

Aucune hésitation non plus à qualifier de « la plus extraordinaire faillite du siècle » la mise en oeuvre du marxisme dans les pays de l'Europe de l'Est. Quant au marxisme lui-même, en tant que philosophie, il n'est pas la seule possession du communisme. « Il s'inscrit dans le patrimoine universel », ajoute ce sociologue qui ne renie pas sa filiation avec l'école de Frankfurt des années 20 où l'on tentait — déjà ! — de réinterpréter la pensée de Karl Marx.

Sociologue dont l'enseignement était couru au moment où un certain marxisme fleurissait au Québec, Marcel Rioux a souscrit au projet, « au rêve », précise-t-il, de l'indépendance du Québec. « Moi qui ai toujours pensé que l'indépendance était un moyen pour accéder à un autre type de société, j'ai cru que, devant l'amnésie générale, quel qu'un devait témoigner d'abord pour moi-même, ensuite pour les étudiants avec qui j'ai travaillé... J'admets qu'on rêvait, laisse-t-il tomber, sans aigreur dans la voix.

C'est contre l'invasion de l'économie que s'élève Marcel Rioux, contre le vote en faveur du libre-échange que le chercheur s'insurge. « Les économis-

tes se sont mis à saliver devant un marché de 350 millions de personnes. Il n'y a pas eu une seule voix au Québec qui s'est élevée pour protester au nom de la culture, à l'exception peut-être de quelques syndicalistes. »

Subitement, le ton se fait plus grave. « Quand l'économie est désestabilisée de la culture, elle fait crouler le mur, et les autres pans de la société sont en miettes. Il y a, bien sûr, un peu de religion, un peu de culture, mais tout ce qui retient les gens ensemble, c'est l'économie. »

Et Rioux de revenir sur le scrutin fédéral de l'automne 1988, celui du libre-échange. « Les Canadiens anglais, qui s'opposaient au libre-échange, se sont inquiétés pour la culture de ce pays. Mais nous qui avons cette différence sans laquelle on devient un État du nord-est des États-Unis, nous, pas du tout. »

Toujours, selon le sociologue, cette perte de mémoire qui frappe et décourage l'observateur qui voulait provoquer un changement de tout autre ordre. « À l'heure actuelle, les Américains considèrent le Canada comme une extension. Quant à nous, on lie son char à un empire en déclin. Je ne nous donne pas vieux os comme société distincte. On a essayé de définir un projet de société avec les Canadiens anglais. Ils connaissent les indigènes que nous sommes. Ils mettent des gants. À l'opposé, dans l'éventualité d'un affrontement avec l'Asie du Sud-Est et l'Europe, quel comportement au-

Voir page D-2 : Rioux

Philippe Soupault, l'écrivain maudit du siècle

JEAN CHARTIER

Lorsque Philippe Soupault entreprend, en cette nuit d'avril 1919, *Les Champs magnétiques*, il donne corps avant tout autre à l'écriture automatique et invente le surréalisme. André Breton rédige la suite du premier chapitre, *La Glace sans tain*, puis les deux écrivains se



Philippe Soupault en 1923.

PHOTO ROGER-VIOLETT

répondent dans un chassé-croisé à folle allure, jusqu'à l'épuisement, 12 à 15 heures par jour.

« Prisonnier des gouttes d'eau nous ne sommes que des animaux perpétuels nous courons dans les villes sans bruits et les affiches enchantées ne nous touchent plus. »

Philippe Soupault donne vie à son texte dans les territoires de Lautréamont. Il écrit sans correction, sans retenue. André Breton fait preuve de plus de prudence, il corrigera les textes des deux auteurs plus tard. Après quelques jours, Soupault écrit à vitesse d'enfer, sans recul. Il pousse Breton à évoquer le passé, performance exceptionnelle. Dans *Eclipses*, ils se répondent l'un l'autre à toutes les phrases.

André Breton expliquera : « Je faisais alors grand cas d'un certain don de gratuité que j'accordais à l'exercice de la pensée, chez Soupault, par exemple. Entre tous mes amis d'alors il me paraissait le moins contaminé par le souci d'une rigueur apparente. »

Soupault n'a que 21 ans. Il dirige la revue nommée *Littérature*, ainsi nommée sur les conseils de Valéry, en guise de dérision pour la chose. Il représente l'ouverture au sein de cette revue. Breton et Aragon sont épurateurs dès le début. Plus tard, après la rupture, il fera la même chose avec Valéry Larbaud à la *Revue européenne*.

Après l'arrivée de Tristan Tzara à Paris en janvier 1920, Soupault s'engage à fond dans les activités dada. À la soirée dada du 27 mars au théâtre de l'Oeuvre, il joue la pièce *S'il vous plaît* qu'il vient d'écrire avec Breton. Les auteurs ont loué le théâtre sachant qu'une pièce surréaliste ne serait jamais reçue par un directeur de théâtre. Outre Soupault et Breton, les acteurs sont Paul et Gala Éluard, Théodore Fraenkel, Georges Ribemont-Dessaignes et une chanteuse populaire.

Au quatrième acte, Breton et Soupault sont convenus de tirer à la courte paille lequel des

Voir page D-2 : Soupault

P.O.L : pour une littérature sans mode d'emploi

JEAN ROYER

Pol Otchakovsky-Laurens tient une place à part dans l'édition française d'aujourd'hui.

Sa maison, connue sous le sigle P.O.L., a partie liée avec la machine commerciale du livre tout en restant vouée à la littérature de recherche. Autrement dit, les éditions P.O.L. font partie du groupe Flammarion (pour la diffusion et la distribution) mais demeurent autonomes et indépendantes du point de vue éditorial.

Il est rare de voir ainsi un éditeur d'avant-garde se tenir sur les rayons de la roue de la commercialisation. C'est pourtant de cette manière que Pol Otchakovsky-Laurens a appris son métier : en s'occupant de littérature chez d'importants éditeurs. D'abord comme stagiaire chez Christian Bourgois, où l'on ne considérait pas les écrivains de la même manière que dans une maison commerciale. Ensuite pendant sept ans chez Flammarion, où il a créé en 1972 la collection « Textes », afin de donner une structure d'accueil à de nouveaux auteurs. Puis chez Hachette, de 1978 à 1982, où le domaine de la littérature devenait celui de la collection « P.O.L. », qui publia Georges Perec, Marguerite Duras et de jeunes écrivains.

Ces étapes constituent une lente avancée vers la création d'une maison indépendante, en 1982. Aujourd'hui, P.O.L. fait partie du groupe Flammarion avec un catalogue autonome de plus de 125 titres. Les auteurs P.O.L. sont plus ou moins connus. Ainsi retrouve-t-on au catalogue, entre autres, Marianne Alphant, René Belletto (*L'Enfer*, prix Fémina 1986), Emmanuel Carrère (*La Moustache*), Marguerite Duras (*La Vie matérielle*), Jean Frémon (*Le Jardin botanique*), Werner Herzog, Emmanuel Hocquard, Charles Juliet (*L'Année de l'éveil*), Leslie Kaplan (*L'Excès-usine*), Bernard Noël, Valère Novarina, Georges Perec et Danièle Sallenave.

En tournée de promotion au Québec, Pol Otchakovsky-Laurens n'a pas perdu ses réflexes d'éditeur et s'est mis à la recherche d'écrivains de l'avant-garde québécoise. Parmi les auteurs des

Herbes rouges, il s'intéresse aux oeuvres de François Charron, André Roy et Michaël Delisle. C'est ce dernier qu'il a choisi d'éditer tout de suite et qu'on verra donc apparaître bientôt au catalogue de P.O.L.

« Nous publions 25 livres par an, me dit M. Otchakovsky-Laurens. Ce qui correspond à notre capacité de production, et donc financière, ainsi qu'à notre possibilité de défense intellectuelle et de diffusion. »

Voir page D-5 : P.O.L.



Pol Otchakovsky-Laurens

PHOTO JACQUES GRENIER

Gérald Godin
L'ange exterminé
Roman



* l'Hexagone

144 p. - 14,95\$

« Un roman de délinquant, plein de jokes sur le dos des puissants, pleins de coupures et de reprises, plein de jeux de mots et de clin d'oeil... Le roman d'un homme qui n'a pas fini d'en découdre avec sa passion... »
Jean Barbe, *Voix*

« Voilà un rythme, voilà un souffle, voilà des allitérations, des assonances et même des rimes qui rappellent que le romancier débutant n'a pas cessé un instant d'être le poète essentiel qu'il est... »
Réginald Martel, *La Presse*

ROMAN



l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

ROMAN



le plaisir des
Livres

Une semaine de vacances

LES VESTIGES DU JOUR

Kazuo Ishiguro
traduit de l'anglais
par Sophie Mayoux
Paris, les Presses
de la Renaissance
1990, 270 pages



On les rencontre partout, on remarque leur politesse exquise et leur distinction très particulière, mais on ne comprend pas ce qui se cache derrière les yeux bridés et les sourires impénétrables.

Ces Japonais se moquent-ils des Occidentaux qui parlent fort, se conduisent souvent de façon vulgaire et ont des manières de table déplorables ? Mais non, affirme Kazuo Ishiguro, tout simplement ils sont comme ces Britanniques d'autrefois pour lesquels les traditions avaient plus d'importance que leur propre bonheur.

Son roman *Les Vestiges du jour* est absolument charmant. Dès la première page, on part en vacances en oubliant le reste, pour ne revenir à la réalité qu'à regret avec le mot « fin ». Tout se passe comme si l'écrivain, dont c'est le troisième roman, traduit en plusieurs langues, voulait expliquer la culture japonaise à partir des valeurs communes où le lecteur occidental se retrouve sur le terrain familial. Voici donc Stevens, le majordome, le Britannique d'un certain âge, qui est à ce point lié avec les traditions,

les coutumes, les habitudes et les règles qu'il ne peut évoluer qu'au prix d'un effort difficile à envisager. Et, comme il est particulièrement attachant, on ne veut plus le quitter et on comprend d'autant mieux que ce qui lui arrive est vraiment très difficile à vivre. Son maître de toujours, Lord Darlington qu'il a tant admiré, car sans cela il aurait été incapable de rester à son service, vient de mourir. Pendant la dernière guerre, il préconisait l'entente, il recevait des politiciens et des hauts gradés des deux camps en espérant éviter le pire. Ignorante, mal informée ou indifférente, l'opinion publique, les journaux tout du moins qui ont façonné ses réactions, l'ont accusé de bien vilaines actions. Il mourut donc seul, le pauvre, et ses héritiers vendirent le château sans se soucier de réhabiliter sa mémoire. L'acheteur, un Américain, un dénommé Farraday, demande à Stevens de rester, mais le majordome n'est pas certain de pouvoir lui faire confiance tout en admettant que sa conduite est plutôt logique et ses réactions à son égard, fort sympathiques.

En premier lieu, Farraday demande à son majordome un plan destiné à réduire le personnel de vingt-huit domestiques à quatre. On va mécaniser, on va utiliser les machines, on va brutaliser le silence des pièces monumentales, de salons où en dehors des jours de fêtes et des grandes réceptions, les housses seront posées sur les meubles. Stevens, le majordome, élabore le plan tel que demandé et il est forcé d'admettre que l'Américain a raison bien qu'il bouscule ses habitudes. Et puis, une fois tout cela terminé, Farraday lui suggère de prendre la voiture du château et de partir en vacances pendant que lui-même sera absent.

De toute son existence, Ste-

vens n'avait jamais songé à cesser de travailler et à se promener à travers le pays pour son propre plaisir, mais, de l'avis de son nouveau maître, il est de son devoir de connaître enfin la campagne anglaise.

Derrière l'histoire écrite dans un style dont la justesse de ton est marquée par des accents de vérité et une drôlerie irrésistible, se profilent des réflexions plus profondes. Lors de la dernière guerre, les conceptions liées à l'héroïsme et à la lâcheté ont évolué au Japon. Ceux qui ont décidé d'attaquer les États-Unis ont été jugés très sévèrement le lendemain de la défaite. Ils ont disparu, ces maîtres à penser, ces propriétaires terriens puissants et ils ont été remplacés par des gens plus humains, diplômés des grandes universités américaines. Certaines traditions, respectables en tant que telles, survivent, mais d'autres tombent dans l'oubli. La façon de concevoir les droits de l'individu à une vie privée évolue...

Stevens roule dans la belle Ford prêtée par son employeur et retrouve des souvenirs personnels qui soudain prennent toute leur véritable dimension. En premier lieu, il y a l'image de son père, majordome comme lui, qui ne peut plus soulever le plateau en argent massif. C'est le drame de la vieillesse qui est tracé ainsi en quelques mots et de l'inutilité d'une existence. En filigrane est présenté le seul sentiment capable de vaincre la mort, celui de l'amour. Stevens aime son père, mais pendant qu'il est en train de mourir, victime de son devoir, il dirige le service dont dépend la réussite d'une très grande réception où les politiciens rencontrent des officiers supérieurs. Il ne peut s'absenter ! Son père ne le lui pardonnerait pas ! Miss Kenton, la gouvernante, est la seule qui ose prendre le risque de s'éloigner, mais Miss Kenton est

une femme capable de comprendre certaines choses et de faire des choix personnels.

Assez curieusement, peu après, elle ose quitter la vieille demeure pour se marier avec Dieu-sait-qui et pourtant c'est le seul être au monde auquel Stevens se propose de rendre visite au bout de ses vacances de huit jours. Des bribes de conversations remontent à la surface et le majordome est de plus en plus inquiet. L'aurait-elle aimé, lui, et, incapable de le conquérir, aurait-elle décidé d'épouser un étranger ? Que lui est-il arrivé depuis, à cette femme qu'il a côtoyée pendant des années, à cette gouvernante modèle qui partageait certaines de ses idées, mais avait plus de courage que lui ? L'idée qu'elle soit mariée et mère de famille lui fait peur.

Le voilà donc semblable à n'importe quel homme qui brusquement s'aperçoit que le bonheur est passé juste à côté sans qu'il parvienne à le saisir à pleines mains. Mais, à force de fréquenter les grands de ce monde, politiciens et chefs d'État qui venaient dîner à Darlington Hall, Stevens a si bien appris que ses affaires personnelles ne peuvent avoir qu'une portée très limitée qu'il ne réussit pas à l'avouer à Miss Kenton. Au lieu de prononcer des mots d'amour qu'elle attend, il constate qu'il ne faut pas trop réfléchir puisqu'il est impossible de remonter le temps et de changer les événements irréversibles...

Un roman charmant, parfumé à la lavande anglaise qui, transposé, reflète les traditions qui survivent au Japon et donnent le ton à la façon selon laquelle on y conçoit la dignité, le devoir et le sens de la responsabilité. L'univers des samouraïs devient brusquement beaucoup plus facile à décoder après ces vacances de huit jours...

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	L'Immortalité	Milan Kundera	Gallimard	(1)*
2	Le pendule de Foucault	Umberto Eco	Grasset	(-)
3	Un noeud dans le coeur	Éliisa T.	JCL	(-)
4	La Petite Marchande de prose	Daniel Pennac	Gallimard	(5)
5	Comme un orage en février...	Marcellyne Claudais	Mortagne	(4)
6	La Maison Russe	John Le Carré	Robert Laffont	(3)
7	Le Livre brisé	Serge Doubrovsky	Grasset	(-)
8	Le Nègre de l'Amistad	Barbara Chase-Riboud	Albin Michel	(8)
9	Comme un voleur dans la nuit	John Cornwell	Robert Laffont	(-)
10	Pluie d'été	Marguerite Duras	P.O.L.	(6)

Ouvrages généraux

1	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Robert Laffont	(2)
2	Les Vrais Penseurs de notre temps	Guy Sorman	Fayard	(1)
3	Le Québec, un pays, une culture	Françoise Tétu de Labsade	Boréal	(-)
4	La Fourchette d'or Tome II	Soeur Angèle	Publicor	(5)
5	J'ai vaincu la dépression et échappé au suicide	Ginette Ravel	7 jours	(4)

Compilation faite à partir des données fournies par les librairies suivantes : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Raf- fin, Demarc; Québec : Parloir, Garneau, Laliberté; Chicoutimi : Les Bouqui- nistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bi- blairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

de numéro sur la porte.

Je lui soumetts une édition des années vingt d'un de ses livres. Il n'y a presque pas de livres à lui dans son petit bureau. Certains n'ont été édi- tés en tout et pour tout qu'à 150 exemplaires, voici plus de 60 ans. Puis, le silence des éditeurs. « Je ne suis pas collectionneur », dit-il. Il m'indique une librairie amie qui of- fre les éditions récentes de ses oeuvres.

Il ne peut pas parler longtemps. Ses cordes vocales sont affaiblies. Pour se clarifier la voix, il a toujours à portée de la main un verre d'eau dans lequel il ajoute un peu de vin. Tous les jours, il fait sa tournée au

bistrot d'à côté, comme dans les an- nées vingt.

Philippe Soupault a précédé le siècle de trois ans. Apollinaire a mis en contact ce jeune poète avec Carco, Cendrars, Breton en 1917. Ajour- d'hui, les trois fondateurs du prin- cipal mouvement littéraire du siècle, Breton, Aragon et Soupault, sont tous disparus.

Philippe Soupault aura incarné le maudit du surréalisme, des années vingt aux années quatre-vingt-dix. Mais son souffle créateur, croit-on comprendre, est là encore tout à côté de Michel Leiris, Julien Gracq, André Pieyre de Mandiargues.

— Jean Chartier

Le goût de toi

SOUS LE SOLEIL JAGUAR
Italo Calvino
Paris, Seuil, 1990, 91 pages

CHANTAL BEAUREGARD

Variations narratives sur l'odeur, le goût et l'ouïe, ces trois récits sont les derniers d'Italo Calvino, considéré comme l'un des meilleurs écrivains contemporains d'Italie.

Il n'aura pas eu le temps de terminer son projet d'écrire une nouvelle pour chacun des sens.

Le récit sur le goût est celui que j'ai préféré. Les dialogues sur la nourriture exotique d'un

couple en voyage au Mexique m'ont séduit. Ne partageant plus que le plaisir de la table, monsieur et madame exercent leurs papilles gustatives comme d'autres pratiquent un sport. Mais ils font souvent allusion à l'anthropophagie. Désir refoulé peut-être ou envie secrète de la chair humaine ?

Le texte écrit à la deuxième personne, une spécialité de Calvino, se termine admirablement bien sur une forte image du couple se dévorant, tels des serpents. « Serpents plongés dans le supplice de s'avaler mutuellement, avec la conscience d'être à notre tour avalés par le serpent qui nous digère tous et nous assimile sans arrêt dans le processus d'indigestion et de digestion du cannibalisme universel qui donne son empreinte à tout rapport amoureux et qui annule les confins entre nos corps [...] ».

◆ Rioux

ront les Américains envers le Canada et le Québec quand déjà ils nous considèrent comme un réservoir de matières premières, s'interroge avec anxiété un Marcel Rioux incrédule devant le choix électoral de ses compatriotes.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 17 mars de 14h à 16h

Le diable en personne
ROBERT LALONDE
Éditions du Seuil

samedi 24 mars de 14h à 16h

YVES NAVARRE
La terrasse des audiences au moment de l'adieu
LEMÉAC ÉDITEUR

samedi 31 mars de 14h à 16h

PATRICIA LAMONTAGNE
Les faits saillants
Éditions Pajé

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h et à 20h

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Discret au point de refuser un lancement, même modeste, pour *Un peuple dans le siècle*, Marcel Rioux tourne résolument le dos à la ville. « La seule ville que j'ai jamais aimée, précise-t-il sans nostalgie, c'est Paris au temps où je le fréquentais comme étudiant. Paris m'a semblé alors un assemblage de villages. »

De retour dans ses terres, le sociologue a repris contact avec les gens du pays. Comme il n'a jamais cessé de le faire dans ses recherches sur le terrain, auprès des pêcheurs, des habitants, des Iroquois.

À peine achevé ce dernier ouvrage qui allie le témoignage à une analyse parfois cruelle du Québec de cette fin de siècle, Marcel Rioux s'est lancé dans

une autre aventure. Titre provisoire : *Fin de l'Histoire*. C'est épouser le cri du coeur de certains sociologues américains. C'est revenir à l'interrogation lancinante provoquée par la dislocation de la culture du paysan de Saint-Denis. Le métier de sociologue, le regard de l'ethnologue, Marcel Rioux n'a rien oublié...

— Paul-André Comeau

◆ Soupault

deux se suicidera sur scène. Mais, déjà au troisième acte, Soupault a reçu un bifteck sur la gueule, d'un spectateur outré. La quatrième scène est supprimée. C'est le chahut général.

Philippe Soupault restera dadaïste envers et contre Breton. Il refusera

Yves Navarre
LA TERRASSE
DES AUDIENCES
AU MOMENT DE
L'ADIEU

Pour celles et ceux qui suivent Yves contre vents chagrins et salves de silence, voici le texte d'un départ de Paris-Qui-a-Perdu-Son-Sens-de-l'Amour pour le Québec et Montréal où l'auteur vit désormais au sens fort du terme. *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu* est à la fois un Journal intime, un roman, un document, un poème, une "prise de conscience", une demande d'adoption, le texte brut d'un départ dont nous rêvons tous. L'œuvre n'est pas de destruction mais d'édification d'une morale sociale des rapports et de la place de l'artiste dans la société.

— 78 505 —

La littérature d'aujourd'hui

LEMÉAC

Bryce Courtenay

LA PUISSANCE DE L'ANGE

roman

Presses de la Renaissance

Vous ne sortirez pas indemne de ce roman qui vous poursuivra longtemps et, lorsqu'un moment de découragement viendra vous habiter, la figure du petit PEEKAY pourrait bien vous visiter et vous apporter la "PUISSANCE DE L'ANGE"...

UN ROMAN INOUBLIABLE!
En vente partout.

possibles printemps 1990

revue

possible

VOLUME 14 NUMÉRO 3 PRINTEMPS 1990

QUÉBEC AN 2000

Que sera le Québec de l'an 2000? Souverain? Egalitaire? Autogéré? Multiculturel? Vert? Vingt-cinq personnes ont accepté de tenter de répondre avec nous à cette question. Le portrait est complexe et varié, réaliste ou utopiste, à la fois optimiste et inquiet.

TEXTES DE

ÉRIC ALSÈNE
CATHERINE CARON
PAUL CHAMBERLAND
PIERRE DE BELLEFEUILLE
JACQUES DORNY
DANIEL GAGNON
JEAN H. GUAY
STÉPHANE KELLY
G. RAYMOND LALIBERTÉ
FRANCINE LALONDE
LISE NOËL
ÉMILE OLLIVIER
JEAN OUMET
FRANÇOIS PAQUETTE
PIERRE PAQUETTE
JEAN-MARC PIOTTE
JEAN ROBITAILE
GÉRALD TALBOT
CHARLES TAYLOR
AMINE TEHAMI
GISELE TURCOT
PIERRE VALLIÈRES
JULES-PASCAL VENNE

IMAGE

L'inversion du Québec
RICHARD PURDY

ANALYSE

Visions d'avenir
YVAN COMEAU

SUR LES CHEMINS DE L'AUGUSTEION

La professionnalisme: logiques et préjugés
PAUL GRELL

CHRONIQUES

Politique
GABRIEL GAGNON
Vie quotidienne
LISE GAUVIN
Les médailles de Possibles
ANDRÉ THIBAUT

COURTEPOINTES

Bulletin d'abonnement
Abonnement institutionnel: 30,00 \$
Abonnement de soutien: 30,00 \$
le numéro: 6,00 \$

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal,
Québec
H3S 2S4

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____
PROVINCE _____
OCCUPATION _____
C.O. JOINT _____
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO _____

CODE POSTAL _____
TELEPHONE _____

MANDAT POSTE AU MONTANT DE 18,00\$ POUR UN AN

guérin

Montréal
Toronto

4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Tél.: (514) 842-3481
Téléc.: (514) 842-4923

ATLAS d'histoire du Canada

ATLAS d'histoire du Canada

Luce Deschênes Damian
Raymond Damian

guérin

Le livre qui s'est vendu
comme des «p'tits pains chauds»
au dernier congrès de
l'Alliance des professeurs
de Montréal.

Le plaisir des Livres

Le roman ouvre sur une question pernicieuse

LE ROMAN QUÉBÉCOIS DE 1944 À 1965
Symptômes de colonialisme et signes de libération
Maurice Arguin
Montréal, éd. de l'Hexagone coll. « Crelig », 1989
280 pages



Michel LAURIN
Lettres québécoises

Après la publication récente d'une étude de Josef Kwaterko (*Le Roman québécois de 1960 à 1975, Le Préambule*, 1989), qui constatait la continuelle présence du champ idéologique dans le roman québécois, l'ouvrage de Maurice Arguin, *Le Roman québécois de 1944 à 1965. Symptômes de colonialisme et signes de libération*, pousse plus loin la précédente démarche en tentant d'analyser les causes de cette présence. Pour ce, il se situe quasi exclusivement sous l'angle de l'aliénation et de la colonisation, faisant le pari que « c'est le concept d'aliénation qui explique le comportement des romanciers québécois aussi bien que des Québécois eux-mêmes ». Albert Memmi et Frantz Fanon sont ses recours privilégiés pour étayer ses dires.

Cette recherche se divise en trois grandes parties. La première se consacre à l'étude des romans dits de moeurs urbaines : des oeuvres publiées entre 1944 et 1961, où l'observation objective de la réalité socio-économique remplace enfin l'idéalisation, qui était généralement de mise depuis la fondation de l'Oeuvre des bons livres par Mgr Bourget en 1844. Si les personnages se transforment, passant de terriens à citadins, le rôle du narrateur est également renouvelé : cet être omniscient et conscient d'une réalité, qui échappe le plus souvent aux personnages, décrit les attitudes et les comportements nouveaux. En s'attardant sur cette nouvelle valeur qu'est devenu l'argent. Comme le héros romanesque n'y a pas accès, l'argent étant le monopole de l'Autre, on voit pointer la première prise de con-

science d'une relation d'ethnie dominante à ethnie dominée. Le héros a beau tenter de s'opposer à cette réalité, par le rêve ou l'ambition, c'est peine perdue. L'aliénation est si oppressante que les tentatives pour y échapper ne peuvent qu'aboutir à l'échec.

La seconde partie porte sur les romans psychologiques publiés entre 1949 et 1962. Ici, la vision globale de la société importe moins que celle d'un personnage qui s'interroge sur le sens de sa vie, analyse ses émotions et ses sentiments les plus secrets et questionne les valeurs de la société avec lesquelles il doit composer. Immanquablement, ces valeurs-refuges traditionnelles qui furent celles de son peuple depuis 1760 (le passé, la religion et la famille) lui apparaissent comme des facteurs d'aliénation, qui l'empêchent de s'affirmer, de s'assumer. Aussi, la tentation de la révolte est grande où, se situant en marge des anciens oripeaux imposés par la famille et la société, il entend revendiquer son droit à la liberté. Au constat d'une domination, s'ajoute donc ici la remise en cause de l'idéologie traditionnelle, facteur d'aliénation culturelle.

Arrive enfin la dernière étape : les romans de la contestation parus entre 1960 et 1965. Au moment de la Révolution tranquille, « le héros prend conscience qu'il se situe hors de l'histoire, privé d'un véritable pays, membre d'une collectivité dont l'identité même est menacée ». C'est le moment de l'identification explicite de la domination et du colonialisme. Pour sortir de cette situation, le roman se doit — comme la collectivité — de détruire les anciens mythes et d'en créer de nouveaux : c'est la disparition du Canadien français et la naissance du Québécois. Qui décide de s'assumer pleinement : par la révolution, qui se veut la destruction symbolique de l'Autre, par l'amour et la sexualité, des thèmes autant que des réalités qui, hier encore, étaient des tabous, et enfin par l'écriture et la prise de la parole. Dorénavant, le roman se fait tout entier conscience en tentant de définir l'homme nouveau. Et les romanciers croient toucher la fin de l'aliénation : certes, le Pays est encore une absence à cause de sa situation de type colonial, mais sa conquête définitive, d'ordre non plus littéraire mais politique, ne saurait tarder.

Chacune des trois parties de cette étude dresse la liste des romans les plus significatifs, dans lesquels le chercheur puise abondamment, chacune de ses assertions se voulant confirmée par un exemple ou une citation. Sont aussi décrites les principales caractéristiques des personnages et surtout des héros pour chacun des types de romans, le décor qu'ils habitent et qui les habite, leurs valeurs de même que celles de la société. On trouve, de plus, l'analyse du rôle constamment en évolution du narrateur, le rappel des particularités multiples et variables de l'intrigue, sans négliger la structure du roman, qui se transforme parallèlement aux transformations de la société. Enfin, l'ouvrage permet au lecteur de percevoir l'approfondissement progressif, tant dans le roman que dans la société québécoise, de « la conscience de

l'aliénation collective (en même temps que) se précise une volonté de libération ».

Une étude à la lecture limpide et fascinante, facilement accessible, parce qu'elle privilégie l'angle de la vulgarisation. Ce qui produit un essai qu'on lit goulûment à la manière d'un récit de fiction. Qui mériterait de devenir LE livre de référence dont voudront profiter tant les lecteurs moyens que les étudiants, les chercheurs ou les professeurs. Qui devront eux aussi, comme le

préfacer Maurice Lemire, se poser une troublante question. Le diagnostic de cette étude insiste sur l'absolue nécessité, pour les Québécois, d'accéder à l'indépendance nationale. Or il y a eu le référendum et son résultat. « La victoire du non au référendum ne vient-elle pas confirmer l'hypothèse d'un colonialisme toujours latent ? [...] Après avoir été Québécois, ne sommes-nous pas en train de redevenir Canadiens français ? » Est-il possible, en 1990, de trouver une question davantage pernicieuse ?

Wilson fou?

PARIS (AP) — Pendant la plus grande partie de sa vie, le président américain Woodrow Wilson s'est senti en communication directe avec Dieu, « guidé par une puissance douée d'intelligence qui se trouvait en dehors de lui ».

Le Président T.W. Wilson, un portrait psychologique brossé par le père de la psychanalyse Sigmund Freud et William C. Bullitt, l'un des grands diplomates de ce siècle, que viennent de publier les éditions Payot, constitue l'une des oeuvres les plus étonnantes de la littérature psychanalytique, qui pose également la question de savoir « comment la politique, ses dirigeants, ses mensonges, ses aberrations, peuvent devenir des objets freudiens ».

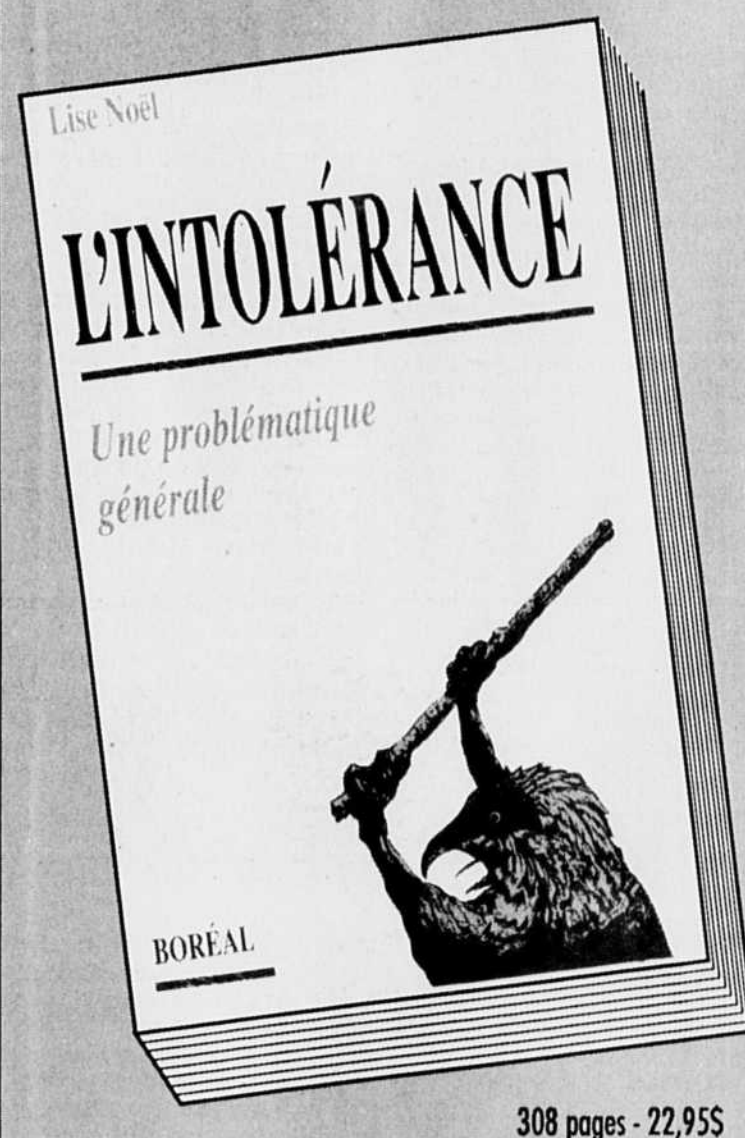
L'interrogation née de ce livre est sans ambiguïté : pendant huit ans, « les États-Unis ont-ils été dirigés par un malade mental, idéaliste pitoyable, menteur instable, dévot aliéné, pire : criminel fanatique ? » Cet ouvrage, on le devine, « ne ressemble à aucun autre livre de Freud », écrit dans sa préface Gérard Miller.

Prix du Gouverneur général

L'INTOLÉRANCE

Une problématique générale

Lise Noël



308 pages - 22,95\$

«Aucune bibliothèque ne sera désormais digne de ce nom sans un exemplaire de *L'Intolérance*»

Jean-Claude Germain, *Le Québec littéraire*

«Une magistrale synthèse»

Lise Bissonnette, *L'Actualité*

«Un remarquable essai»

Pierre Vallières, *Le Devoir*

«Une oeuvre fondamentale»

Hubert de Ravinel, *La Presse*

«Absolument fascinant»

Jacques Languirand, *Par quatre chemins* (Radio-Canada)



LES ÉDITIONS DU BORÉAL

Attention! auteur prolifique

PROF BAR-B-Q LIVRE À DOMICILE
Réal-Gabriel Bujold
Boucherville, éditions de Mortagne
1989, 315 pages

Depuis 1978, cet auteur a publié deux monographies, deux essais, un recueil de nouvelles, une pièce de théâtre.

Il sera question ici de son 8e roman et deux autres doivent paraître sous peu. Et je n'avais rien lu de Réal-Gabriel Bujold ! Ce roman se veut un va-et-vient constant entre 1988-89 et 1996. Il relate l'histoire de Gildor Larochelle, un Gaspésien venu enseigner à Montréal. Marié depuis de nombreuses années, l'usure du couple se fait sentir (« la rouille attaque la carrosserie de notre vie commune ») : sa femme le trompe, il trompe sa femme, jusqu'à un accident d'auto — il était accompagné de sa maîtresse — qui le rendit infirme. C'est la honte, et l'exil dans l'alcool et sa Gaspésie natale. Après sept années de malheur, il revient enseigner à Montréal.

Comme l'auteur fait encore de tout mot et de tous maux, *Prof bar-b-q livre à domicile* comprend un très grand nombre de faits totalement superflus, qui rendent le fil de l'intrigue extrêmement lâche, le tout assaisonné d'une roseraie de « bons sentiments » qui détonnent avec les gestes du héros. Pour tout dire, on croirait davantage lire une première ébauche qu'une oeuvre parvenue à sa forme définitive.

Quant au style, il emprunte parfois à la verve rabelaisienne (« (il) se foutait des conventions comme des fèves au lard dans l'intestin »), ailleurs le loufoque côtoie le tragique et le mélo n'est pas absent, pas plus que l'accumulation des poncifs. À d'autres moments, ce même style ne dédaignera pas l'emphase (« un nuage d'amour l'a enveloppée solidement avant de la propulser hors de mon désir ») à moins qu'il ne se permette des envolées hautement poétiques (« C'est en léchant la poésie de son parfum que j'ai goûté le sel de sa peau »).

Tout un ragoût ! Si, dorénavant je me montrerai méfiant à l'égard des écrits de cet auteur, je le serai au moins tout autant à l'égard de l'éditeur qui se permet une telle complaisance.

— MICHEL LAURIN

C A C T U S

ROY LEWIS POURQUOI J'AI MANGÉ MON PÈRE

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR VERCORS ET RITA BARISSE

Les inventions rocambolesques d'Edouard, un hominien de génie auquel s'oppose son frère Ernest, écolo endurci qui a pour devise «retour aux arbres!», ne sauraient nous laisser indifférents car ce sont celles qui font toujours débat aujourd'hui. Et Vercors, qui a traduit le livre, confesse qu'il n'avait plus de si bon cœur depuis le temps bûni de Charlot et de Buster Keaton. A votre tour d'en rire...

«Le voilà, le livre le plus drôle de l'année!»

Jacques Falch-Ribas, *La Presse*

21,95\$

LEMÉAC ACTES SUD LABOR

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF: DIFFUSION PROLOGUE

2975, Sorel, Ville Saint-Laurent, Qc H4R 1E6

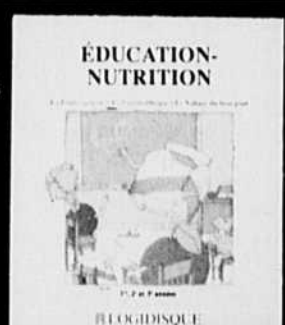
Tél.: (514) 332-5860 et 1 800 363-2864

...pour ceux qui ont parfois encore l'envie d'écrire sur les murs.

LOGIQUES LOGIDISQUE

L'intelligence, ça s'achète!

IBM PC
MAX
256 K
294,95\$

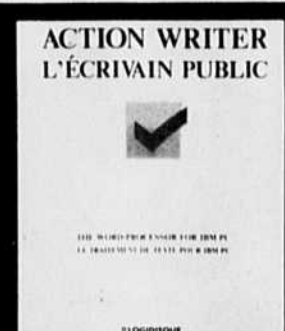


ÉDUCATION-NUTRITION

Fédération des producteurs de lait du Québec
Conseil scolaire de l'Île de Montréal

Une vision moderne de la nutrition... Conçu pour les élèves du primaire et pour ceux et celles qui accordent de l'importance à une saine alimentation.

IBM PC
256 K
84,95\$



L'ÉCRIVAIN PUBLIC PC

par Roger Des Roches et Francis Malka

Beau, bon, pas cher! Puissance inégalée, environnement agréable, prix à la portée de toutes les bourses. Le traitement de texte pour PC qui a fait ses preuves.

IBM PC
320 K
RÉG.
124,95\$



MÉTAMORPHOSE

par Gilles Guay et Catherine Le Flaguais

Du BIG BANG jusqu'à l'apparition de l'humanité, vivez toutes les aventures de la vie sur Terre! Éducatif et passionnant, le jeu d'aventures de l'année!

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Conde, Montréal QC H3K 2H4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Berg en sursis par Isabel Massey

Le roman de la route version 1990
Une cavale au rythme d'un air de jazz endiablé

Quinze

12,95 \$



Alain Grandbois: une vie, une oeuvre

ALAIN GRANDBOIS

Poésie I
572 pages, 55 \$
Poésie II
640 pages, 62 \$
édition critique établie par
Marielle Saint-Amour
et Jo-Ann Stanton
sous la direction
de Ghislaine Legendre
Montréal, Presses
de l'Université de Montréal
coll. « Bibliothèque
du Nouveau Monde », 1990
ALAIN GRANDBOIS
Visages du monde
édition critique par Jean Cléo
Godin, Presses de l'Université
de Montréal
coll. « Bibliothèque
du Nouveau Monde », 1990
770 pages, 68 \$

JEAN ROYER

Le poète est mort. Vive sa poésie !

On n'a pas fini de lire Alain Grandbois. Une vie, une oeuvre : ainsi pourrait se définir toute édition critique. Voici des poésies et des proses inédites, des milliers de feuillets, des centaines de carnets déposés à la Bibliothèque nationale du Québec et aux Archives publiques du Canada, qui reprennent vie dans l'édition critique des oeuvres de Grandbois aux Presses de l'Université de Montréal.



Alain Grandbois

L'entreprise est considérable. Dans cette irremplaçable « Bibliothèque du Nouveau Monde » (notre « Pléiade » québécoise), on prévoit un ensemble de sept volumes. Les trois premiers tomes, *Poésie I*, *Poésie II* et *Visages du monde*, viennent de paraître. Suivront d'ici deux ans *Avant le chaos et autres nouvelles*, *Né à Québec*, *Les Voyages de Marco Polo* et des *Proses diverses*. On retrouvera donc dans la « BNM » l'intégrale de l'oeuvre de Grandbois, à l'exception de la correspondance.

Rappelons ici que la prestigieuse « Bibliothèque du Nouveau Monde », publiée par les PUM, rassemble en éditions critiques les textes fondamentaux de la littérature québécoise, de Jacques Cartier à Grandbois. Une équipe de 27 chercheurs de diverses disciplines, sous la direction de Roméo Arbour, Jean-Louis Major et Laurent Mailhot, se sont penchés sur près d'une vingtaine d'oeuvres. Outre leur intérêt littéraire indéniable, ces éditions critiques de la « BNM » ont une valeur documentaire et culturelle inestimable par les renseignements qu'elles apportent sur l'auteur, la société et l'époque. Parmi la douzaine d'oeuvres publiées à ce jour dans la « BNM », notons celles de Jacques Cartier, Arthur Buies, Claude-Henri Grignon, Albert Laberge, Paul-Émile Borduas, Henriette Dessaulles et Germaine Guèvremont, qui vient rejoindre celle d'Alain Grandbois.

Dans une préface chaleureuse, empreinte d'un amour presque filial, Jacques Braut rappelle l'importance de la présence de Grandbois et de son oeuvre ainsi que le rôle d'une édition critique. « Le plaisir de lecture s'accroît non pas à se savoir plaisir, mais à connaître mieux les tenants et les aboutissants de sa lecture », écrit Braut.

Une édition critique nous ramène inévitablement à la vie de l'auteur, à ses itinéraires comme à ses retours sur lui-même. À l'intérêt littéraire des inédits et de leurs variantes s'ajoute celui de textes documentaires. Ici, la vie atteste l'oeuvre. On trouvera donc une chronologie de la vie de l'auteur. Mais ce travail, qui aurait pu être plus élaboré, nous laisse sur notre faim. Qui donc entreprendra d'écrire, avec l'accord de sa famille, la biographie de notre poète globe-trotter ?

Mais comment départager la légende de l'homme et la vérité objective ? C'est la question que pose Jean Cléo Godin dans son introduction à cette édition critique de Grandbois. On connaît la légende et l'oeuvre. Jacques Braut a fait paraître son *Alain Grandbois* dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers et Jacques Blais nous a donné *Présence d'Alain Grandbois*, aux Presses de l'Université Laval. Ces deux magnifiques études me semblent les meilleures introductions à la connaissance de l'oeuvre.

Grandbois, rappelle Jean Cléo Godin, a hérité de la fortune de son grand-père et, comme lui, s'est aventuré sur d'autres continents. De 1925 à 1939, il a sillonné les mers en toute liberté. La légende de Grandbois nous le présente en conquérant du monde, en grand sportif (il a pratiqué la boxe, la natation, la course automobile et le pilotage d'avion) et en amoureux romantique (amours et passions ont pour noms Tania, Gerda, Olga, Phyllis, Claudie la « châtelaine » de Port-Cros et M.R., cette Marguerite Rousseau, sa cousine, qu'il épousa en 1958, une fois rentré au port de Québec).

Alain Grandbois était épris de liberté. Il a refait le périple de Marco Polo et se considérait comme un descendant du décou-

vreur du Mississippi. Il a été l'ami d'autres grands voyageurs, tels Paul Morand, Blasco Ibañez et Blaise Cendrars. Ce poète est allé au bout de lui-même. Enraciné dans la terre québécoise, il a poursuivi sa quête des « visages du monde ».

Ainsi le destin d'Alain Grandbois comme poète est-il le contraire de ceux de Nelligan et Saint-Denys-Garneau qui, pour des raisons sociologiques ou métaphysiques, ont été happés par le silence. « Je suis poète et je mourrai poète », aura pu dire Grandbois en réponse à la mélancolie de Nelligan et au désarroi spirituel de Saint-Denys-Garneau.

Poète de sa liberté, qui se confond avec l'expérience de l'espace terrestre, mais aussi poète de l'inquiétude métaphysique qui l'obsède dans tous ses textes, Alain Grandbois est le premier poète de la modernité québécoise et son oeuvre témoigne d'une observation passionnée de la condition humaine. « Je tenterai d'aller jusqu'au bout des ailes insensées », écrivait le poète qui se comptait parmi « les vieux chasseurs de la nuit ». Notons ici que c'est demain, le 18 mars, le 15^e anniversaire du décès d'Alain Grandbois, inhumé dans sa terre natale de Saint-Casimir de Portneuf.

Le fonds Alain Grandbois déposé à la Bibliothèque nationale du Québec comprend 14 000 feuillets et 58 carnets. Ajoutant à cela les manuscrits acquis par les Archives publiques canadiennes, on arrivera à un total de 18 000 feuillets inédits pour seulement 1 300 pages publiées du vivant de l'auteur. C'est dire l'importance que prend l'édition critique de ce fonds pour la connaissance de l'oeuvre d'Alain Grandbois.

L'édition critique des deux volumes de la poésie a été établie par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton sous la direction de Ghislaine Legendre, malheureusement décédée en juin 1987. Ces chercheuses ont examiné plus de 3 000 feuillets manuscrits réunissant 600 poèmes ou fragments inédits. Elles ont pu éditer 479 poèmes inédits à partir de ce fonds. Rappelons qu'Alain Grandbois n'avait publié de son vivant que 84 poèmes répartis dans quatre recueils.

Le premier volume, *Poésie I*, réunit les recueils publiés par l'auteur (*Les Îles de la nuit*, *Rivages de l'homme*, *L'Étoile pourpre*, *Poèmes épars*) ainsi que les inédits qui s'y rattachent et n'avaient pas vu le jour. Des projets de recueils (*Poèmes P.M.S.*, *Le Poète enchaîné*, *Suite canadienne*, *Délivrance du jour*) complètent l'ensemble, qui comprend ainsi 99 inédits. Dans *Poésie II*, on retrouve 380 inédits datés et non datés.

Visages du monde, dont l'édition critique a été établie par Jean Cléo Godin, réunit des textes radiophoniques de Grandbois. Entre 1950 et 1952, le poète a écrit 102 textes de 15 minutes pour Radio-Canada. Léopold LeBlanc avait déjà édité chez HMH une anthologie de ces textes d'émissions de Grandbois. Godin reprend le texte intégral de cette centaine d'émissions, dans leur ordre de diffusion et telles que rédigées par le poète. Ces « grands fragments de souvenirs », quand ils dépassent justement le regard du touriste pour atteindre la mémoire personnelle du voyageur, sont l'occasion de revisiter principalement l'Asie, la France et l'Italie.

Des civilisations, de la Chine à la Bretagne, des paysages du Cambodge à ceux de l'Amérique, des villes aussi diverses que Shanghai, Florence, Madrid, Bethléem, Londres et Québec, nous rappellent qu'Alain Grandbois a été, au seuil du Québec moderne, un écrivain globe-trotter. C'est avec Alain Grandbois que la culture québécoise s'est ouverte définitivement sur la modernité et sur le monde.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

L'EMPEREUR DE L'AIR
Ethan Canin
Albin Michel
coll. « Les grandes traductions »
236 pages

Ce recueil de nouvelles, traduit de l'anglais par Marianne Véron, a obtenu un succès important dès sa parution aux États-Unis. Il est resté dix semaines sur la liste des *best-sellers* du *New York Times*. C'est le premier livre publié par un jeune auteur de 28 ans qui complète présentement des études en médecine. Le début de la nouvelle qui donne son titre au recueil indique le ton des courts récits : « Permettez que je me présente. J'ai soixante-neuf ans, j'habite la maison où j'ai grandi, et j'ai si longtemps enseigné la biologie et l'astronomie au lycée de cette ville que j'ai eu dans ma classe le petits-fils d'un de mes anciens élèves. Je porte au poignet la montre de mon père, elle m'indique qu'il est quatre heures et demie du matin, et, bien que j'aie longtemps cru le contraire, je pense à présent que l'espoir est l'essence même des hommes de bonne volonté. »

John Mortimer

RUMPOLE:
Affaires classées



RUMPOLE :
AFFAIRES CLASSÉES

John Mortimer
L'Étincelle
222 pages

Le troisième recueil de nouvelles de John Mortimer semble aussi hilarant que les deux premiers. Un extrait de *Rumpole et le cher disparu* vous convaincra. « D'une manière générale, les criminels sont d'un esprit profondément conservateur. Ils croient passionnément à la libre entreprise et à une politique strictement monétariste en matière économique. Ils sont contre toutes les interférences de l'État, quelles qu'elles soient. »

L'ANGE EXTERMINÉ
Gérald Godin
L'Hexagone
138 pages

On a lancé cette semaine le premier roman du député et poète Gérald Godin. Il s'agit d'une satire sociale sur les jeux de coulisse entre l'information et la police, la politique et le pègre. L'ex-ministre a écrit un polar allégorique et humoristique qui prend pour cadre la première moitié des années 70.

LA TERRASSE DES AUDIENCES AU MOMENT DE L'ADIEU
Yves Navarre
Leméac
396 pages

L'auteur du *Jardin d'acclimatation*, qui s'est établi à Montréal depuis quelques mois, n'y va pas par quatre chemins. Sa dédicace parle d'elle-même. « Ni conquérant ni démagogue/ liberté, je dédie ce roman/ au Québec/ si je pouvais lui rendre l'amour/

qu'il me porte et qui me porte/ voici mon coeur/ et la province des textes/ là où ça parle/ là où ça demande/ là où ça germe/ inespérément, merci » « *La Terrasse des audiences au moment de l'adieu* est à la fois un journal intime, un roman, un document, un poème, une « prise de congé », une demande d'adoption, le texte brut d'un départ dont nous rêvons tous, dit l'éditeur. L'oeuvre n'est pas de destruction mais d'édification d'une morale sociale des rapports et de la place de l'artiste dans la société. »

Claude Duneton

Rires d'homme
entre deux pluies



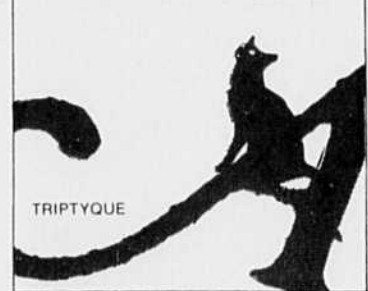
RIRE D'HOMME ENTRE DEUX PLUIES
Claude Duneton
Grasset
468 pages

« Au début de cette histoire, explique l'auteur, le narrateur s'appelle Robert — mais comme la vie, parfois, nous change le nom de baptême, à la fin il est devenu Jean. L'amoureuse se nomme Carolina, par goût du romanesque. L'ami, c'est Clément, dit Le Tiaf, dit Moineau... Il s'envolera. Elle s'encourra, loin, sous le bonnet du monde. Mais Paris s'appellera Paris, tout du long. L'amour se dira « tendresse ». La folie s'en prendra aux murs, la mort aux vivants. La pluie viendra, entre deux rires finalement... »

DICTIONNAIRE

des croyances
et des
superstitions

Pierre DesRuisseaux



DICTIONNAIRE DES CROYANCES ET DES SUPERSTITIONS

Pierre DesRuisseaux
Triptyque
226 pages

« Comment être aimé, conjurer la peur, acquérir richesses et connaissances, naître et mourir sans encombre, tels sont quelques-uns des secrets évoqués dans ce dictionnaire insolite où s'expriment les mille et une facettes de l'imaginaire populaire », soutient l'auteur. Sortilèges, remèdes magiques, présages, philtres d'amour, conjurations, oracles, etc., plus de 2000 articles placés par ordre alphabétique composent ce volume insolite.

Célébrer la vie

POUR VIVRE LES SACREMENTS

Philippe Béguerie
et Claude Duchesneau
Ottawa et Paris, Novalis
et Cerf, 1989, 220 pages

JACQUES GAUTHIER

Au coeur de la vie de l'Église, les sacrements suscitent beaucoup de questions.

Pour vivre les sacrements répond à ces questions avec clarté et profondeur. Les auteurs sont deux spécialistes en la matière : Philippe Béguerie, ancien directeur du Centre national de pastorale liturgique (Paris), et Claude Duchesneau, professeur à l'Institut catholique de Paris.

Ce livre propose un parcours en trois parties qui se situe à deux niveaux. À un premier niveau, les auteurs révèlent une théologie des sacrements. À un second niveau, ils renvoient à une pastorale des sacrements, c'est-à-dire à ce que vit le croyant quand il participe aux célébrations sacramentelles et à la façon qu'il vit dans son existence quotidienne ce qu'il a reçu. En ce sens, le sacrement ne se réduit pas seulement au rite.

Les auteurs ne commencent pas leur parcours par les sept sacrements, mais par le « Sacrement premier », source de tous les autres, Jésus Christ, le sacre-

ment de Dieu. Ils montrent comment la communauté chrétienne, qui est sacrement de salut, poursuit cette oeuvre de salut. Pour eux, « un sacrement est une réalité du monde qui révèle le mystère du Salut parce qu'elle en est la réalisation » (p. 21).

La deuxième partie aborde le sacrement dans l'histoire de l'Église. Les auteurs réfléchissent sur le sacrement en tant que chemin et rite symbolique. Ils montrent que les sacrements sont des actes de l'Église. J'aurais aimé qu'ils montrent, à la suite des travaux de Chauvet, que les sacrements sont aussi des actes de langage. Les sacrements sont dans la personne humaine, être de langage ouvert aux symboles; elle est parlée par les sacrements.

La dernière partie, qui s'intitule « Vivre la Pâque aujourd'hui », permet de situer chacun des sacrements dans sa relation à l'ensemble du septénaire. Cette partie me semble la plus intéressante. Chaque sacrement, inséré dans la vie de l'Église, est étudié sous l'angle biblique, historique et pastoral.

Ce livre, illustré de photos et de tableaux, est un guide pour ceux et celles qui désirent mieux connaître la foi catholique en lien avec la vie. C'est surtout un outil de premier plan pour ceux et celles qui assurent un service de catéchèse auprès des enfants ou des adultes.

ANDRÉ
LEFEBVRE

MARIE-VICTORIN
LE POÈTE ÉDUCATEUR



GUÉRIN

littérature

Un essai éclairé
sur le créateur
de la botanique
québécoise.

Savoir-faire et professionnalisme

ADRIANA SPOSA
Françoise Mallet-Joris
Paris, Flammarion
1990, 323 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

Professionnelle, Françoise Mallet-Joris l'est indiscutablement.

Après l'intrépide spontanéité qui nous donna, en 1951, le roman d'une gamine de 19 ans, le savoir-faire lui est venu, en quarante ans de carrière et une vingtaine d'ouvrages, romans et nouvelles.

Mais c'est également une professionnelle, dans un métier devenu très féminin, en Europe

comme en Amérique : l'immobilier, qui me paraît l'héroïne d'*Adriana Sposa*, bien davantage que cette Adrienne qui donne son titre au roman. Abandonnée par sa mère, qui quitte mari, enfant et pays, à l'âge de 25 ans, celle qui se prénomme Louise, au baptême, mais qui est Lou pour tout le monde, est une jeune femme de notre temps, une battante, qui, dans un pavillon versaillais, cohabite avec son contraire, Maria, douce, très calme, le repoussoir idéal de la femme d'affaires dynamique qui pourrait bien se passer du rappel de sa mère si un événement déclencheur : la nouvelle que cette mère « indigne » a laissé une oeuvre poétique en Italie, ne l'entraîne sur les traces d'Adriana Sposa, à Milan puis à Mantoue où, encore relativement jeune, cette Adrienne mourait d'un cancer, en 1976.

Il n'est sans doute pas indifférent, pour l'auteur du *Rempart des béguines*, de faire naître Lou en 1951, l'année du premier roman. Comme de consacrer un grand nombre de pages à la vie anversoise, patrie de Françoise Mallet-Joris. De même devons-nous accepter, nous ses lecteurs, qu'un écrivain raté, Antoine, soit le biographe des années de jeunesse d'Adrienne. C'est devenu fréquent, peut-être même un peu trop fréquent, que les romanciers nous convient à la genèse d'un autre roman, d'un roman dans le roman. Qu'il soit réussi comme dans *Je suis écrivain*, de François Weyergans, l'année dernière, ou raté comme dans *Adriana Sposa*, le subterfuge est habile qui permet des réflexions pertinentes sur le métier d'écrire, sur le savoir-faire de l'écrivain.

Plus que la fuite d'Adrienne,

ses amours difficiles en Italie, et tout l'épisode de la guerre et de l'Occupation, vécu par Giacomo, dont on nous laisse croire qu'il pourrait être le père de Lou; plus que l'intrigue principale du roman, c'est la personnalité de sa fille qui m'a retenue dans le dernier roman de Mallet-Joris. Et, plus encore, sa quête rageuse des lieux où vécut et mourut la mère qui l'abandonna, et qui ne chercha jamais à la revoir.

La romancière est vraiment à son meilleur quand elle suit Lou, belle jeune femme robuste, déterminée, dont on se doute que, retour d'Italie, elle reprendra, sans mélancolie excessive, sa vie très active, sans états d'âme ni rancune, sa vie laborieuse, avec la fidèle Maria... mais sans Bérénice, la chatte, dont on apprend la mort accidentelle aux dernières lignes du récit.

Parce que, répétons-le, elle sait y faire, qu'elle est une grande professionnelle, on lira *Adriana Sposa* sans ennui. Mais ce roman bien construit, dont les rebondissements, bien que prévisibles, sont bien amenés, ne me paraît pas si réussi que l'avant-dernier, intitulé *La Tristesse du cerf-volant*, que je relirai sans doute avec plaisir dans quelques années. Un roman où les pères étaient, comme à l'ordinaire chez Françoise Mallet-Joris, moins constants et moins importants que les mères, mais qui rendait hommage à un artiste malheureux, à la vie tourmentée d'un garçon et d'un fils, à la fois mal-aimé et trop aimé.

L'autre dimanche, invitée chez Pivot, Françoise Mallet-Joris a défendu le roman-roman avec vivacité et même une certaine agressivité — elle si blonde et si douce, d'ordinaire — devant son collègue de l'Académie Goncourt, François Nourissier, qui, depuis *Le Petit Bourgeois*, et dans son dernier ouvrage, *Bratylava* (Grasset), transforme tout ce qu'il écrit en récit autobiographique et même en une sorte de confession d'impuissance vis-



Françoise Mallet-Joris

à-vis l'art du roman. Elle continuera sans doute, d'année en année, à illustrer brillamment le récit romanesque traditionnel, tout en lui insufflant, selon l'humeur, des problèmes plus contemporains. C'est honorable et tout à fait... recommandable, en un siècle où l'on désarticule le récit pour sacrifier à la mode bien plus qu'à une exigence intérieure.

Belge et français

LE FRANÇAIS ET LES BELGES
La pensée et les hommes
Bruxelles, éditions de l'Université de Bruxelles
1989, 120 pages

JEANNE PAINCHAUD

LA REVUE *La pensée et les hommes*, publiée par l'Université de Bruxelles, consacre son dernier numéro aux actes d'un colloque tenu le printemps dernier à Bruxelles et ayant pour thème « Le français et les Belges ».

Il s'agit bien ici des rapports qu'entretiennent les Belges avec la langue française, et non pas avec leurs voisins du Sud. Peu après la restructuration de la Belgique en un État fédéral (1988), et à l'aube de l'Europe de

1992 (où la langue anglaise est perçue par plusieurs comme un tampon entre des tensions linguistiques toujours présentes dans ce pays à la fois flamand et français), le colloque a tenté de faire le tour de cette délicate question en donnant la parole à un écrivain, un cinéaste, et à des historiens, philologues et politiciens.

Le cas du Québec est cité abondamment et on se rend vite compte de la complexité de la situation du français dans le plat pays. L'écrivain Pierre Mertens (prix Médicis 1987), notamment, remet les choses en perspective dans le champ de la littérature. Pour lui, le Paris qualifié d'impérialiste par certains n'est pas à blâmer. Il s'en prend plutôt à cette attitude belge encore fort répandue : un écrivain belge francophone ne serait valable que s'il est d'abord consacré à Paris...

De telles réflexions amènent à faire des rapprochements : puis-je on dit amicalement que les Français sont nos petits cousins, les Belges seraient à plusieurs égards... nos jumeaux.



♦ P.O.L.

sion des titres édités.

Qu'est-ce alors qui attache un éditeur littéraire à un manuscrit ?

« Dans les paquets de manuscrits que j'ouvre systématiquement chaque matin, ce que j'attends c'est précisément ce que je n'attends pas, c'est-à-dire quelque chose qui va me surprendre par rapport à ce que j'ai lu jusque là. J'attends d'un manuscrit qu'il dérègle et trouble ma manière de voir et d'entendre la littérature.

« Comme éditeur, je n'ai pas d'esthétique. Je cherche surtout à éviter ce que le critique Daniel Oster, à l'occasion d'une rentrée littéraire, appelait « cette lancinante question de l'acquis romanesque », des choses qui se reproduisent continuellement.

Pour cet éditeur de nouvelles écritures, la littérature n'est cependant pas un genre sacré dont la qualité se limiterait à la seule avant-garde.

« La frontière, dit M. Otchakovsky-Laurens, ne passe pas entre ce qu'on pourrait appeler des livres difficiles et des livres faciles, ou entre des livres de recherche et des livres de tradition. Non. La frontière passe entre les bons et les mauvais livres dans chacune de ces catégories. Il n'y a pas une littérature qui serait noble par rapport à une littérature qui serait ignoble. Il n'y a pas une littérature noble, dit P. O. L., mais il y a des littératures à l'intérieur desquelles certains livres sont honnêtes et d'autres pas. »

Comment se porte la littérature française actuelle, selon Pol Otchakovsky-Laurens ?

« Il a été de bon ton de prétendre qu'il ne se faisait plus de création, après le Nouveau Roman. On disait pourtant cela à l'époque où écrivait Georges Perec. Après *Les Choses*, on a relégué Perec dans l'ombre jusqu'à *La Vie mode d'emploi*. Personne ne s'apercevait que Perec publiait des livres qui sont aujourd'hui parmi les plus importants de notre siècle. Il a fallu la parution de *La Vie mode d'emploi* puis sa mort — ce qui est quand même un peu triste — pour qu'on se rende compte de l'immensité de l'oeuvre de Perec. Or, pen-

dant qu'il travaillait, personne ne s'en rendait compte.

« Je suis sûr qu'aujourd'hui, parmi les jeunes et moins jeunes qui continuent de publier, il se trouve des gens de l'importance de Perec et que notre proximité nous empêche de distinguer. Je peux dire qu'il y a en France une activité littéraire très intense. Je suis surpris de la qualité et de l'intérêt de ce que je reçois, par l'esprit de recherche et d'aventure que cela révèle des nouveaux auteurs.

Quelles sont les caractéristiques de la nouvelle littérature ? Pour Pol Otchakovsky-Laurens, « les écrivains d'aujourd'hui sont tous, vraiment, les enfants du Nouveau Roman ». Les nouveaux écrivains, comme cet « immense Jean Eche- noz », ont rompu avec la littérature psychologique, dont on peut conclure provisoirement qu'elle a dit tout ce qu'elle avait à dire. Pas la peine alors de mettre ses pas dans les pas des prédécesseurs. Aussi bien fréquenter de nouveaux domaines.

« Ce qui caractérise la littérature d'aujourd'hui, chez les jeunes gens et les jeunes femmes qui écrivent, dit P. O. L., c'est d'essayer de rendre compte du monde et de la réalité dans ses mouvements plus brutaux, de plus grande masse. C'est pourquoi on lit beaucoup de livres d'atmosphère où, plutôt que d'une connaissance psychologique des êtres, on est mis en face d'une attention plus globale des choses et du monde. Mais sans tirer pour autant des conclusions — et cela est une autre leçon, celle-là peut-être tirée de la littérature existentielle — sans établir des théories sur le monde à partir de ce compte-rendu littéraire.

« Je crois qu'il n'y a plus de littérature d'idée ni de littérature psychologique, actuellement. C'est une littérature des formes mais sans esthétisme. C'est-à-dire une littérature qui ne s'écrit pas uniquement pour les formes mais qui rend compte, en effet, des volumes et des couleurs de la réalité. Une littérature qui permet aux lecteurs d'être un peu mieux au monde sans pour autant leur donner un mode d'emploi. »

— Jean Royer

Des gens, des idées, des arts, une ville

Actes du colloque organisé par la Société historique de Montréal

Textes colligés par
JEAN-REMI BRAULT
28,50\$

Tout au long de ces pages, nous voyons nos ancêtres vivre au rythme d'une ville qui se développe, qui grandit, qui se peuple. Nous les voyons se réjouir et s'attrister, souffrir, créer du beau en musique, en littérature, en architecture, nous les voyons se construire des logements, y loger la famille qu'ils ont fondée. Nous les voyons vivre, au plein sens du mot, c'est-à-dire recevoir la vie et la transmettre, occuper un pays et le développer, s'implanter dans ce pays et dans ce continent.

Jean-Rémi Brault

La littérature d'aujourd'hui



LEMÉAC

UN LIVRE IMPORTANT DE CLAUDE PAQUETTE EN LIBRAIRIE LE 10 AVRIL

L'EFFET CAMELEON

Sommes-nous des caméléons? [...] des êtres rampants? [...] des êtres prêts à changer notre langage, nos opinions, notre conduite et nos valeurs au gré des pressions extérieures ou au gré de nos intérêts particuliers? Sommes-nous des traîtres?

280 PAGES - 19,95\$ - RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT VOTRE EXEMPLAIRE CHEZ VOTRE LIBRAIRE - QUÉBEC/AMÉRIQUE

Comment pouvons-nous comprendre certains individus qui mènent une vie professionnelle en totale opposition avec leur vie privée? L'EFFET **CAMELEON**, c'est un regard sur notre société mais surtout un examen de la vie individuelle.


GUÉRIN
littérature
ÉDITEUR • IMPRIMEUR • LIBRAIRE

Sous la direction de
ANDRÉ DULIÈRE

LES SECRETS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Avec André Dulière,
la grammaire
n'est plus une contrainte
mais un plaisir.

Apprendre à vivre selon Sénèque

APPRENDRE À VIVRE
 Sénèque
 Lettres à Lucilius choisies
 et traduites par Alain Golomb
 Paris, Arléa
 1990, 174 pages



Yves DUBE
 Les carnets

Les disciples foisonnent dès l'apparition d'un maître. Si, en plus, ce maître est vraiment sage, ses enseignements risquent de perdurer à travers les siècles.

C'est alors qu'on peut l'appeler philosophe. Non pas parce qu'il a inventé des systèmes hiératiques ou parce qu'il a formulé des inepties solennelles, mais tout simplement parce que, à force de réflexion et d'objectivation, il a réussi à cerner la réalité de l'homme, de sa vie et de ses composantes et de sa mort. Sénèque fut un grand philosophe. Il décida, à la fin de sa vie, de consigner, sous forme de lettres intimes, toutes destinées à Lucilius (ce dernier exista-t-il ou pas ? cela importe si peu), ses principales observations sur la nature humaine et sur les conditions d'en améliorer le sort. « Je travaille pour les hommes qui viendront », écrit-il, en ajoutant plus loin : « La voie à suivre, que j'ai découverte tardivement, lassé de mes errements, je la montrerai aux autres » (lettre VIII).

Alors, Lucius Domitius Claudius Nero (Néron) régnait à Rome et son peuple connaissait l'aisance d'une des plus grandes civilisations de l'histoire de l'ère moderne. Sénèque fut le précepteur de Néron et se suicida sur l'ordre de ce dernier. Ce suicide a

d'ailleurs fait l'objet, au XVII^e siècle, d'une tragédie de Tristan L'Hermite intitulée *La mort de Sénèque*. Texte classique, il va sans dire, mais qui met admirablement en lumière le stoïcisme du philosophe face à la démesure de son tyran.

« Je me vois sur le point que l'état de ma vie
 Ne sera plus en butte aux noirs traits de l'envie
 Qui me blâme en secret, et me nomme tout bas
 Complice d'un désordre où je ne trempe pas. »

dira Sénèque dans la pièce de L'Hermite.

Toutefois, je ne voudrais pas trop insister sur le fait que Sénèque était stoïcien. Étant donné mon propos, cette étiquette, qui n'en demeure pas moins vraie, m'embarrasse quelque peu. En effet, de nos jours, toute philosophie, prônant la modération, risque de sembler « réactionnaire » et, par le fait même, d'être rejetée sans autre forme de procès. Et pourtant, la doctrine des stoïciens n'a jamais intéressé Sénèque pour elle-même mais, en elle, Sénèque puisa des enseignements qu'il modula au rythme de ses expériences et de ses observations. C'est d'abondance qu'il parle et jamais il ne se permet d'exprimer une pensée étiquée pour obéir à l'obligation de suivre des règles préétablies. Par la finesse de sa vision, par l'ouverture de son esprit, par la participation de son cœur, Sénèque est un philosophe actuel, moderne et même prérévolutionnaire. Certes, il base tout sur le culte de l'âme — « un dieu qui loge dans un corps d'homme » — c'est ainsi qu'il la définit (lettre XXXI). Mais, tout ce qui nous préoccupe aujourd'hui trouve des correspondances à travers ses lettres, qui sont en fait de véritables épîtres.

Les problèmes sociaux, les réa-

lités politiques, les avancées scientifiques, les aléas de la condition humaine, tout l'intéresse et il ne traite jamais d'un sujet à l'aveuglette. Il lui faut trouver toujours la possibilité de tout ramener aux seules valeurs qui ne doivent jamais périr. Les villes peuvent bien s'écrouler, quelle importance ! L'humanité seule compte ! Pour lui, il en est ainsi autant sur le plan personnel que sur le plan collectif. « Ce que tu occupes — et qui à l'entendre serait à toi — appartient en fait au domaine public et même à l'humanité tout entière » (lettre LXXXVIII).

Il fait fi de la politique comme de l'économie, il répudie même la science quand cette dernière perd de vue sa véritable raison d'être : « Le géomètre m'enseigne à mesurer de grandes propriétés. Il ferait mieux de m'enseigner à trouver la mesure exacte de ce qui suffit à l'homme » (lettre LXXXVIII). À ses yeux, les frontières géographiques apparaissent ridicules, la xénophobie, une aberration, la Fortune, la pire leurre possible. Tout ce qui distrait de la préoccupation fondamentale de la santé de l'âme ne mérite pas qu'on s'y arrête et devient, la plupart du temps, objet de mépris. Car, « qu'importe le nombre de maîtres ! Il n'y a qu'une seule servitude. Celui qui la dédaigne, aussi nombreux que soient ses oppresseurs, demeure libre » (lettre XXVIII).

S'il est vrai que chaque lettre, tout en traitant d'un sujet bien spécifique, renferme toujours un enseignement moral, chacune d'elle aussi forme un microcosme d'une spiritualité saine, intensément vibrante et parfaitement équilibrée. De plus, la présence du philosophe se fait constamment chaleureuse et compréhensive : Sénèque connaît le prix de l'amitié autant qu'il aura à souffrir de celui de la trahison. Mais, par-dessus tout, le philosophe veut nous apprendre à ché-

rir l'indépendance — condition essentielle au perfectionnement de l'être humain. Si, pour lui, comme pour tout amant de la sagesse, « tout est vanité », il veut constamment signifier l'authenticité de son inaltérable besoin de liberté. Il note : « C'est un mal de vivre sous l'emprise de la nécessité mais il n'y a aucune nécessité à vivre sous l'emprise de la nécessité » (lettre XII).

Des 124 lettres composant les *Épistulae Morales ad Lucilium*, Alain Golomb en a choisi 30 pour nous en donner une traduction nouvelle et qui se veut moderne. Je crois que le traducteur a fait un travail tout à fait merveilleux. Tout en conservant l'esprit du texte original, il fait preuve, dans son travail d'actualisation, d'un souci perpétuel de donner à l'œuvre, au profit d'un discours direct, un rythme poétique qui n'est pas sans nous enchanter. En analysant de plus près le contenu de ces 30 lettres, il a décidé d'en tirer l'ensemble *Apprendre à vivre*. Sans aucun doute, ce titre est très judicieux car constamment Sénèque revient sur cette préoccupation qu'il a, pour lui et pour les autres, d'habiter la vie le plus convenablement possible pour, ensuite, mieux accepter de mourir. Toute la vie, vécue de l'intérieur, pour que l'âme, devenue forte et sereine, franchisse dans une plénitude incomparable la suprême étape.

Les faux maîtres, les faux gourous, les faux pasteurs, les faux prophètes et les faux fuyants sont légion de nos jours. Ils font fortune et réduisent leurs adeptes à un néo-esclavage, pas tellement plus intéressant que l'histoire... Les vrais maîtres, par contre, sont rarissimes. Ils peuvent devenir éternels. Ils méritent d'être compris et aimés par des disciples. Sénèque, depuis bientôt 20 siècles, est apparu à tant de générations de grands esprits comme étant l'un de ceux à qui on doive pareille considération.

Une multitude de sages, de penseurs et d'auteurs spirituels, le Christ en tête, ont écrit sur le silence pour en exalter les avantages et les vertus, sous forme d'aphorismes, de poèmes, de prières, d'incantations. Les moines l'ont choisi comme règle de vie, les saints comme leur compagnon de solitude, rappelle Benoît Lacroix qui va même jusqu'à suggérer de « créer une école du silence dont les premiers bacheliers seraient ceux et celles qui après des stages répétés en forêt et en mer, auraient réussi à identifier le silence tel qu'il est, c'est-à-dire à sa vraie mesure d'être ».

Dans notre monde de bavardage, de commérage et de verbiage où l'on dit et raconte n'importe quoi n'importe comment, ce petit livre apporte une note réflexive et il devrait être lu par les verbo-moteurs de tout acabit qui ne savent jamais se taire. Et qui nous encombre de propos inutiles et vides.

Se taire sera plus beau, disait Paul Valéry, sauf erreur. Et à l'instar de Carlyle, Benoît Lacroix souhaiterait voir s'élever quelque part la statue du silence. « Comme on l'a fait à la liberté. »

LE PLAISIR DES MOTS

Le français d'ici et d'aujourd'hui

MARIE-ÉVA DE VILLERS

Sortis de l'usage français, déclarés obso-lètes dans l'Hexagone, bon nombre de mots ou d'expressions sont toujours sur la brèche au Québec.

Certains de ces vocables qui ont été boutés hors des dictionnaires, qui ont été catalogués vieux ou régionaux, ont gardé toute leur vigueur, leur expressivité et leur actualité chez nous. Il n'y a aucune raison de se priver de les employer quand le contexte, le niveau de langue s'y prêtent, pour peu qu'on le fasse en toute connaissance de cause.

Si je **me suis ennuyée** de vous ? À la forme pronominale, ce verbe signifie aujourd'hui « s'embêter », « éprouver de l'ennui » et il est signalé comme vieilli dans notre acception courante de « souffrir de l'absence de quelqu'un ». **Beau dommage** ! D'origine bretonne et angevine, l'expression a toujours cours ici au sens de « sans doute », « certainement ».

Vous n'aimez pas **bavasser**. Montaigne employait aussi ce verbe qui signifiait « bavarder » et « dénoncer ». D'après le *Glossaire du parler français au Canada* établi par la Société du parler français au Canada et publié par les Presses de l'université Laval en 1968, des occurrences de ce verbe ont été relevées dans les régions de la Touraine, du Bas-Maine et de la Saintonge.

Ce lac n'est pas **creux**, il a tout au plus trois mètres de profondeur. À la consultation du *PLI* ou du *Petit Robert*, on notera que l'adjectif n'a pas le sens de profond qui nous est familier, mais uniquement ceux de « vide », « vide de sens », « concave ». C'est à la langue technique de la marine que nous devons cette acception particulière, le creux étant la « profondeur entre deux lames mesurée de la crête à la base ».

Il ne faudrait pas vous **choquer** (mettre en colère) si Julien a **enfargé** ou a **fait une jambette** (un croc-en-jambe) à la petite Laurence qui a **échappé** (laissé tomber) son verre de lait. Le verbe *enfarger* est un régionalisme usité dans l'Anjou, le Berry, le Maine, la Saintonge; il en est ainsi du verbe *échapper* au sens de « laisser tomber » couramment utilisé au Québec.

Notre **cassot** de framboises qui n'est pas répertorié dans les dictionnaires courants était un plat de terre dans le Poitou, une écuelle dans la Saintonge, un cornet en papier en Normandie, selon le *Glossaire du parler français au Canada*.

Vous ne trouverez pas non plus l'expressif **écapoutir** (éca-bouiller) déjà présent en ancien français et qui est toujours usité avec la même signification dans l'Anjou, le Poitou, la Saintonge et le Québec.

L'adjectif **croche** est sorti de l'usage français; seuls sont notés dans les dictionnaires contemporains, le nom féminin qui désigne une note de musique et l'adjectif de la même origine *crochu*. Pourtant au Québec, on qualifie toujours de croche un plancher qui n'est pas d'équerre, une ligne qui n'est pas droite, une personne malhonnête, une idée fausse.

Vous avez passé votre journée à **bretter** (à perdre votre temps, à musarder) ? Anciennement, le verbe signifiait « se battre à l'épée » — la brette étant une longue épée au XVI^e s. — ou « chasser les petits oiseaux ».

Les dictionnaires de canadianismes ou de québécismes qui ont été publiés semblent surtout décrire la langue québécoise rurale du siècle dernier. Ces vocables savoureux devaient être répertoriés, mais il devient important de définir précisément le français d'ici et d'aujourd'hui.

Seule une banque de données langagières construite à partir d'écrits québécois représentatifs de la langue actuelle (romans, essais, articles de journaux, textes des médias, etc.) permettrait la connaissance exacte de la langue que nous pratiquons aujourd'hui. À l'émission *Scully rencontre*, la linguiste Nina Catéch faisait allusion très brièvement à la banque de données contextuelles Frantext qui est déjà accessible aux chercheurs français.

Nous devrions avoir accès à ce puissant et magnifique outil de recherche français. De plus, il apparaîtrait utile de doter le Québec d'une banque du même type afin que nous soyons désormais en mesure de tracer le portrait réel et actuel du français d'ici.

NDLR : Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires, de leurs critiques et de leurs suggestions à l'auteur de cette chronique. La correspondance doit être adressée au *Plaisir des mots*, aux soins du *DÉVOIR*, 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1.

Apologie du silence

SILENCE
 Benoît Lacroix
 Montréal, éditions du Silence
 1990, 42 pages

MARIE LAURIER

La parole est d'argent
 et le silence est d'or,
 nous disait-on quand
 on voulait nous
 faire... taire !

Comme si on pouvait monnayer ce que les Chinois appellent cet « ami qui ne trahit jamais » et les Français, « l'âme des choses ».

C'est le dominicain Benoît Lacroix qui nous invite, dans un très beau livre, à réfléchir sur le silence en faisant l'apologie de cette absence de parole pour mieux saisir la présence du « non-dit ».

Une multitude de sages, de penseurs et d'auteurs spirituels, le Christ en tête, ont écrit sur le silence pour en exalter les avantages et les vertus, sous forme d'aphorismes, de poèmes, de prières, d'incantations. Les moines l'ont choisi comme règle de vie, les saints comme leur compagnon de solitude, rappelle Benoît Lacroix qui va même jusqu'à suggérer de « créer une école du silence dont les premiers bacheliers seraient ceux et celles qui après des stages répétés en forêt et en mer, auraient réussi à identifier le silence tel qu'il est, c'est-à-dire à sa vraie mesure d'être ».

Dans notre monde de bavardage, de commérage et de verbiage où l'on dit et raconte n'importe quoi n'importe comment, ce petit livre apporte une note réflexive et il devrait être lu par les verbo-moteurs de tout acabit qui ne savent jamais se taire. Et qui nous encombre de propos inutiles et vides.

Se taire sera plus beau, disait Paul Valéry, sauf erreur. Et à l'instar de Carlyle, Benoît Lacroix souhaiterait voir s'élever quelque part la statue du silence. « Comme on l'a fait à la liberté. »

APPROUVÉ PAR LE MEO

POUR UN ACCORD EN RÉGLE
 SUIVEZ LE CODE

Quand METTRE AU FEMININ pluriel?

GRAMMATICAL FONDAMENTAL

CODE

Quand FAIRE ACCORDER APRÈS ÊTRE ET AVOIR?

Quand METTRE UN TRAIT D'UNION DANS UN MOT composé?

14,95

mondia

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6
 Tél.: 667-9221 - 1-800-361-9264

David Leavitt, un des romanciers américains les plus remarquables de sa génération peint ici avec justesse des situations extrêmes, des personnages blessés, profondément humains; il décrit au passage l'Amérique d'aujourd'hui, ses excès, ses dérives.

David Leavitt sera de passage à Montréal du 21 au 23 mars.

LES ÉDITIONS Flammarion